ALLIANCE DES MAISONS D'ÉDUCATION CHRÉTIENNE

PÈRES DE L'ÉGLISE LATINE

MORCEAUX CHOISIS

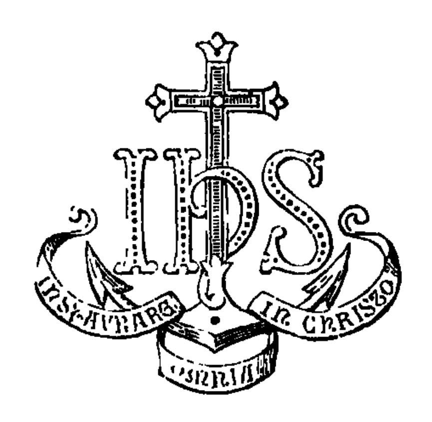
TRADUITS PAR

M. F. MONIER

IIᴱ VOLUME

CLASSE DE QUATRIÈME

TRADUCTION FRANÇAISE



PARIS
LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE
RUE CASSETTE, 15

1899



Bibliothèque Saint Libère

http://www.liberius.net

© Bibliothèque Saint Libère 2010.
Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

PROPRIÉTÉ DE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Pères de l'Église latine. Morceaux choisis, annotés à l'usage des classes, de la cinquième à la rhétorique. Gr. in-18 cartonné.

Classe de Cinquième. 4e édition, entièrement refondue.........	2 »
Classe de Quatrième. 4e édition................................	2 »
Classe de Troisième. 3e édition................................	2 »

Traductions des morceaux choisis. Gr. in-18.

Ier volume. Classe de Cinquième (*En préparation.*)	
IIe volume. Classe de Quatrième........................	
IIIe volume. Classe de Troisième........................	1 75

PÈRES DE L'ÉGLISE LATINE

MORCEAUX CHOISIS

CLASSE DE QUATRIÈME

SAINT CYPRIEN

I

Au Clergé en temps de persécution.

Cyprien aux prêtres et aux diacres, ses frères bien-aimés, salut.

Ce salut, je vous l'envoie, bien-aimés frères, demeuré sain et sauf par la grâce de Dieu, et heureux d'avoir appris que, pour vous aussi, tout était demeuré sauf dans votre situation. Et, puisque l'éloignement des lieux m'empêche en ce moment de me trouver au milieu de vous, je fais appel à votre foi et à votre religion, pour que vous remplissiez là-bas et votre rôle et le mien, et que rien ne souffre dans la discipline ou la régularité. Quant aux secours à fournir, soit aux confesseurs que leur glorieux témoignage au Seigneur retient encore en prison, soit aux pauvres, qui, malgré leur affreuse détresse, n'en persévèrent pas moins dans le Seigneur, je vous prie que rien n'y manque : les petites sommes recueillies ont été, en vue de ces éventualités, distribuées entre les clercs, afin qu'un plus grand nombre eussent en main de quoi subvenir aux nécessités de chaque malheureux.

Je vous le demande aussi : ne manquez pas d'employer votre prudence et votre zèle au maintien de la paix. Sans doute, nos frères, en raison de leur charité, sont

désireux d'aller visiter ces nobles confesseurs, que la divine miséricorde a déjà illustrés par de si glorieux débuts : cependant, qu'ils y mettent de la prudence, évitant de s'y porter en masse, pour ne pas exciter d'ombrage par cette affluence et ne pas se faire interdire l'entrée : pour être insatiables, et vouloir tout obtenir, on s'expose à tout perdre. Prenez donc vos mesures, et employez les sages ménagements qui pourront vous donner plus de sécurité. Que les prêtres aussi, qui vont offrir le sacrifice auprès des confesseurs, n'y paraissent, chacun avec son diacre, qu'à tour de rôle : le changement de personnes et l'alternance des visiteurs laisseront moins de prise au soupçon. Nous devons en toutes choses, comme il convient à des serviteurs de Dieu, nous montrer doux et humbles, et, en nous accommodant aux circonstances, veiller à la tranquillité et pourvoir aux besoins du peuple.

Je désire, frères bien-aimés et très dignes d'affection, que vous alliez toujours bien et que vous vous souveniez de nous. Saluez toute la Fraternité. Vous êtes salués par le diacre Victor et par tous ceux qui sont avec moi.

Adieu.

II

Aux Confesseurs de Carthage.

Par quelles louanges faut-il vous célébrer, ô frères valeureux? Et, pour exalter la force de votre âme et la constance de votre foi, quel panégyrique sera assez éloquent? Vous avez supporté jusqu'à la consommation de la gloire les horreurs de la question, et vous n'avez pas cédé aux supplices, ce sont les supplices qui vous ont cédé. La fin de vos douleurs que les tourments vous refusaient, les couronnes du martyre vous l'ont donnée; et si la rude question a si longtemps duré, ce n'est point pour abattre une foi toujours debout, mais pour envoyer plus promptement à Dieu ceux qui étaient à lui. Avec quelle admiration la foule qui vous entourait a contemplé ce combat céleste, ce combat de Dieu, ce combat spirituel,

la grande bataille du Christ! Elle a vu ses serviteurs, debout, la voix libre, l'âme incorruptible, vrais croyants dépourvus d'armes temporelles, mais revêtus des armes de la foi! Les victimes ont été plus fortes que les bourreaux, et leurs membres déchirés et meurtris ont triomphé des ongles de fer et de leurs meurtrières déchirures. Leur foi inexpugnable n'a pu être domptée par la fureur des coups longtemps répétés, alors même qu'en fouillant dans leurs chairs déchiquetées, la torture, chez ces serviteurs de Dieu, ne s'exerçait plus sur des membres humains, mais sur des plaies! Leur sang coulait, assez pour éteindre l'incendie de la persécution, assez pour étouffer de ses flots glorieux les flammes et les feux de l'enfer. O quel spectacle devant le Seigneur! qu'il fut sublime, qu'il fut grand, et comme la foi et le dévouement de chacun de ses soldats le rendirent agréable aux yeux de Dieu! C'est ce qui était écrit dans ces psaumes où l'Esprit Saint nous parle et nous instruit à la fois : ***Elle est précieuse devant le Seigneur, la mort de ses justes.*** Oui, elle est précieuse, cette mort qui achète l'immortalité au prix de son sang et qui doit sa couronne à la consommation de sa vertu...

Si la bataille vous appelle, si votre jour de combat arrive, montrez-vous vaillants soldats et soyez fermes à votre rang : c'est sous l'œil de Dieu, ne l'oubliez pas, c'est en sa présence que vous livrez l'assaut, et par la confession de son nom vous parvenez à sa gloire; car ce n'est pas un chef se bornant à regarder ceux qui le servent, mais lui-même combat, lui-même lutte en notre personne, et, dans cette lice où nous sommes descendus, décerne tout à la fois et reçoit la couronne. Et si, avant votre jour de combat, la miséricorde de Dieu nous ramène la paix, qu'intacte, malgré tout, demeure votre bonne volonté et votre héroïque disposition. Que nul parmi vous ne s'attriste, comme s'il était inférieur à ceux qui, vous précédant dans la voie des supplices et foulant aux pieds le siècle vaincu, sont arrivés au Seigneur par un chemin de gloire. Le Seigneur sonde les reins et les cœurs; il lit dans nos consciences et en pénètre les secrets. Pour

mériter de lui la couronne, il suffit du seul témoignage de celui qui doit juger. Aussi, des deux côtés, frères bien-aimés, grandeur égale, égale illustration. D'un côté plus de sécurité, car c'est la victoire consommée qui nous conduit droit au Seigneur ; de l'autre plus de joie, car c'est le glorieux congé qui va nous permettre de fleurir pour l'honneur de l'Église. Heureuse notre Église, qu'honore ainsi la splendeur de la grâce divine et qu'illustre de nos jours le sang glorieux de ses martyrs ! Naguère éclatante de blancheur par la sainteté de nos frères, le sang des martyrs vient aujourd'hui de l'empourprer : désormais ni les lis, ni les roses ne manqueront parmi ses fleurs. Que chacun de nous aspire à l'une ou à l'autre de ces magnifiques et glorieuses récompenses, à la couronne blanche par ses œuvres, à la couronne de pourpre par la souffrance. Dans le camp céleste et la paix et la guerre ont chacune leurs fleurs, dont le soldat du Christ est couronné dans son triomphe.

Je désire, ô vaillants et bienheureux frères, que votre santé soit toujours bonne dans le Seigneur et que vous vous souveniez de nous.

Adieu.

III

Règles de conduite à l'égard de ceux qui sont tombés.

Cyprien aux frères composant le peuple, salut.

Vous gémissez, frères bien-aimés, vous pleurez sur la chute de nos frères : hélas ! je le sens par mes propres gémissements et par les pleurs que je verse avec vous sur chacun d'eux, éprouvant et sentant ce que le bienheureux Apôtre disait de lui-même : *Qui est malade,* s'écriait-il, *sans que je sois malade avec lui? Qui est scandalisé, sans que moi-même je sois blessé?* Et c'est ce qu'il déclare encore par ces paroles de sa lettre : *Qu'un membre souffre, tous les autres membres souffrent avec lui; qu'un membre soit dans la joie, sa joie est partagée par tous les autres membres.*

Avec nos frères donc, qui sont tombés dans la persécution et ont cédé à ses rigueurs, je souffre, moi aussi, et je m'afflige : avec eux ils ont emporté une partie de notre cœur, et chacune de leurs blessures nous cause à nous-mêmes une douleur pareille. La divine miséricorde est sans doute assez puissante pour opérer leur guérison. Toutefois je pense qu'il ne faut rien précipiter : il ne faut pas agir sans précaution ni aller vite : par une pratique indiscrète de la réconciliation nous serions exposés à provoquer encore plus le courroux de la divine justice.

J'ai reçu au sujet de quelques-uns d'entre eux des lettres par lesquelles les bienheureux martyrs me demandaient d'examiner leurs requêtes. Il faut d'abord attendre que le Seigneur nous ait accordé la paix à tous, et que nous ayons pu rentrer dans notre Église : chaque vœu sera alors, en votre présence et sous votre décision, soumis à l'examen. J'apprends toutefois que quelques prêtres, sans respect pour l'Évangile, sans égard pour les lettres que nous ont écrites les martyrs, sans considération pour l'honneur dû au caractère et à la chaire de l'évêque, ont déjà commencé à communiquer avec les *tombés,* à offrir pour eux le sacrifice et à leur donner l'Eucharistie. C'est par degrés que l'on devrait arriver à tout cela. En effet, si, pour des fautes moindres et qui n'ont pas Dieu pour objet, le pécheur est assujetti à une pénitence dont la durée est fixée, s'il n'est admis à la confession qu'après une enquête sur sa vie, et à la communion qu'après l'imposition des mains de l'évêque et du clergé, à combien plus forte raison, quand il s'agit de ces prévarications si graves, si extrêmes, doit-on user de sages ménagements et se conformer en tout à la discipline du Seigneur ! Voilà ce que les prêtres et les diacres auraient dû rappeler à nos fidèles : c'est l'office que réclamaient d'eux les brebis, et la leçon divine qui les aurait mises dans la voie qui ramène au salut.

Pour moi, je connais l'esprit de paix tout à la fois et de crainte qui anime notre peuple : et certes, ils consacreraient leurs veilles à satisfaire à Dieu et à implorer son pardon, si la complaisance de certains prêtres ne les

eût pas trompés. Vous donc, au moins, servez à chacun de règle, et, par la sagesse de vos conseils, contenez dans les bornes des divins préceptes l'impatience des *tombés*. Que personne ne cueille avant le temps des fruits qui ne sont pas encore mûrs. Que personne ne rende à la haute mer, avant de l'avoir soigneusement radoubé, son navire brisé et entr'ouvert par les flots. Que personne ne se hâte de reprendre et de revêtir sa tunique encore toute déchirée, avant qu'un habile ouvrier ne l'ait remise à neuf et qu'elle n'ait passé par les soins du foulon. Qu'ils écoutent, je les en conjure, nos conseils avec patience, qu'ils attendent notre retour, afin que, rendu à notre troupeau par la miséricorde divine, nous puissions, dans une assemblée d'évêques, examiner ensemble, conformément à la discipline du Seigneur, les lettres et les requêtes des bienheureux martyrs. J'ai écrit à ce sujet, soit au clergé, soit aux martyrs et aux confesseurs, avec l'ordre de vous communiquer ces deux lettres.

Je désire, frères bien-aimés et très dignes d'affection, que votre santé soit toujours bonne dans le Seigneur et que vous vous souveniez de moi.

Adieu.

IV

Justification de l'évêque.

Cyprien aux prêtres et aux diacres de Rome, ses frères, salut.

Ayant appris, frères bien-aimés, que des renseignements peu sincères et peu fidèles vous ont été transmis sur tout ce que j'ai fait ici et sur ce que j'y fais encore, je crois nécessaire de vous adresser cette lettre pour vous rendre compte de nos actes, de notre administration et de notre vigilance.

Conformément à l'instruction que nous tenons du Seigneur, je crus devoir, aussitôt que les premières violences de la tempête eurent éclaté et que le peuple à grands cris eût demandé plusieurs fois ma tête, m'éloigner pour quelque temps : je consultai, là-dessus, bien moins ma

propre conservation que le salut commun de mes frères, ne voulant pas par la bravade de ma présence exciter davantage la sédition déjà commencée. Mais, quoique absent de corps, je n'ai pas cessé, et par l'esprit, et par mes actes, et par mes conseils, d'être présent au milieu de mes frères, leur prêtant, selon le précepte du Seigneur et en toutes choses possibles, le secours de ma faiblesse.

Ce que j'ai fait, vous le trouverez exposé dans les lettres que les circonstances m'ont fait écrire : elles sont au nombre de treize, et je vous les envoie. Je n'y ai rien épargné, ni mes conseils au clergé, ni les exhortations aux confesseurs, ni même, quand il l'a fallu, les réprimandes aux exilés, ni même à la communauté des fidèles les sollicitations de la parole pour lui faire implorer la miséricorde divine, le tout dans la mesure où, selon les règles de la foi et de la crainte de Dieu, ma faiblesse, sous l'inspiration du Seigneur, a pu me le permettre. Arrivèrent les tortures. Pour réconforter et affermir mes frères, soit au milieu de la torture même, soit dans la prison où elle les attendait, ma parole a su pénétrer jusqu'à eux. Mais informé, en même temps, que certains hommes, après avoir souillé leurs mains et leurs lèvres par un contact sacrilège, ou, sans cela, profané pourtant leur conscience par d'infâmes attestations, assiégeaient les martyrs, circonvenaient aussi les confesseurs, et, à force de brigues et de sollicitations importunes, leur arrachaient des billets de faveur, qui sans aucun discernement, sans examen, et au mépris des règles évangéliques, se distribuaient chaque jour par milliers, j'ai cru devoir écrire aux martyrs et aux confesseurs des lettres de conseil, pour les rappeler, autant qu'il était en moi, aux préceptes du Seigneur. Aux prêtres aussi et aux diacres j'ai fait sentir la vigueur de mon ministère, arrêtant, par mon intervention, l'indiscrète, la téméraire précipitation de certains d'entre eux, qui, au mépris de la discipline, avaient déjà commencé à communiquer avec les *tombés*. Enfin, du peuple aussi nous avons, autant qu'il a été possible, calmé l'impatience, en le forçant à l'observation de la discipline ecclésiastique...

V

L'année du martyr.

Pour assurer la béatitude, il suffit d'une première et unique confession. Vous, vous renouvelez votre confession autant de fois que, sollicités d'abandonner votre prison, votre cœur fidèle et vaillant opte pour la prison. Autant de jours, autant de victoires; autant de mois écoulés, autant d'accroissements de mérites. Qui ne souffre qu'un moment ne triomphe qu'une fois, tandis qu'à celui qui, placé chaque jour en face du supplice, lutte avec la douleur sans être vaincu par elle, chaque jour apporte une nouvelle couronne.

Viennent maintenant les magistrats, consuls ou proconsuls, étalant les insignes de leur dignité d'un an et leurs douze faisceaux! Eh! c'est toute une année aussi qui a été illustrée pour vous de l'éclat de votre dignité céleste : et voilà que l'année nouvelle recommence son cours sans pouvoir mettre un terme à la perpétuité de vos triomphes. Le monde s'éclairait aux feux du soleil levant, aux clartés changeantes de la lune : vous, en celui-là même qui a fait et le soleil et la lune vous possédiez dans votre prison un flambeau bien plus lumineux, et la lumière du Christ, en resplendissant au fond de vos cœurs et de vos âmes, faisait rayonner dans les ténèbres, dans l'horreur de ces lieux de supplice, objet d'effroi pour tout autre que vous, le pur éclat de ses éternelles clartés! La succession des mois fit arriver l'hiver : à ses rigueurs vous opposiez, dans votre prison, celles d'un autre hiver, l'hiver de la persécution. A la saison d'hiver succéda le printemps joyeux, couronné de roses et de fleurs : vous, les délices du paradis vous fournissaient vos roses et vos fleurs et votre front se couronnait de guirlandes célestes. Voici l'été, avec l'abondante fécondité de ses moissons et son aire pleine de gerbes : vous, après avoir semé la gloire, vous avez aussi vos glorieuses gerbes à moissonner, et, établis déjà dans l'aire du Seigneur,

vous voyez la paille être la proie de l'inextinguible feu, tandis que pour vous, moisson éprouvée, froment précieux, dont les grains sont déjà purifiés et rentrés, l'enceinte de votre prison devient comme un grenier céleste. L'automne enfin lui-même, pour remplir l'office que l'année lui assigne, a sa part aussi de grâce spirituelle. Au dehors on presse la vendange et la liqueur qui remplira nos coupes coule du pressoir où le raisin est écrasé : vous, rameaux vigoureux et féconds de la vigne du Seigneur, grappes déjà mûres et broyées par la dure persécution du monde, vous avez pour pressoir les tortures de la prison : au lieu de vin c'est votre sang que vous laissez couler, et, forts contre l'assaut de la souffrance, vous buvez avec joie la coupe du martyre. Ainsi s'écoule l'année parmi les serviteurs de Dieu; ainsi par leurs mérites spirituels et les célestes récompenses est marqué le retour de toutes les saisons.

VI

Une ordination.

Cyprien aux prêtres, aux diacres et à tout le peuple, salut.

Quand il s'agit d'ordonner les clercs, nos très chers frères, nous avons coutume de vous consulter préalablement et d'examiner avec vous en commun les mœurs et les mérites de chacun. Mais il n'est pas besoin d'attendre le témoignage des hommes, quand on a déjà le suffrage de Dieu. Notre frère Aurélius, illustre jeune homme, a été déjà éprouvé par le Seigneur et il est cher à Dieu : frêle encore par l'âge, mais fort par la virilité du courage et de la foi, inférieur si on considère les années, grand si on regarde l'honneur, il vient de soutenir ici un double combat; deux fois confesseur et par cette noble confession deux fois vainqueur, nous l'avons vu, après avoir, dans une première rencontre, subi victorieusement l'exil, remporter dans un second choc plus rude un nouveau triomphe et sortir

victorieux de l'assaut des tortures. Autant de fois l'ennemi a essayé de provoquer les serviteurs de Dieu, autant de fois il s'est trouvé là, intrépide soldat, pour combattre et pour vaincre. C'était peu pour lui que cette première lutte sur un théâtre restreint, et se terminant par l'exil : il a mérité que le forum, ouvrant à son courage une plus illustre arène, le vît vaincre le proconsul après les magistrats, les tortures après l'exil. Aussi que dois-je le plus exalter en lui ? La gloire de ses blessures ou la retenue de ses mœurs ? le triomphe qui a couronné son courage ou la modestie que notre admiration contemplait ? Si haut par le mérite et si bas par l'humilité ! C'est bien là un signe d'élection divine et un exemple de discipline ecclésiastique, qui apprendra aux serviteurs de Dieu comment, après avoir dans la confession fait briller leur courage, ils doivent, après la confession, se distinguer par leurs mœurs.

Un tel mérite, à l'apprécier en lui-même et non d'après les années, pouvait aspirer aux degrés supérieurs et aux plus hautes fonctions de l'ordre clérical. J'ai préféré toutefois le faire débuter par l'office de lecteur. Rien en effet qui convienne mieux à cette voix qui a si glorieusement rendu au Seigneur l'hommage d'une confession publique que de faire résonner la divine lecture. Après avoir en paroles sublimes proclamé le martyre de Jésus-Christ, elle lira l'Évangile même qui fait les martyrs de Jésus-Christ ; du chevalet il passera au pupitre ; comme il était sur l'un exposé aux regards des Gentils, il le sera sur l'autre aux regards de tous ses frères ; et comme ses paroles y excitèrent l'étonnement de la foule curieuse, elles exciteront ici la joie de l'assemblée fidèle. Vous saurez donc, frères bien-aimés. que je l'ai ordonné, assisté de mes collègues présents. Je ne doute pas que la chose ne soit bien accueillie de vous : c'est votre souhait que notre Église s'enrichisse souvent de pareils ministres. Et, comme la joie se hâte toujours et que le bonheur ne peut souffrir les retards, il a déjà commencé de nous faire la lecture au saint Sacrifice, nous donnant, en inaugurant ainsi ses fonctions de lecteur, un présage de la paix. Pour vous,

redoublez l'insistance de vos supplications et aidez nos prières par vos prières, afin que la miséricorde du Seigneur, propice aux vœux de son peuple, lui rende bientôt son pontife sain et sauf, et avec son pontife ce martyr devenu lecteur.

Je souhaite, mes très chers frères, que votre santé soit, en Dieu le Père et en Jésus-Christ, toujours satisfaisante.

VII

Triomphe après la bataille.

La paix, frères bien-aimés, a donc été rendue à l'Église, et cette sécurité qui paraissait si difficile aux âmes sans confiance, impossible aux âmes sans foi, la protection et la justice divines viennent de nous la rendre. La joie rentre dans tous les cœurs, et, chassant loin de nous la tempête et les nuages de la persécution, le calme et la sérénité viennent de reparaître. Que nos louanges montent vers Dieu; pour un tel bienfait, pour une telle faveur, offrons-lui nos chants d'actions de grâces, quoique, à vrai dire, pendant la persécution même, nos voix n'aient jamais interrompu l'action de grâces. Il n'est pas, en effet, au pouvoir de l'ennemi de nous empêcher, nous qui, de tout cœur, âme et vertu, aimons le Seigneur, de faire, en tout temps et en tout lieu, éclater, avec sa gloire, ses bénédictions et ses louanges. Il a donc brillé, ce jour objet de tant de vœux, et, après l'horreur, après les noires ténèbres d'une si longue nuit, la lumière du Seigneur a fait rayonner ses clartés sur le monde.

Les voilà, ces glorieux confesseurs qui, en célébrant ce nom sacré, ont mérité que nos louanges exaltent leur foi et leur vertu! D'un air ravi, nous les contemplons, et, les accueillant par le sacré baiser, nous ne pouvons nous rassasier du bonheur de les embrasser après une si longue absence. La voilà, cette blanche cohorte des soldats du Christ, qui, par la fermeté de leur choc, brisèrent l'effort

furieux de la persécution, armés de patience contre la prison, armés de courage contre la mort. Résistant bravement au siècle, vous avez été un beau spectacle pour Dieu, et pour les frères qui viendront après vous un glorieux exemple. Votre voix fidèle a célébré le Christ, à qui vous aviez donné une fois pour toutes l'hommage de votre foi. Vos nobles mains, de tout temps accoutumées aux œuvres de Dieu, se sont dérobées à des sacrifices sacrilèges. Vos lèvres, sanctifiées par de célestes aliments, se sont refusées, après le contact du corps et du sang du Seigneur, à celui des reliefs impurs des idoles. Ce voile impie, ce voile maudit, qui couvrait là-bas la tête captive des sacrificateurs, votre tête en est restée affranchie, et, purifié par le signe du salut, votre front, en refusant de s'incliner sous la couronne du démon, s'est réservé pour la couronne du Seigneur. Avec quels transports de joie l'Église vous reçoit dans son sein maternel au retour du combat! Avec quel bonheur, quelle allégresse, elle ouvre ses portes devant les rangs pressés de ces triomphateurs qui lui rapportent les dépouilles d'un ennemi terrassé! A la suite de ces héros vainqueurs viennent aussi de simples femmes, victorieuses du siècle et de leur sexe même. Puis ce sont les vierges avec la palme de leur double victoire, et ces adolescents dont les vertus devancent les années. Puis c'est toute la multitude de ceux qui n'ont point faibli : rivaux de votre gloire, ils accompagnent, avec des insignes pareils et presque identiques, la marche de votre cortège triomphal. En eux, même sincérité de cœur, même constance dans l'intégrité de la foi! appuyés sur la base inébranlable des préceptes divins et fortifiés par les traditions évangéliques, ils ont, aux sentences d'exil, aux menaces de torture, à la perte de leur patrimoine, aux tourments de la chair, opposé un courage invincible!

VIII

Lamentations.

A ces célestes couronnes des martyrs, à ces gloires spirituelles des confesseurs, à ces héroïques, à ces sublimes vertus de nos frères restés debout, un grand deuil mêle sa tristesse : une partie de notre cœur nous a été arrachée par la violence de l'ennemi, succombant, hélas! aux ravages de la persécution! Que ferai-je à ce souvenir, mes bien-aimés frères? Dans le trouble et l'irrésolution où flottent mes pensées, que dirai-je, et comment dirai-je? Ce ne sont pas des paroles, ce sont des larmes qu'il faut pour exprimer notre douleur, pour gémir sur le coup qui atteint notre corps et déplorer les pertes si multipliées d'un troupeau naguère si florissant! Quelle est l'âme assez dure, quel est le cœur de fer et assez oublieux de la charité fraternelle, pour pouvoir, parmi ces ruines de toutes sortes dont les siens sont victimes, contempler d'un œil sec ces tristes et infortunés débris, et ne point éclater aussitôt en pleurs et en sanglots, langage plus prompt que les paroles pour exprimer tant de douleurs? Je pleure, mes frères, je pleure avec vous, car c'est un insuffisant adoucissement à mes douleurs que le sentiment de mon propre salut et de mon intégrité personnelle : la blessure de son troupeau est pour le pasteur une plus cuisante blessure. Mon cœur s'unit au cœur de chacun, et de cet immense poids de deuil et de tristesse je prends ma triste part, gémissant avec ceux qui gémissent, pleurant avec ceux qui pleurent, et avec ceux qui sont tombés me croyant tombé moi-même. Les traits de l'ennemi ont percé mes membres avec les leurs, et son glaive sanglant a traversé mes entrailles. Ah! sous les coups de la persécution, comment mon cœur eût-il pu rester libre et intact? C'étaient mes frères qui tombaient : l'amour m'a fait tomber avec eux.

IX

L'apostasie.

Ils n'ont pas même attendu la main du licteur pour monter aux autels, ni l'interrogatoire pour apostasier : vaincus avant la bataille, terrassés avant le choc, plusieurs n'ont pas su même se ménager l'excuse d'avoir paru sacrifier aux idoles malgré eux. On les a vus d'eux-mêmes courir au forum, d'eux-mêmes se précipiter à la mort comme si depuis longtemps ils la désiraient, comme s'ils saisissaient une occasion longtemps attendue. Combien que le magistrat, vu l'heure avancée, a dû remettre au lendemain, et combien qui l'ont supplié de ne point différer leur perte? Peuvent-ils, pour se laver de leur crime, alléguer la violence, quand c'est eux-mêmes qui faisaient violence afin de plus tôt périr? Eh quoi, sur ce Capitole où ils montaient de plein gré, où ils se prêtaient librement à l'accomplissement du plus détestable forfait, ils n'ont pas senti leurs pieds chanceler, leurs regards se troubler, leurs entrailles s'émouvoir? les bras ne leur sont pas tombés? leur sens ne sont pas demeurés interdits, leur langue hésitante, leur parole muette? Un serviteur de Dieu a pu se tenir là debout, trouver une parole et renoncer au Christ, lui qui avait déjà renoncé au démon et au siècle? Et cet autel où il venait s'immoler n'a pas été son bûcher? Et cette pierre, où il voyait fumer les immondes vapeurs d'un encens diabolique, il n'a pas su la fuir comme un lieu d'horreur où se préparaient les funérailles de son âme? Pourquoi une victime avec toi, malheureux! qu'as-tu besoin d'une hostie pour ton sacrifice? C'est toi qui es l'hostie du sacrifice! c'est toi qui es la victime! oui, sur ces autels tu as immolé ton salut, et dans ces flammes impies tu as jeté tes espérances et ta foi!

Mais il n'a pas suffi à quelques-uns de leur propre trépas. Par de mutuelles exhortations, la multitude était poussée à sa perte : on se faisait passer la coupe funeste où l'on buvait

la mort; et, pour que rien ne manquât à l'énormité du crime, des enfants ont été portés, entraînés à l'autel dans les bras de leurs pères, pour y laisser, pauvres enfants, le don qu'ils venaient à peine de recevoir, au premier instant de leur existence! Ah! n'auront-ils pas le droit de s'écrier au jour du jugement : « Nous, nous n'avons rien fait! ce n'est pas de nous-mêmes que nous avons déserté l'aliment et la coupe du Seigneur pour aller nous souiller à d'infâmes contacts: la perfidie d'autrui nous perdit et ce sont nos pères qui furent nos parricides; ce sont eux qui nous arrachèrent à l'Église notre Mère, à Dieu notre Père. Petits enfants sans intelligence, ignorant l'énormité d'un tel forfait, nous fûmes enveloppés dans une culpabilité étrangère, et trompés par la fraude d'autrui. »

Et par quel prétexte raisonnable et sérieux pourra-t-on, juste Ciel, excuser un pareil crime? Il fallait abandonner notre patrie, sacrifier notre fortune. — Notre patrie! notre fortune! Eh! quel est celui d'entre nous qui, depuis le berceau jusqu'à la tombe, ne soit appelé à y renoncer un jour? C'est le Christ à qui il ne faut pas renoncer, c'est le salut et la vie éternelle dont il faut redouter la perte...

Mais il y avait ensuite les tortures, et d'horribles tourments menaçaient les réfractaires. — Oui, celui-là peut se plaindre des tourments, qui a été vaincu par les tourments; celui-là peut apporter le prétexte de la douleur, qui n'a cédé qu'à la douleur. Il peut alors s'excuser et dire : « Je voulais combattre avec vaillance, et, me souvenant de mon serment, j'avais pris les armes du zèle et de la foi. Mais, dans le cours de la lutte, la longueur des tourments, la diversité des supplices, m'ont vaincu. Mon esprit est demeuré ferme, ma foi constante, et mon âme s'est longtemps roidie contre l'assaut de la douleur. Mais le juge a redoublé de cruauté et de fureur: ce corps déjà fatigué, il l'a fait déchirer par les fouets, meurtrir par le bâton, disloquer par le chevalet, fouiller par l'ongle de fer, dévorer par les torches : alors la chair m'a abandonné dans le combat; l'infirmité de mes sens a cédé; mon corps, et non mon âme, a succombé à la douleur. » Une telle défense obtient vite le pardon, une telle excuse pro-

voque vite nos larmes. C'est de cette façon qu'ici même Castus et Æmilius éprouvèrent naguère l'indulgence du Seigneur : vaincus dans une première rencontre, un second combat leur donna la victoire, et, après avoir cédé devant le feu, ils surent sur le feu remporter le triomphe, victorieux par les armes mêmes qui les avaient vaincus. Pour attendrir, ils recouraient à l'éloquence, non de leurs larmes, mais de leurs blessures, non simplement de leurs cris lamentables, mais des douleurs cuisantes de leurs plaies entr'ouvertes. Au lieu de pleurs, c'était du sang ; au lieu de larmes, c'était le flot qui s'épanchait de leur flanc à demi brûlé.

Mais aujourd'hui quelles blessures peuvent montrer nos vaincus ? quelles plaies sur leurs poitrines béantes, quelles meurtrissures sur leurs membres, quand leur foi a succombé, non pas dans le combat, mais en prévenant le combat par l'apostasie ? Et le vaincu peut-il alléguer la nécessité de son crime, quand c'est la volonté qui est criminelle ?

X

Fausse pénitence.

Est-ce une *lamentation*, je le demande, qui vienne du fond du cœur ? et par ses jeûnes, ses larmes, ses gémissements, implore-t-il vraiment le Seigneur, celui que nous voyons, dès le lendemain de son crime, fréquenter les bains, épiler sa barbe, farder son visage et chercher à plaire aux hommes tandis qu'il déplait à Dieu ? Et cette femme, vit-elle aussi dans les gémissements et les larmes, elle qui passe son temps à se parer de magnifiques toilettes, sans penser à cette robe du Christ qu'elle a perdue ? elle qui se charge d'ornements précieux et de riches colliers, sans donner une larme à ces ornements célestes et divins dont elle s'est frustrée ! Ah ! vous avez beau étaler sur vos vêtements la soie des contrées lointaines, vous êtes nue. Vous avez beau vous couvrir d'or, de perles et de diamants, sans la beauté du Christ vous êtes hideuse. Vous que je vois occupée à peindre vos cheveux, ne cesserez-

vous pas au moins pendant vos douleurs? Au lieu de dessiner avec ces poudres colorées le contour de vos yeux, ah! lavez-les donc, vos yeux, avec des larmes. Si la loi de notre mortalité avait enlevé à votre affection quelqu'un de vos proches, vous ne feriez que pleurer et gémir tristement, et l'on vous verrait, négligeant votre extérieur, changeant vos vêtements, la chevelure en désordre, le visage assombri, le regard baissé, donner des marques publiques de votre douleur! Malheureuse, c'est votre âme que vous avez perdue : morte selon l'esprit, et vous survivant ici-bas à vous-même, vous promenez le poids de votre cadavre, et vous ne poussez pas des cris aigus, vous ne fondez pas en larmes, et vous n'allez pas cacher dans l'ombre la honte de votre crime, ou du moins la continuité de votre repentir! Ah! voilà la pire blessure du péché, voilà le pire des crimes : avoir péché et ne pas satisfaire, être criminel et ne pas déplorer son crime!

LACTANCE

XI

A un ancien disciple, le rhéteur converti.

La complète absence de repos et l'extrême nécessité où je me trouve te seront faciles à constater par cet opuscule, que, dans le style presque inculte que comporte la médiocrité de mon génie, j'ai écrit pour toi, ô Domitien : j'ai voulu t'y faire connaître mes sollicitudes quotidiennes, et ne point t'abandonner, restant encore aujourd'hui ton maître, mais pour un plus noble objet et pour une doctrine meilleure. Quand il s'agissait de cette littérature dont l'unique but est de nous former à la parole, tu t'es montré un auditeur plein de zèle : quelle ne devra pas être ta docilité, aujourd'hui qu'il s'agit de la vérité et des conditions de la vie? Je te l'avouerai sans détour : aucune dif-

ficulté, personnelle ou publique, n'a pu m'empêcher de travailler par mes écrits à augmenter, dans les docteurs de la religion à laquelle nous sommes attachés, l'instruction et la science qui leur seront nécessaires à l'avenir. On parle mal d'eux par le temps qui court : le public les accuse de ne point mener la vie qui convient à des sages, et de cacher, sous le nom dont ils se parent, des vices dont ils devraient se guérir, qu'ils auraient dû même absolument éviter, pour pouvoir porter dans son intégrité, en conformant leur vie à leurs doctrines, ce nom bienheureux de sages. Pour moi, dès qu'il s'agit de nous instruire et d'instruire les autres, aucun travail ne me rebute. Comment pourrais-je, en effet, m'oublier moi-même, surtout quand les circonstances me font une telle nécessité de m'en souvenir? Tu ne le peux pas plus que moi, je l'espère et le souhaite. Car les exigences de la vie publique ont beau t'écarter des œuvres de vérité et de justice : il ne se peut que vers le Ciel ne relève à chaque instant son regard

Une âme qui du bien garde la conscience!

Je suis heureux, d'ailleurs, que rien ne trouble pour toi le cours de ces prospérités auxquelles on donne le nom de biens : mais à une condition, c'est que cela ne changera rien à l'état de ton âme. Car c'est là ma crainte, que ton cœur, à son insu, ne se laisse pénétrer, comme cela arrive souvent, par l'accoutumance et le charme de toutes ces choses. Et c'est pourquoi je t'exhorte,

Et je ne cesserai jamais de t'exhorter

à ne point considérer ces prospérités de la terre comme de grands et véritables biens, car si leur incertitude les rend pleins de tromperies, leur douceur les rend pleins de périls. Tu connais notre antagoniste, notre adversaire : il agit par l'astuce en même temps que par la violence, nous nous en apercevons bien. C'est lui qui de tous ces biens qui ont le pouvoir de nous attirer nous fait des pièges, et des pièges si subtils qu'ils échappent aux regards de l'âme,

et que la prévoyance de l'homme se trouve impuissante à les éviter. Il est donc souverainement prudent de marcher avec précaution, car de chaque côté il tend des embûches à notre salut et met à notre insu des obstacles sous nos pieds. Aussi, quelle que soit la prospérité où tu te trouves aujourd'hui, que ta vertu, je t'y exhorte, la méprise, si tu le peux, ou du moins ne s'en émeuve pas outre mesure. Souviens-toi de ton véritable père, et de la cité où tu t'es inscrit, et du corps auquel tu appartiens. Tu comprends bien ce que je veux dire. Ce n'est point, en effet, que je veuille te convaincre d'orgueil : on n'en trouverait pas en toi la moindre ombre; mais mes paroles se rapportent à l'âme, et non au corps, qui, de sa nature, est destiné à servir l'esprit comme son maître et à se laisser conduire à sa volonté.

XII

La raison rend l'homme supérieur à tous les animaux.

Le voilà, cet enfant, pareil au matelot
Laissé sur un rocher par la fureur du flot :
Pauvre, nu, sans parole, et, sentant sa misère,
Il salue en pleurant les bords de la carrière,
Quand du flanc maternel, avec de longs efforts,
La nature l'arrache et le jette dehors....
Ah! je comprends qu'il pleure et se débatte et crie,
Lui qui doit traverser tant de maux dans la vie!
Les autres animaux, troupeaux, bêtes des bois,
Croissent seuls, sans hochet, sans que la molle voix
D'une tendre nourrice éveille leur faiblesse
Et de ses demi-mots enfantins les caresse.
En toutes les saisons leur vêtement est doux;
Pour défendre leurs biens leur faut-il comme à nous
Des armes, des remparts? Dure pour nous, la terre
Leur verse de son sein tout ce qui peut leur plaire,
Et, même en les créant, la nature a pris soin
De leur tout dispenser selon chaque besoin[1].

1. Traduction de M. Constant Martha, *La Poésie de Lucrèce*, chapitre IX, p. 330.

Je le demande donc à ceux qui mettent la condition des bêtes au-dessus de la leur : que préféreraient-ils, si Dieu leur donnait le choix, entre la raison de l'homme avec sa faiblesse, et la force de l'animal avec sa nature? Certes, ils ne sont pas bêtes au point de ne pas préférer notre faiblesse, fût-elle plus grande qu'aujourd'hui, mais demeurant humaine, à cette force privée de raison. Il est vrai que les hommes sages ne veulent, ni de la raison de l'homme jointe à la faiblesse, ni de la force des animaux dépourvue de raison : ce qui... non, rien n'est aussi absurde, aussi contradictoire; car il faut que tout être vivant trouve ses ressources, ou dans sa raison, ou dans la constitution de sa nature. Que si c'est la nature qui le munit de ces ressources, à quoi bon la raison? Qu'aura-t-elle à inventer? à faire? à exécuter? En quoi pourra se produire cette lumière de l'intelligence, quand ce que nous pouvions demander à la raison, la nature toute seule suffit à nous le donner? Mais si nous sommes, au contraire, doués de raison, qu'aurons-nous besoin des défenses naturelles du corps, quand par le seul don de la raison nous sommes rendus capables de remplir l'office de la nature? et, pour travailler à embellir, à protéger l'existence humaine, Dieu pouvait-il nous donner un meilleur, un plus efficace secours? L'homme, somme toute, malgré les petites dimensions de son corps, malgré la médiocrité de ses forces et la faiblesse de sa santé, se trouve, grâce au don supérieur qu'il a reçu, mieux armé, mieux muni que tous les autres animaux. Tout frêle, tout faible qu'il est dès sa naissance, il peut se défendre contre tous les animaux privés de raison, et ceux-ci, bien que naissant plus forts que lui, plus aptes à supporter les intempéries du ciel, sont impuissants à se défendre contre l'homme. Il suit de là que l'homme reçoit de la raison plus que les bêtes ne reçoivent de la nature, puisque ni la supériorité de leurs forces, ni la vigueur de leur corps ne peuvent empêcher celles-ci d'être domptées par nous et soumises à notre puissance.

Quel est celui qui, en voyant, même les éléphants ou les chevaux, avec leur masse et leur force énorme, devenir les serviteurs de l'homme, oserait reprocher au divin

créateur la médiocrité des forces et la faiblesse du corps qu'il nous a donné? Estimer si peu à leur prix les bienfaits divins, ne serait-ce pas de l'ingratitude, ou, pour mieux dire, de la folie? C'est pour confondre cette ingratitude que Platon, je crois, rendait grâces à la nature de l'avoir fait naître homme. Lequel vaut mieux, lequel est plus sensé? celui qui estime la condition de l'homme supérieure à toutes les autres, ou celui qui préférerait être né simple animal? Ah! s'il arrivait que Dieu les métamorphosât en ces animaux dont ils mettent le sort au-dessus du leur, comme ils voudraient alors retourner à leur première condition et de quels cris ils la réclameraient! C'est que la masse et la force du corps sont peu de chose, s'il faut les acheter au prix de l'usage de la langue, ou la faculté de nous mouvoir librement dans l'air avec les oiseaux, au prix de l'office des mains : les mains! elles nous rendent bien plus de services que ne nous en rendrait la légèreté des ailes, et la langue bien plus que toute la force du corps. Quelle folie donc de donner la préférence à des biens dont nous ne voudrions pas, si l'on nous les proposait!

XIII

La bouche.

Si nous en venons à la conformation de la bouche et à l'ouverture transversale qui la détermine, comment en décrire l'utilité et la grâce? Elle a une double fonction, celle de prendre la nourriture et celle de parler.

A l'intérieur elle renferme la langue, qui par ses mouvements différencie les sons qui forment les mots, et sert d'interprète à l'âme. Seule, pourtant, elle ne suffirait pas à l'office de la parole : elle a besoin du palais qu'elle frappe de son extrémité, des dents contre lesquelles elle se heurte, et des lèvres qui se rapprochent pour l'arrêter. Les dents surtout jouent un grand rôle dans cette opération du langage : ce qui le prouve, c'est que les enfants ne commencent à parler que quand ils ont pris des dents, et que les vieil-

lards, en perdant les leurs, recommencent à balbutier, comme s'ils étaient de nouveau redevenus enfants. Mais il ne s'agit ici que de l'homme, ou bien encore des oiseaux, chez lesquels la langue, par la ténuité de sa forme et la nature des mouvements qui lui sont imprimés, donne à la voix un nombre infini d'inflexions, et aux sons une foule de caractères différents.

La langue a, en outre, une deuxième fonction dont elle s'acquitte chez tous les animaux, et qui est la seule chez ceux qui ne parlent pas : cette fonction consiste à ramasser les aliments que les dents ont broyés et macérés, à les agglutiner, et à les faire par ce moyen descendre et passer dans l'estomac : d'où Varron a conclu que le mot *lingua* (*langue*) venait de *ligare* (*lier*) parce qu'elle lie les aliments. Les animaux s'en servent aussi pour boire ; en l'avançant, un peu repliée sur elle-même, ils puisent l'eau, et cette eau, recueillie dans le creux de la langue, est, par un mouvement rapide et avant qu'aucun retard lui ait permis de s'écouler, lancée par eux au fond de leur palais.

Cette concavité du palais est donc pour la langue comme une voûte qui l'abrite, et Dieu a mis les dents autour d'elle comme un mur d'enceinte pour la protéger. Les dents elles-mêmes, fixées et rangées dans un ordre admirable, n'ont point été laissées nues et ouvertes au regard qu'elles eussent effrayé plutôt que charmé; mais dans la chair veloutée des gencives, ainsi appelées parce qu'elles engendrent les dents (*gingivæ a gignendo*), et dans les lèvres qui les recouvrent elles trouvent comme une sorte de parure. Leur dureté, qui est celle des pierres meulières, est plus résistante que celle des autres os, destinées qu'elles sont à broyer les viandes et les aliments. Et ces lèvres, que l'on dirait avoir été réunies auparavant, par quelle ligne heureuse Dieu les a séparées! L'une, celle d'en haut, s'enfonçant légèrement sur le milieu des narines, et formant un léger creux; l'autre, pour plus de grâce, s'arrondissant doucement en dehors. Quant au sens du goût, c'est une erreur de le placer dans le palais : le goût a pour organe la langue, et même une partie seulement; elle a, en effet, de chaque côté certains points plus délicats et d'une exquise

sensibilité : c'est par là qu'elle perçoit les saveurs, et, sans rien absorber de la nourriture et de la boisson, par un phénomène inexplicable, elle en perçoit intimement les saveurs, comme l'odorat perçoit le parfum des objets sans les diminuer d'une parcelle.

XIV

La main.

Que dirai-je des mains, ces ministres de l'intelligence et de la volonté de l'homme ? L'habile ouvrier les a formées en surface unie, un peu courbée en dedans ; et, pour qu'elles puissent bien s'appliquer sur ce que nous voulons saisir, il les a terminées par les doigts, dans lesquels il est difficile de dire ce qui l'emporte, de la grâce ou de l'utilité. Leur nombre en effet est parfait et plein, et la symétrie avec laquelle ils sont rangés et gradués, leurs articulations égales avec la flexibilité de leurs mouvements, la forme arrondie des ongles, qui, sous une enveloppe concave abritant et affermissant l'extrémité des doigts, empêchent la chair de mollir dans la pression, tout cela contribue beaucoup à les embellir. Mais une chose qui les rend merveilleusement propres à leurs fonctions, c'est la disposition particulière de l'un d'eux, qui, contrairement aux autres, prend naissance avec la main même, et le premier de tous prend une direction différente. Il va comme au devant des autres, et ayant seul, ou du moins plus que les autres, le pouvoir de tenir et d'agir, il est en quelque sorte leur chef et leur régulateur : aussi lui a-t-on donné le nom de pouce (*pollex*), parce que par sa force et sa puissance, il l'emporte sur les autres (*pollet*). Il n'a que deux phalanges visibles, tandis que les autres en ont trois, mais il y en a une troisième qui, pour le coup d'œil, se trouve réunie à la main par la chair. En effet, s'il eût eu, lui aussi, les trois phalanges séparées, cette forme malséante et disgracieuse eût enlevé aux mains toute leur beauté.

XV

Triomphe de l'Église.

Le Seigneur a entendu, cher Donat, les prières que tu ne cesses de répandre en te jetant à ses pieds; il a entendu aussi les supplications des saints martyrs, qui par une glorieuse confession ont conquis l'éternelle couronne promise à leur foi. Voici enfin tous nos ennemis disparus : la paix est rétablie par tout l'univers : hier abattue, l'Église aujourd'hui se relève, et le temple de Dieu, que les impies avaient renversé, va, par la miséricorde du Seigneur, surpasser sa première magnificence.

Des princes ont été suscités de Dieu, qui, déchirant les funestes et sanguinaires édits des tyrans, ont pris la défense de l'humanité tout entière : en dissipant les nuages du passé, ils ont ramené au fond des cœurs le calme de la paix et la douce allégresse : après les secousses d'une tempête si violente, c'est, dans l'atmosphère rassérénée, le rayon tant désiré qui vient de luire. A ceux qui gémissaient dans l'oppression, le Seigneur, fléchi par les prières de ses serviteurs, a envoyé le secours d'en haut. Il va, en déjouant les conspirations des impies, essuyer les larmes des affligés. Ceux qui luttaient contre Dieu, les voilà terrassés; ceux qui démolissaient le temple saint, une ruine plus complète les jette à terre, et, frappés par les vengeances du Ciel, ceux qui torturaient les justes, ont, au milieu de supplices bien mérités, exhalé leurs âmes criminelles. Le châtiment a été tardif, mais terrible et proportionné au crime. Dieu l'avait différé, pour donner dans leur personne un grand et mémorable exemple, pour apprendre à la postérité qu'il n'y a qu'un Dieu, mais que ce Dieu est juste, et que sa justice s'exerce par des peines vengeresses sur les impies et les persécuteurs.

XVI

L'empereur Dèce.

Cette longue paix fut interrompue ; car, après bien des années, il s'éleva, pour tourmenter l'Église, un monstre exécrable, Dèce : ne fallait-il pas un pervers pour persécuter ainsi la justice ? Et, comme s'il n'était parvenu que pour cette fin à ce faîte suprême, il n'eut rien de plus pressé que de se mettre en guerre furieuse contre Dieu. C'était pour sa ruine. Dans une expédition contre les Carpes, qui venaient de s'emparer de la Dacie et de la Mésie, il se vit du premier coup enveloppé par les barbares et succomba avec une grande partie de son armée. Il ne fut pas même possible de lui donner les honneurs de la sépulture : mais dépouillé et nu (c'est ce qu'il fallait à un ennemi de Dieu), il fut laissé en pâture aux bêtes sauvages et aux oiseaux de proie.

XVII

L'empereur Valérien.

Bientôt après, Valérien, emporté par une semblable fureur, leva aussi contre Dieu sa main impie et fit couler abondamment, quoique en peu de temps, le sang des justes. Mais il fut de la part de Dieu l'objet d'un châtiment d'espèce nouvelle et singulière, afin que son exemple apprît à la postérité que les ennemis de Dieu reçoivent toujours la digne récompense de leurs crimes. Fait prisonnier par les Perses, il perdit, avec le pouvoir dont il avait si insolemment abusé, cette liberté même dont il avait dépouillé les autres, et acheva sa vie dans la plus honteuse servitude,

Toutes les fois que Sapor, le roi des Perses, entre les mains de qui il était tombé, voulait monter à cheval ou sur

son char, il commandait au Romain de se courber et de prêter son dos, et, tandis qu'il lui mettait le pied sur le dos, il lui disait, avec un rire moqueur : « Voilà la réalité, bien mieux que ce que les peintres romains représentent sur leurs tableaux et sur leurs murs. » Triomphe bien mérité dans lequel il vécut plusieurs années, pour donner au nom romain le temps de devenir le jouet et la risée des barbares. Et ce qui fut pour lui le comble du châtiment, c'est que, ayant un fils empereur, les horreurs de sa captivité et de sa servitude ne trouvèrent point en lui un vengeur, et personne ne s'occupa de le délivrer.

Enfin, quand il eut terminé dans ces ignominies sa honteuse existence, son corps fut écorché, et sa peau, détachée de la chair, fut teinte en rouge, pour être suspendue, comme un trophée du plus éclatant triomphe, dans le temple des dieux barbares : spectacle humiliant pour nos ambassadeurs et qui ne cessait de rappeler aux Romains la juste défiance de leurs forces, en leur montrant aux pieds des dieux la dépouille captive d'un de leurs empereurs.

XVIII

Abdication de Dioclétien.

Quelques jours après, Galère arriva, non pas pour complimenter son beau-père, mais pour le forcer à quitter l'empire. Peu auparavant, il avait querellé sur ce sujet le vieux Maximien en lui faisant peur d'une guerre civile. Il entreprit donc Dioclétien, d'abord doucement et amicalement, lui représentant qu'il avait vieilli, que l'affaiblissement de ses forces ne lui permettait plus de gouverner l'État, et qu'après tant de travaux il devait se reposer. Il lui alléguait en même témps l'exemple de Nerva qui s'était déchargé de l'empire sur Trajan.

Dioclétien objectait l'indignité d'une vie passant subitement du faîte éclatant des grandeurs aux ténèbres de la condition commune, et le danger même des nombreuses inimitiés qu'il avait encourues dans un si long règne ; que

pour Nerva, c'était après un an de règne, que, se soustrayant au fardeau d'une sollicitude sous laquelle fléchissait son âge ou son inexpérience, il avait abandonné le gouvernement de l'État et était retourné à la vie privée dans laquelle il avait vieilli ; que si c'était le titre impérial que son ambition désirait, rien n'empêchait qu'ils ne prissent tous le nom d'Auguste.

Galère, qui avait déjà étendu la main sur le monde entier, et qui vit qu'on ne lui accordait qu'un nom ou peu de chose au delà, répondit qu'il fallait maintenir le système qu'il avait lui-même établi pour toujours : deux chefs supérieurs gouvernant souverainement l'État, et deux autres au second rang pour les aider : la concorde, facile entre deux princes égaux, entre quatre devenait absolument impossible. En cas de refus, il prendrait, au reste, ses mesures pour ne plus être dépendant et le dernier. Quinze ans déjà passés, il se voyait relégué dans l'Illyricum, sur les rives du Danube, toujours à combattre les barbares, tandis que les autres régnaient délicieusement sur de faciles et paisibles provinces.

A ces mots, le débile vieillard, qui connaissait déjà par une lettre du vieux Maximien ce que Galère venait de lui dire, et qui savait combien il avait accru son armée : Faisons, dit-il d'une voix pleine de larmes, puisque tu le veux. Il resterait pourtant à délibérer tous ensemble sur le choix des Césars.

Galère. — A quoi bon délibérer ? Il faudra bien que les deux autres approuvent ce que nous aurons fait.

Dioclétien. — Sans doute, puisque nécessairement nous nommerons leurs fils.

Maximien, en effet, avait un fils nommé Maxence, gendre de ce Maximien-ci. C'était un homme d'un naturel mauvais et pervers, si orgueilleux et si arrogant qu'il ne rendait jamais à son père ni à son beau-père les honneurs de l'adoration : haï de tous deux pour cette raison. Constance aussi avait un fils, Constantin, très vertueux jeune homme, et bien digne d'un si haut rang, qui, pour la noblesse de ses manières et sa bonne mine, ses talents militaires, ses mœurs honnêtes, son affabilité singulière, était aimé des soldats et

désiré de tout le monde. Il se trouvait alors présent à la cour de Dioclétien, qui l'avait créé tribun du premier ordre.

D. — Eh bien, que ferons-nous ?

G. — Le premier n'est pas digne. Si, dans une condition privée, il tient si peu de compte de moi, que ferait-il empereur ?

D. — Mais l'autre ? Il est aimable et promet un gouvernement plus doux encore et plus modéré que celui de son père.

G. — Oui, mais, de cette manière, je ne pourrais jamais faire ce que je voudrais. Il me faut des hommes qui soient sous ma dépendance, qui me craignent et ne fassent rien que par mes ordres.

D. — Qui donc choisirons-nous ?

G. — Sévère.

D. — Quoi, ce danseur, ce buveur, cet ivrogne qui fait de la nuit le jour et du jour la nuit !

G. — Il est digne, parce qu'il a été fidèle dans le commandement des soldats, et je l'ai envoyé à Maximien pour en recevoir la pourpre.

D. — Soit. Quel autre nous donneras-tu ?

G. — Celui-ci, dit-il, en montrant un jeune homme nommé Daia, une espèce de demi-barbare à qui depuis peu il faisait porter son nom de Maximien ; car Dioclétien lui avait autrefois imposé à lui-même, comme un augure pour l'avenir, cette particelle modification de nom, à cause de la religion avec laquelle Maximien était demeuré fidèle à ses engagements.

D. — Quel est cet homme que tu me présentes ?

G. — Il est mon parent.

D. frémissant. — Tu ne me donnes pas des hommes capables de prendre en main le gouvernement de l'État.

G. — Je les ai éprouvés.

D. — C'est ton affaire, puisque tu vas prendre la direction de l'empire. Pour moi, j'ai assez travaillé et j'ai fait en sorte, tant que j'ai eu le pouvoir, que l'État se maintînt sain et sauf. S'il arrive quelque malheur, ce ne sera pas par ma faute.

Les choses ainsi réglées, on en vient à la cérémonie, le jour des calendes de mai. Tous les regards se tournaient vers Constantin. Il n'y avait aucun doute : les soldats qui étaient présents, et les officiers qu'on avait appelés par députations des légions, vers lui seul tournaient leur joie, leurs souhaits, leurs vœux. Il y avait hors de la cité, à environ trois milles de distance, une éminence où Galère lui-même avait reçu la pourpre : on y avait élevé une colonne avec la statue de Jupiter. Ce lieu saint servit de rendez-vous. « Que l'on convoque l'armée », dit le vieillard, les larmes aux yeux. Il parle aux soldats, leur dit qu'il est infirme, qu'après tant de fatigues il demande le repos, qu'il remet l'empire à des mains plus vigoureuses et subroge d'autres Césars.

Attente anxieuse de la foule. Que va-t-il proposer? Tout à coup, il proclame Sévère et Maximien Césars. Stupéfaction universelle. Constantin se trouvait là sur le tribunal. On se demandait si le nom de Constantin n'avait pas été changé, lorsque, en présence de toute l'assemblée, Galère, étendant la main en arrière, pousse Daia sur le devant, fait reculer Constantin, et, ôtant au nouvel élu son habit d'homme privé, le présente à la foule. On s'étonne : quel est-il ? d'où vient-il ? Nul pourtant n'ose réclamer, dans le trouble que cause cette nouveauté si étrange. Dioclétien, se dépouillant de sa pourpre, la lui jette, et redevient Dioclès comme auparavant.

Ensuite on descend. L'empereur vétéran est conduit en voiture hors de la cité, et renvoyé dans sa patrie. Daïa, récemment enlevé à ses troupeaux et à ses bois, d'abord simple soldat, puis garde du corps, bientôt tribun, et le lendemain César, reçut l'Orient à fouler, à écraser : un bouvier, ignorant de la guerre et de la politique, passait de la conduite des troupeaux à celle des armées.

XIX

Tyrannie de Galère.

Parvenu à la puissance souveraine, il ne songea plus qu'à ravager le monde qui venait de s'ouvrir devant lui. Il avait vaincu les Perses, chez qui il est passé en loi, en coutume, que les peuples se considèrent comme les esclaves de leurs rois et que les rois traitent les peuples comme tels. Il voulut, le scélérat, introduire sur les terres romaines cette coutume qu'il ne cessait, depuis sa victoire, de vanter sans la moindre pudeur. Il ne pouvait, sans doute, l'établir en propres termes : mais ses actes montraient bien chez lui l'idée arrêtée d'en finir avec la liberté de tous.

Et d'abord, il enleva toutes les distinctions d'honneur. Il faisait appliquer à la question non seulement les *décurions*, mais les *principaux* de chaque cité, des *egregii*, des *perfectissimi*, et cela, pour des causes de rien et purement civiles. S'il y avait condamnation capitale, des croix étaient dressées ; dans le cas contraire, il y avait au moins des chaînes. Des femmes libres, des femmes nobles, étaient traînées aux gynécées. Pour la flagellation, il y avait quatre pieux toujours plantés dans le sable, pieux auxquels l'usage ne permettait d'attacher que des esclaves. Faut-il parler de ses jeux et de ses divertissements ? Il avait des ours d'une taille et d'une férocité pareilles à la sienne, et qu'il avait collectionnés durant tout le temps de son règne. Voulait-il s'amuser, il en demandait quelqu'un en le désignant par son nom, et lui donnait des hommes à dévorer, ou plutôt à engloutir. Quand les membres de ces malheureux tombaient en pièces, il riait avec bonheur. Jamais le sang humain ne manquait à sa table.

Pour ceux qui n'étaient pas constitués en dignité, c'était le supplice du feu, et il l'avait d'abord autorisé contre les chrétiens, réglant qu'après les premières tortures les condamnés seraient brûlés lentement. Lorsqu'ils étaient au poteau, on

leur mettait sous les pieds un feu modéré, et on l'y laissait jusqu'à ce que la plante des pieds, racornie par le feu, se détachât des os; ensuite on appliquait des torches enflammées ou sans flammes sur chacun de leurs membres, de telle sorte que nulle partie de leur corps ne restât sans torture. Cependant on jetait de l'eau froide sur leur visage; on humectait leur bouche, de peur qu'en desséchant leur gosier, la soif ne leur fit trop tôt rendre l'esprit, ce qui arrivait enfin, lorsqu'après avoir, durant une longue journée, consumé lentement leur chair, le feu pénétrait jusqu'au fond de leurs entrailles. Un bûcher était dressé ensuite; on y brûlait ces corps déjà brûlés; les ossements étaient recueillis, réduits en poudre et jetés à la rivière ou à la mer.

Or, cette science qu'il avait acquise dans les supplices des chrétiens, il l'employa à la fin, par habitude, contre tout le monde. Il ne connaissait pas les peines légères, l'exil, la prison, les mines; mais le feu, la croix, les bêtes étaient ses supplices ordinaires et journaliers. Il reprenait ses serviteurs et ses domestiques avec une lance. Pour les condamnés à mort le supplice du glaive était excessivement rare et accordé comme une grâce : il fallait d'anciens services pour obtenir une mort si douce.

Mais c'était peu encore pour lui. Plus d'éloquence : plus d'avocats ni de jurisconsultes : ils étaient déportés ou mis à mort. Les lettres étaient mises au nombre des arts dangereux; ceux qui en faisaient profession, il les détestait, il les détruisait comme des gens suspects, comme des ennemis. Plus de lois, l'arbitraire absolu prenant leur place, et les juges ne recevant pas d'autre règle. Des juges militaires, étrangers à toute éducation libérale, étaient, sans assesseurs, envoyés dans les provinces.

Mais la calamité publique, le deuil universel, ce fut quand, le fléau du cens ayant été lancé à la fois dans les provinces et les villes, les censiteurs se répandirent partout, bouleversèrent tout : on eût dit les horreurs d'une invasion ennemie, d'une ville prise d'assaut. On mesurait les champs par mottes de terre, on comptait les arbres, les pieds de vigne. On inscrivait les bêtes de toute espèce, on

enregistrait les hommes par têtes. Bourgeois et paysans étaient réunis dans les villes : les familles, comme des troupeaux, remplissaient les places publiques : chacun se présentait avec ses enfants, avec ses esclaves. Les coups et les fouets retentissaient. Le fils était torturé contre ses parents ; l'esclave fidèle était tourmenté contre son maître ; la femme contre son mari. Faute de témoignage, on les torturait pour déposer contre eux-mêmes, et, quand ils cédaient à la douleur, on inscrivait ce qu'ils ne possédaient pas.

Point d'excuse pour l'âge, point pour la santé. On inscrivait les malades et les infirmes ; on estimait l'âge de chacun, on ajoutait des années aux enfants, on en ôtait aux vieillards. Tout était plein de deuil et de consternation. La peine que les anciens imposaient aux peuples vaincus dans la guerre, il osa l'appliquer aux Romains mêmes et aux sujets des Romains, et cela, parce que ses pères avaient été soumis au cens, lorsque Trajan vainqueur l'imposa aux Daces en châtiment de leurs continuelles révoltes. A tout cela s'ajoutaient les taxes personnelles à payer : il fallait acheter le droit de respirer. Et encore, ne s'en rapportait-on pas à ces premiers agents : on en envoyait toujours d'autres, comme pour trouver davantage ; et les charges doublaient toujours, ceux-ci ne trouvant rien, mais ajoutant au hasard pour ne pas paraître inutiles. Cependant les animaux diminuaient, les hommes mouraient, et on n'en payait pas moins l'impôt pour les morts, en sorte qu'on ne pouvait ni vivre ni mourir gratuitement. Les seuls mendiants restaient de qui on ne pouvait rien exiger, et que la misère et l'infortune de leur condition mettaient à l'abri de toutes ces injustices. Mais la pitié du tyran sut pourvoir à ce qu'ils ne manquassent de rien : il les fit rassembler, embarquer sur de petits navires et jeter à la mer : douce bonté d'un cœur qui ne voulait pas que personne, sous son règne, fût malheureux ! C'est de cette façon que, pour empêcher des pauvres simulés d'échapper au cens, il envoya à la mort, au mépris de toutes les lois de l'humanité, une multitude de vrais malheureux.

Mais le jugement de Dieu approchait, et le temps vint où sa fortune commença à déchoir et à se perdre.

XX

Mort de Galère.

Enfin on en était à la dix-huitième année quand Dieu le frappa d'une plaie incurable. C'est un ulcère malin qui se déclare et s'étend rapidement. Les médecins coupent, brûlent, guérissent. Mais la cicatrice se rouvre tout à coup par une blessure, une veine se rompt, et le sang coule jusqu'à amener le danger de mort. A grand'peine on l'arrête enfin. Le traitement est à recommencer. Cependant on parvient encore à cicatriser la plaie. Un léger mouvement du corps cause une nouvelle blessure et une perte de sang plus abondante que la première. Son teint se décolore, ses forces s'épuisent, il maigrit, et alors seulement le flux de sang s'arrête. Mais la blessure devient insensible au traitement; le chancre envahit tout de proche en proche; plus on coupe, plus il s'étend; plus on le traite, plus il s'envenime.

Les maîtres de la Grèce,
Et Chiron, et Mélampe, y perdaient leur sagesse.

On amène de toutes parts les plus fameux médecins : la main de l'homme ne peut rien. On recourt aux idoles : on invoque Apollon et Esculape : on leur demande un remède. Apollon y met ses soins, le mal empire. La mort s'annonce prochaine, tout le bas du corps lui appartient déjà. Les chairs se décomposent et tout le siège s'en va en corruption. Les malheureux médecins s'acharnent cependant : même sans espoir de vaincre le mal, ils pansent, ils médicamentent. Repoussé par les remèdes, le mal se réfugie au dedans, il s'attaque aux parties internes; les vers s'y engendrent, une odeur infecte remplit le palais, se répand dans toute la cité. Dévoré par les vers, tout le corps tombe en putréfaction au milieu d'atroces souffrances.

Sa douleur vers le ciel en cris affreux s'exhale :
Tel un taureau blessé par la hache fatale,
Pousse, en fuyant l'autel, de longs gémissements.

On appliquait sur la plaie du siège des chairs non cuites et toutes chaudes, pour attirer les vers au dehors. Ces chairs consumées, il en sortait une fourmilière effroyable et l'affreuse fécondité de la gangrène intérieure n'avait fait qu'augmenter. Par des effets divers de la maladie, les différentes parties du corps ont perdu leur forme. Le buste jusqu'à la plaie est desséché : ce n'est plus qu'une peau livide et d'une effrayante maigreur enfoncée entre des ossements. Tout le bas, jusqu'aux pieds, qui ne se reconnaissent plus, s'est grossi, s'est enflé comme une outre. Et ce supplice dure un an entier! Dompté enfin par le mal, il est contraint de rendre témoignage à Dieu. Dans l'intervalle des nouveaux assauts de la douleur on l'entendait s'écrier « qu'il rétablirait le temple divin et qu'il expierait tous ses crimes. » C'est ainsi que, se sentant défaillir, il fit paraître l'édit suivant :

(*Suit le texte de l'édit.*)

Les portes des prisons s'ouvrirent, et c'est alors, ô cher Donat, qu'avec tous les autres confesseurs, tu fus délivré de la geôle qui pendant dix ans t'avait servi de demeure. Mais cet acte ne put cependant lui obtenir le pardon de Dieu. Peu de jours après, ayant recommandé à Licinius et remis entre ses mains son épouse et son fils, et, la gangrène ayant déjà désorganisé tous les membres de son corps, il succomba à cet horrible mal.

XXI

Épilogue.

Tous ces faits, c'est avec sincérité (mon lecteur le sait) et avec une complète exactitude que j'ai cru devoir en écrire le récit. Je ne voulais pas laisser périr la mémoire de

si grands événements, ou, s'ils trouvaient un historien, je ne voulais pas qu'il altérât la vérité en passant sous silence les crimes des hommes à l'égard de Dieu ou le jugement de Dieu à l'égard des hommes. Que d'actions de grâces ne devons-nous pas rendre à son éternelle pitié! Tournant son regard vers la terre, vers son troupeau en partie ravagé par les loups ravissants, en partie aussi dispersé, il a daigné le rétablir, le rassembler de nouveau, l'arrachant aux bêtes furieuses qui avaient dévasté son bercail. Où sont maintenant ces surnoms si magnifiques et si célèbres dans le monde, des *Jovii* et des *Herculii?* Pris tout d'abord par l'insolence d'un Dioclès ou d'un Maximien, puis transférés à leurs successeurs, ils sont tombés dans l'ignominie. Le Seigneur les a effacés, il les a rayés de la terre.

Que nos transports de joie célèbrent donc le triomphe de Dieu! Que la victoire du Seigneur soit l'objet de nos chants de louange! Que nos prières montent vers lui et le jour et la nuit, lui demandant de confirmer pour longtemps cette paix après dix ans donnée à son peuple! Et toi surtout, très cher Donat, toi si digne d'être écouté de Dieu, prie le Seigneur de maintenir de plus en plus sur ses serviteurs les bontés et les douceurs de sa miséricorde, d'écarter de son peuple toutes les embûches et les attaques du diable et de conserver à son Église florissante la grâce d'un long repos.

SAINT AMBROISE

XXII

Sur son ordination.

Oui, l'on dira : Voyez-le donc, cet homme que l'Église n'a pas nourri dans son sein et dont elle n'a pas dompté l'enfance : c'est lui qui, arraché du milieu des prétoires,

tiré des vanités de ce siècle et laissant les éclats de voix de l'huissier pour s'habituer aux chants du psalmiste, demeure dans son sacerdoce, non par sa vertu mais par la grâce du Christ, et s'assied entre les convives du banquet céleste!

Ah! conservez-moi, Seigneur, votre bienfait; gardez-moi ce don que vous m'avez accordé malgré ma résistance. Car je savais bien que je n'étais pas digne du nom d'évêque, m'étant livré d'abord aux choses de ce siècle. Mais c'est par votre grâce que je suis ce que je suis. Sans doute, je suis le dernier des évêques, et le plus pauvre en mérites. Mais puisque j'ai reçu un ministère pour notre sainte Église, protégez-en l'usage et ne permettez pas que celui que vous avez arraché à sa perte pour le sacerdoce, trouve dans ce sacerdoce l'occasion de sa perte. Et d'abord, faites que je sache, avec une intense affection, compatir aux pécheurs!

XXIII

L'évêque.

Arrivé à Milan, j'allai trouver l'évêque Ambroise, connu par toute la terre entre les meilleurs, Ambroise, votre pieux serviteur, dont l'infatigable éloquence dispensait alors à votre peuple le froment qui engraisse et l'huile qui réjouit et le vin qui enivre chastement les âmes. Vous me conduisiez à lui à mon insu, afin que par lui, et bien conscient, je fusse conduit à vous. L'homme de Dieu me reçut comme un père, et, avec une grâce toute épiscopale, témoigna son plaisir de mon arrivée. Et je me pris à l'aimer, non point d'abord comme un maître de la vérité (j'avais perdu tout espoir de la trouver dans votre Église), mais comme un homme plein de bonté pour moi. J'allais assidûment l'écouter quand il parlait au peuple, non pas dans l'intention que j'aurais dû, mais comme pour me rendre compte de son éloquence : je voulais voir si elle répondait à sa réputation, et si son abondance était au-dessus ou au-dessous de ce qu'on en disait. Mon attention était suspendue à sa parole, insouciant d'ailleurs et dédai-

gneux du fond des choses; et j'étais enchanté de la douceur de ses discours, où la science pourtant abondant davantage mettait moins d'agrément et de charme que n'en avait Faustin; je parle de la forme, car pour le fond même, nulle comparaison, l'un s'égarant dans les chimères des Manichéens, tandis que l'autre enseignait la plus saine doctrine du salut. Mais le salut est loin des pécheurs, tel que je l'étais alors; et cependant j'en approchais insensiblement, sans le savoir.

XXIV

L'homme.

Mes gémissements et mes prières ne vous appelaient pas encore à mon secours : mais je m'appliquais à chercher, et vers la discussion se tournait l'inquiétude de mon esprit. Ambroise lui-même ne me paraissait qu'un homme heureux selon le siècle, en le voyant à ce point honoré par les plus hautes puissances : mais les espérances qu'il portait en lui, les luttes qu'il soutenait contre les séductions de sa propre grandeur, les consolations qu'il trouvait dans l'adversité, et les joies savoureuses que sa bouche intérieure, au fond de son cœur, goûtait en ruminant votre pain céleste, tout cela, je ne le pouvais pas même conjecturer, ne l'ayant jamais éprouvé.

Et lui, non plus, ne soupçonnait pas mes fluctuations et le gouffre de mon péril. Il m'était impossible, en effet, de l'entretenir de ce que je voulais, comme je le voulais, séparé que j'étais de son oreille et de ses lèvres par des foules de gens affairés, dont il soulageait les besoins. S'ils lui laissaient quelques instants, et ces instants étaient bien courts, il les lui fallait pour réconforter son corps par les aliments nécessaires ou son esprit par la lecture. Et encore, quand il lisait, ses yeux couraient sur les pages, et son cœur pénétrait le sens : mais sa voix et ses lèvres se reposaient.

Souvent, quand j'allais le voir, car sa porte n'était jamais fermée à personne et l'on entrait sans être annoncé, je le

trouvais ainsi lisant tout bas, jamais autrement. Je restais longtemps, assis en silence, car qui eût osé le troubler dans une telle application ? puis je me retirais, présumant que, dans ces rapides instants qu'il pouvait consacrer à réparer son esprit et le reposer du tumulte de tant d'affaires extérieures, il ne voulait pas être distrait par autre chose. Peut-être aussi craignait-il que quelque auditeur embarrassé, dans son attention, par quelque obscurité de la lecture qu'il faisait, ne le contraignît à des explications ou à des discussions sur des questions difficiles et ne raccourcît ainsi le temps destiné aux ouvrages qu'il désirait parcourir ; peut-être aussi la nécessité de ménager sa voix, qui s'enrouait facilement, lui était-elle une plus juste raison de lire ainsi tout bas. Quelle que fût, d'ailleurs, son intention, elle ne pouvait être que bonne dans un tel homme.

Aucun moyen ne s'offrait donc à moi d'interroger ce cœur, siège de vos saints oracles, à moins qu'il ne s'agît d'un simple mot à dire. Cependant les agitations de mon esprit épiaient, pour s'épancher en lui, un moment où il fût tout à fait de loisir : mais elles ne le trouvaient jamais.

XXV

La mer.

Dieu vit donc que la mer était bonne. Il est beau, en effet, le spectacle de cet élément, soit que les vagues enflées, élevant leurs crêtes blanchissantes, jettent sur les rochers leur rosée frangée de neige, soit qu'à peine ridée par des souffles plus cléments et plus pacifiques, sa surface calme et tranquille se colore parfois de teintes empourprées, dont elle jette de loin les reflets à l'œil du spectateur : ce n'est plus la violence du flot se brisant sur la plage voisine, mais sa molle caresse, comme pour l'embrasser amoureusement : quel agréable murmure ! quels beaux frémissements ! quelles douces et harmonieuses résonances ! Et pourtant, selon moi, dans l'appréciation qu'il fait de cette création, ce n'est point aux beautés qui frappent l'œil, c'est

plutôt aux raisons d'être de son œuvre que se rapporte et convient le jugement de l'ouvrier.

La mer est donc bonne ; d'abord, parce qu'elle fournit à la terre l'humidité dont elle a besoin, en filtrant en elle, comme par des veines secrètes, les sucs nécessaires. La mer est bonne : c'est le bassin où s'épanchent les fleuves, où puisent les nuages, où se déversent les inondations ; c'est la grande route du commerce ; c'est elle qui réunit les peuples éloignés, qui écarte les périls des combats, et qui sert de barrière aux fureurs de la barbarie ; elle est une ressource dans les nécessités, un refuge dans les dangers, un agrément pour les fêtes ; elle affermit la santé, réunit les absents, abrège les voyages, voiture les malades et fournit des ressources pour les besoins du trésor et l'alimentation des contrées improductives. C'est elle qui nous donne les pluies qui arrosent la terre : c'est dans la mer, en effet, que les rayons de soleil puisent l'eau, dont ils enlèvent les éléments les plus subtils : plus cette vapeur monte haut, plus l'ombre des nuages la refroidit, et alors, se résolvant en pluie, elle vient, non seulement tempérer la sécheresse du sol, mais féconder encore les champs épuisés.

Compterai-je ces îles, véritables joyaux dont elle pare ses bords ? C'est là que se réfugient ceux qui veulent se dérober aux attraits corrupteurs du siècle ; fidèles amants de la continence, c'est là qu'ils se cachent au monde, évitant les périlleux écueils de cette vie. La mer est donc une retraite pour la tempérance, pour la continence une arène, pour la sagesse un refuge ; elle est le port de la sécurité où le siècle trouve un asile tranquille, où la sobriété s'abrite en ce monde, où les âmes fidèles et pieuses sentent s'allumer leur dévotion : au bruit des vagues, qui baignent mollement la rive, on entend se mêler à l'envi les accents de la psalmodie, et, par la douce chanson des flots, les îles frémissantes répondent aux hymnes des saints.

Comment pourrai-je comprendre toute la beauté de la mer, telle que la vit le Créateur ? Mais, sans tant de paroles, ce murmure des flots, qu'est-ce autre chose que le murmure du peuple ? Aussi a-t-on raison de comparer souvent l'Église à la mer. Tout d'abord, en effet, elle est

inondée par la foule du peuple que les vestibules vomissent à longs flots; puis, comme des vagues qui se brisent, frémit la prière de tout le peuple, et, se mêlant pour les répons des psaumes, la voix des hommes, des femmes, des jeunes filles, des enfants, retentit comme le bruit harmonieux des ondes. Enfin, disons-le, n'est-ce pas l'eau qui lave le péché et fait souffler sur nous la brise salutaire de l'Esprit-Saint?

Ah! daigne le Seigneur, à travers le fleuve des vicissitudes de ce monde, accorder à notre nef une course prospère! Que nous arrivions au port tranquille, sans que l'esprit du mal nous fasse connaître des tentations au-dessus de nos forces, ignorant les naufrages de la foi, et goûtant une paix profonde! Et si jamais se soulèvent contre nous les flots orageux du siècle, que le Seigneur Jésus, veillant sur nous comme un pilote attentif, d'un mot de sa voix souveraine apaise la tempête et répande de nouveau le calme sur la mer! A lui soit l'honneur et la gloire, la louange, l'éternelle durée depuis les siècles, aujourd'hui et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

XXVI

L'épi de blé.

La glèbe remuée reçoit donc le grain de froment qu'on lui jette : la herse le recouvre, et la terre, comme une mère, le réchauffe dans son sein et l'y tient embrassé. En s'y décomposant, le grain en fait germer un brin d'herbe. Et déjà on prend plaisir à contempler cette herbe verdoyante, qui révèle aussitôt par son aspect particulier la nature du grain qui l'a fait naitre. Dès le début même de la germination on reconnaît de quelle espèce est l'herbe, et dans l'herbe apparait le fruit. Peu à peu elle grandit comme du foin, et sa tige pubescente croît et s'allonge en pointe. Mais dès que l'épi s'est dressé sur ses nœuds, il se prépare pour le fruit prochain des espèces d'enveloppes où le grain se forme intérieurement, de peur qu'au début

et lorsqu'il est encore tendre, le froid ne lui nuise, ou que les ardeurs du soleil ne le brûlent, ou que l'inclémence des vents ou la violence des pluies ne le secoue trop rudement. Il y a dans les grains de l'épi un ordre symétrique, effet d'un art merveilleux : c'est pour le charme du coup d'œil, ou pour que les différentes parties se défendent l'une l'autre par ces liens naturels qui les rattachent ensemble, que la providence divine a établi cette disposition. Et de peur que les grains trop nombreux ne fassent céder sous leur poids la tige qui les soutient, cette tige elle-même est enveloppée comme dans des fourreaux, qui, en doublant ses forces, lui permettent de soutenir des fruits multipliés, sans qu'un trop lourd fardeau la courbe vers le sol. Enfin au-dessus de l'épi lui-même se dresse une ceinture de barbes : c'est comme un rempart qui l'abrite, pour le défendre contre les coups de bec des petits oiseaux, ou empêcher les grains d'être secoués et foulés aux pieds.

XXVII

L'apparition du soleil.

Quelqu'un qui veut, le matin, observer le lever du soleil, commence par purifier ses yeux : un peu de poussière, un peu de chassie au coin de ses yeux suffirait à affaiblir la force de son regard, et un nuage obscur déroberait à sa vue corporelle la beauté du spectacle. Voilà que dans notre *leçon* le soleil va se lever pour nous, car il n'existait pas auparavant. Le premier jour s'est passé sans soleil ; sans soleil s'est écoulé le second ; sans soleil s'est achevé le troisième : c'est le quatrième jour que Dieu fit briller les flambeaux célestes, le soleil, la lune et les étoiles. Le soleil commence : purifie, ô homme, les yeux de ton esprit et le regard intérieur de ton âme : dégage-les de ces fétus du péché qui émoussent la force de l'esprit et troublent la vue d'un cœur pur. Purifie tes oreilles, et qu'elles soient, pour recevoir le flot limpide des Écritures divines, comme un vase bien net et pur de toutes souillures.

Le soleil s'avance, remplissant le jour de sa grande lumière, remplissant le monde de ses grandes clartés et l'échauffant de ses feux. Prends garde, ô homme, de t'arrêter à sa seule grandeur : l'excès de son éclat aveuglerait les yeux de ton âme, comme il arrive à ceux qui fixent directement leurs yeux sur ses rayons : le reflet de sa lumière leur fait perdre immédiatement la faculté de voir et, s'ils ne détournent dans une autre direction leur regard et leurs yeux, il leur semble qu'ils n'aperçoivent plus rien et que le don de la vue leur est enlevé : il faut qu'ils détournent la vue s'ils veulent en conserver entièrement l'usage. Prends donc garde de laisser éblouir ton regard par ce rayon qui apparaît, et commence plutôt par considérer le firmament du ciel, dont la création a précédé celle du soleil ; considère la terre, dont la beauté, avant même que le soleil commençât sa carrière, était déjà visible aux yeux ; considère ses productions qui sont antérieures à la lumière du soleil. Le charançon est antérieur au soleil, le gazon est plus ancien que la lune. N'attribue donc pas la divinité à qui n'est venu, tu le vois, qu'après les œuvres de Dieu. Trois jours étaient passés, et, sans qu'on eût vu le soleil, la clarté lumineuse abondait déjà, car le jour aussi a sa lumière, qui a précédé le soleil.

Quelles que soient donc ces splendeurs du soleil, ne te laisse point séduire par elles. Il est, sans doute, l'œil du monde, la parure du jour, la beauté du ciel, le charme de la nature, le chef-d'œuvre de la création. Mais, en le voyant, considère son auteur, et, en l'admirant, commence par louer celui qui l'a créé. Si tel est le charme de ce soleil, qui partage les conditions des autres créatures, quelle est la beauté de celui qui est le soleil de justice ! Si telle est sa vitesse que, dans l'espace d'un jour et d'une nuit, l'élan de sa course atteigne au bout de l'univers, que dire de celui qui ne cesse d'être partout, remplissant tout de sa majesté ! Si nous admirons celui qui se leva par obéissance, combien dépasse-t-il l'admiration celui qui, en parlant au soleil, l'empêcha de se lever, ainsi que nous pouvons le lire ! Enfin, s'il est grand, celui qui, chaque jour, selon la succession des heures, s'avance ou se retire

avec tant d'exactitude, que dire de celui qui, même en s'anéantissant pour se rendre visible à nous, n'a pas cessé d'être la lumière véritable qui illumine tout homme venant en ce monde !

XXVIII

Le petit agneau et sa mère.

Quelle simplicité comparable à celle de ces petits agneaux que nous donnons pour type à l'innocence élémentaire des petits enfants? Souvent un de ces agneaux, égaré au milieu d'un immense troupeau, s'en va cherchant sa mère à travers le bercail; ne pouvant la trouver, il l'appelle dans son abandon; ses bêlements réitérés la sollicitent de loin à répondre, et leurs accents la font revenir de ses courses vagabondes. Elle a beau être perdue parmi des milliers de brebis, l'enfant distingue entre toutes la voix de sa mère; il court vers elle et réclame aux sources connues le lait maternel. Quelque faim, quelque soif qui le presse, il passe sans s'arrêter auprès des mamelles étrangères, dont il voit déborder la blanche liqueur. Il ne cherche que sa mère, et nous fait entendre que les mamelles maternelles, quelque pauvre qu'en soit le suc, sont pour lui toujours abondantes. La brebis, de son côté, parmi des milliers d'agneaux ne connaît que son fils. Tous ces agneaux ont le même bêlement, le même extérieur, et néanmoins elle ne confond pas le sien avec les autres : l'instinct secret de la tendresse maternelle le lui fait connaître. Parfois le berger fait erreur dans le discernement de ses brebis : il n'y a jamais d'erreur pour le petit agneau qui reconnaît sa mère. Les yeux du berger se trompent : l'instinct de la brebis ne se trompe jamais.

XXIX

Le nid de l'hirondelle.

Nous trouvons chez les petits des oiseaux un exemple de pieuse fidélité aux devoirs envers les parents : recevons maintenant une autre grande leçon, celle de la sollicitude maternelle à l'égard des enfants. Il s'agit de l'hirondelle. Toute petite par les dimensions du corps, elle est absolument admirable par l'instinct de sa tendresse. Privée de toute ressource, elle se bâtit néanmoins des nids plus précieux que l'or, parce qu'elle les bâtit sagement : le nid de la sagesse est préférable à l'or. Vit-on jamais, en effet, pareille sagesse? Si, malgré la liberté qu'elle possède de voler là où elle veut, elle confie ses petits au toit de nos habitations, c'est que là rien ne menace sa progéniture. Et ce qui est tout d'abord remarquable, c'est le soin qu'elle a de familiariser ses petits, dès les premiers jours, avec la vue des hommes et de les préserver ainsi des embûches des oiseaux ennemis. Ce qui est admirable aussi, c'est le talent gracieux avec lequel elle édifie sa maison, sans le secours de personne et avec l'habileté d'un artiste. On la voit ramasser avec son bec de petits fétus qu'elle pétrit dans la boue, afin de pouvoir les agglutiner; mais, comme avec ses pattes elle ne peut emporter ce ciment, elle trempe dans l'eau l'extrémité de ses ailes, pour que la poussière s'y attache plus aisément, et qu'il en résulte un limon avec lequel elle réunit peu à peu les fétus ou les brins d'herbe et les fait adhérer : c'est ainsi qu'elle construit l'édifice de sa maison, douce retraite où ses petits peuvent reposer en sûreté comme sur un sol uni, sans qu'aucun d'eux puisse glisser le pied par les fentes de la contexture ou que le froid puisse pénétrer jusqu'à leurs membres délicats.

XXX

Les abeilles.

Voyons maintenant: considérons, parmi les oiseaux, ceux qui paraissent former entre eux une sorte de république et mettre le cours de leur vie sous la direction des lois. Le propre d'une république est, en effet, la communauté des lois et l'obligation pour chacun de les observer avec le même dévouement, un même lien unissant tous les citoyens; nul droit pour l'un qui ne puisse être revendiqué par l'autre, mais les droits de chacun étant les droits de tous, et ceux qui sont déniés à l'un déniés à tous les autres: un commun respect pour les anciens dont le conseil gouverne l'État; habitation commune à tous dans la même ville; mêmes devoirs dans la conduite de la vie, mêmes règles, mêmes intérêts.

Cela est beau, mais combien plus belle est la république des abeilles! Seules parmi toutes les espèces d'animaux, elles ont une famille qui leur est commune à toutes; elles habitent toutes la même demeure et sont enfermées dans les confins d'une même patrie; tous leurs travaux se font en commun; commune aussi est leur nourriture, commune leur industrie, commun l'usage de leurs biens, communes enfin leurs courses aériennes...

Elles-mêmes se nomment un roi, elles-mêmes s'organisent en corps de nation, et, quoique sous un roi, gardent pourtant leur liberté. Elles savent allier à son égard leurs prérogatives constitutionnelles avec l'affectueuse fidélité du dévouement. C'est un représentant qu'elles se sont choisi; c'est à ce titre qu'elles l'aiment et qu'elles l'entourent d'un essaim d'honneur.

La désignation du roi n'est pas faite par le sort, car le sort est aveugle: il ne discerne pas, et souvent ses hasards capricieux préfèrent aux meilleurs les pires de tous. Elle ne sort pas des acclamations confuses d'une populace ignorante qui, ne pesant pas plus les droits du mérite

qu'elle ne cherche le bien et l'intérêt de l'État, se laisse entraîner au hasard par la mobilité de ses impressions. Ce n'est pas non plus le privilège de l'hérédité et de la naissance qui ouvre au roi la voie du trône : étranger aux relations publiques, un tel roi manque nécessairement d'expérience et d'instruction : sans parler des flatteries et des plaisirs qui, dans un âge tendre, énervent souvent les plus mâles caractères, et aussi de l'influence des ennuques qui tournent l'attention du roi plutôt vers leurs intérêts particuliers que vers ceux de l'État.

Chez les abeilles, c'est par l'éclat des qualités naturelles que le roi est désigné : il doit se distinguer par la taille, par la beauté des formes et, ce qui est essentiel à un roi, par la douceur du naturel; car, bien qu'il ait un aiguillon, il n'en fait jamais usage pour la répression. C'est, en effet, une loi de la nature, qui n'est pas écrite dans les codes, mais qui est imprimée dans nos cœurs, que la propension à la clémence soit toujours en raison directe de l'élévation du pouvoir. D'ailleurs, les abeilles qui n'ont point obéi aux ordres de leur roi s'infligent elles-mêmes dans leur repentir la punition de leur faute et meurent en se perçant de leur aiguillon. C'est là, dit-on, ce qui se voit encore chez les habitants de la Perse : quand ils ont un crime à expier, ils exécutent sur eux-mêmes la sentence en se donnant volontairement la mort. On ne voit donc nulle part, ni chez les Perses qui ont des lois si sévères à l'égard des sujets, ni chez les Indiens, ni chez les Sarmates, un respect de l'autorité royale qui soit comparable à celui des abeilles : aucune d'elles n'oserait sortir de la ruche, ni chercher de nouveaux pâturages, si le roi ne donnait le signe du départ, dirigeant lui-même l'essor de l'escadron volant.

On s'en va à travers les campagnes odorantes, là où se trouvent des jardins embaumés de fleurs, des ruisseaux serpentant dans le gazon, des rives à l'aspect delicieux : là est le théâtre des jeux allègres de leur jeunesse, là leur champ d'exercices, là leur lieu de délassement. Le travail même est plein de charmes : c'est sur les fleurs et sur les gazons parfumés qu'elles vont chercher les matériaux pour

les premiers fondements de leur citadelle: car qu'est-ce que la ruche, sinon l'image d'un camp? et malheur au frelon qui veut forcer cette enceinte des abeilles!

Quel est le camp dont le carré soit tracé avec autant d'art et de symétrie que ces rayons d'abeilles, où nous voyons toutes ces petites cellules arrondies se prêter par leur rapprochement un mutuel appui? Quel architecte leur a appris à agencer ensemble par la parfaite régularité de leurs côtés cette suite d'hexagones qui forment les cellules, à introduire la cire limpide dans les cavités de leur logis, à condenser le miel et à enfler de ce divin nectar ce treillis de fleurs qui forme leurs magasins? A l'envi, vous les voyez toutes accomplir leur tâche: celles-ci s'occupant aux approvisionnements, celles-là faisant sentinelle et veillant à la garde du camp; d'autres, pour étudier les menaces de pluie, observant la marche des nuages, ici composant la cire avec le suc des fleurs, là aspirant dans leur calice les gouttes de rosée. On n'en voit aucune entreprendre d'entraver le travail d'autrui et chercher à vivre de rapine; et plût au ciel qu'elles n'eussent pas à redouter pour elles-mêmes les entreprises des ravisseurs! Disons-le pourtant, elles sont armées d'aiguillons et savent, quand on les attaque, distiller le poison aussi bien que le miel, et se livrer à la fureur de la vengeance au point de laisser leur vie dans la blessure même. Elles commencent donc par verser dans les petits ravins qui traversent leur quartier la rosée recueillie sur les fleurs; liquide dans le principe, celle-ci prend peu à peu et avec le temps la consistance d'une gelée, jusqu'au moment où, en s'agglutinant avec la cire et se parfumant au contact des fleurs, elle acquiert enfin l'odorante douceur du miel.

Ah! c'est avec raison que l'Écriture célèbre l'abeille comme une excellente ouvrière: *Va trouver l'abeille,* nous dit-elle, *et vois quelle ouvrière elle est et quelle œuvre admirable elle accomplit : c'est au fruit de ses travaux que tous, rois et particuliers, vont demander la santé; et chacun la désire et la célèbre.* Tu entends ce que dit le prophète : il t'envoie à l'école de cette petite abeille, il t'invite à imiter son activité. Tu vois, en effet, comme elle

est laborieuse, comme elle est aimée : le suc qu'elle élabore est estimé et recherché de chacun; le rang n'y fait rien, et les rois comme les particuliers trouvent dans son parfum une saveur égale, une égale douceur. Mais ce n'est pas seulement le goût, c'est la santé qui y trouve son compte. Il apaise les feux du gosier, il ferme les blessures et pénètre jusqu'aux lésions intérieures pour les guérir. C'est ainsi que, malgré la faiblesse de son corps, l'abeille est vraiment forte par la vigueur de sa sagesse et son amour de la vertu.

Enfin, avec un dévouement absolu, les abeilles veillent sur leur roi et se font honneur de mourir pour lui. Tant que ce roi est vivant, elles ne reviennent pas sur leur choix; leurs affections ne changent pas; mais, une fois disparu, leur fidélité prend fin, elles cessent de travailler, parce que celui qui les guidait au travail a cessé de vivre.

XXXI

Les oiseaux du soir et de la nuit.

Mais qu'est-ce donc? tandis que nous prolongeons cet entretien, voici que les oiseaux de la nuit viennent tournoyer sur notre tête, et, tout en nous avertissant de terminer l'entretien, vont cependant le prolonger par la mention qu'ils réclament de nous. Nous voyons s'envoler vers leurs nids ces divers oiseaux que l'étoile du soir fait fuir devant la nuit; mais, en s'enfonçant dans leurs retraites, ils saluent par leur chant mélodieux la chute du jour, ne voulant pas manquer à ce devoir d'actions de grâces par lequel toute créature rend hommage à son créateur.

La nuit aussi a ses concerts par lesquels elle charme la veille des hommes, et le hibou lui-même a ses chants. Mais que dirai-je du rossignol? Pendant qu'avec une assiduité vigilante il couve ses œufs sous le moelleux abri de ses ailes, il enchante par la douceur de ses modulations le long travail de ses nuits sans sommeil : on dirait qu'il veut, autant par le charme de sa voix que par la chaleur

de son corps, communiquer la vie à sa tendre couvée. Je lui compare cette pauvre mais chaste femme qui, se levant la nuit pour tourner la meule et moudre le pain de ses petits enfants, berce par ses nocturnes chansons la tristesse de sa pauvreté, et, sans pouvoir imiter la mélodie du rossignol, en imite du moins la vigilante tendresse.

Quant au hibou, ses yeux à la prunelle large et glauque ne sont point offensés par la noire épaisseur des ténèbres de la nuit, et plus la nuit est obscure, plus aussi, contrairement aux autres oiseaux, il vole en sûreté; mais quand le jour se lève et que la lumière du soleil se répand dans l'air, sa vue se trouble et il erre comme au milieu de l'obscurité. Il est ainsi le symbole de ces hommes qui, ayant des yeux pour voir, ne voient pas et ne se servent de leur vue que dans les ténèbres. Je parle des yeux du cœur dont sont pourvus les sages du monde, et dont ils ne se servent pas pour voir. En pleine lumière ils ne distinguent rien; c'est dans les ténèbres qu'ils marchent, et, tandis qu'ils sont occupés à scruter les mystères du démon, tandis qu'ils s'imaginent pénétrer dans les profondeurs des cieux, mesurant le monde avec leur compas et cherchant à calculer même le poids de l'air, ils s'égarent en dehors de la foi et s'enveloppent dans les obscurités d'un perpétuel aveuglement. Tout en ayant à côté d'eux les clartés du Christ et la lumière de l'Église, ils ne savent rien et ouvrent pourtant la bouche comme s'ils savaient tout; pénétrants pour les choses frivoles, stupides pour les choses éternelles, ils trahissent par les longs détours de leur argumentation l'ignorance qui tient un voile sur leurs yeux et tandis que, par la subtilité de leur discours, ils essaient de prendre leur vol, comme la chouette ils s'évanouissent à la lumière.

La chauve-souris (*vespertilio*) est un immonde animal, dont le nom vient du mot *vesper* « le soir. » Il est tout à la fois oiseau et quadrupède. Il a des dents, ce qui ne se voit pas chez les autres oiseaux, et se reproduit, non par des œufs, mais par des petits vivants, comme les quadrupèdes. Comme les oiseaux il vole dans l'air, mais on ne le voit guère qu'au crépuscule du soir. Il est soutenu,

non par des ailes, mais par des membranes, rames aériennes qui, comme des ailes, lui permettent de se tenir suspendu, de se mouvoir et de voler. Une particularité, chez ces hideux animaux, c'est qu'ils s'attachent les uns aux autres, formant ainsi comme une grappe qui se suspend à un objet quelconque, de sorte que, le dernier lâchant prise, tous les autres tombent avec lui. Ce fait s'explique par l'affection qui les unit et qui, en ce monde, se trouve si rarement parmi les hommes.

Le chant du coq aussi nous charme dans la nuit et, en même temps qu'il nous charme, nous est utile aussi. C'est pour nous comme un excellent compagnon de logis, nous éveillant quand nous dormons, nous avertissant quand il y a à craindre, rassurant le voyageur et lui annonçant par son éclatant signal que la nuit touche à sa fin. C'est lui dont le cri force le voleur à quitter son embuscade, lui qui, réveillant l'étoile du matin, annonce au ciel son lever lumineux; c'est son cri qui aux matelots effrayés rend leur bonne humeur et, sur les flots si souvent excités par les souffles du soir, calme l'émotion de la tempête: c'est aussi à ce cri que l'âme dévote se lève pour prier et commence ses saintes lectures; enfin c'est à ce chant du coq que celui qui fut la pierre de l'Église effaça le reniement dont il avait eu le malheur, avant que le coq se fît entendre, de devenir coupable. C'est ce chant qui ramène l'espérance dans les cœurs, soulage la souffrance des malades, diminue la douleur des blessures, calme l'ardeur de la fièvre et fait renaître la foi dans les cœurs coupables. C'est à ce moment que Jésus regarde ceux qui chancellent et ramène ceux qui s'égarent, à ce moment enfin qu'il jeta un regard sur Pierre et à l'instant son erreur s'évanouit: le reniement fut effacé, et la confession suivit. Que cette coïncidence, loin d'être fortuite, ait été l'effet de la volonté du Seigneur, le texte nous l'enseigne, car il est écrit que Jésus dit à Simon : *Le coq ne chantera pas que tu ne m'aies renié trois fois*. Ferme pendant le jour, Pierre se trouble la nuit et il tombe avant le chant du coq, il tombe trois fois, nous montrant que cette chute n'était pas l'effet d'une parole échappée par mégarde, mais du trouble

aussi de son âme ébranlée. Mais après le chant du coq il retrouve sa force et redevient digne du regard de Jésus, car *les yeux du Seigneur s'arrêtent sur les justes*. Il reconnaît qu'un secours lui est venu qui le préservera désormais de l'erreur, et, cette erreur se transformant pour lui en vertu, il pleure amèrement, afin d'effacer sa faute par ses larmes.

Sur nous aussi, Seigneur Jésus, laissez tomber votre regard, afin que nous puissions connaître nos propres erreurs, laver nos crimes dans nos larmes d'amour et mériter le pardon de nos péchés. C'est dans cette vue que nous avons prolongé ce sermon, pour que le coq chantant aussi pour nous vînt en aide à notre parole, et que, si quelque faute s'est glissée dans notre discours, vous daigniez, ô Christ, nous la pardonner. Accordez-nous, je vous le demande, les larmes de Pierre ; je ne veux pas de la joie du pécheur.

XXXII

Hymne du soir.

Dieu, créateur de l'univers et modérateur des cieux, toi qui, parant le jour des splendeurs de la lumière, donnes à la nuit les charmes du sommeil,

Afin que le repos rende au labeur ordinaire nos membres épuisés, allège les fatigues de notre esprit et suspende les inquiétudes de nos cœurs :

Avec nos actions de grâces pour le jour qui finit, nous venons, quand la nuit commence, t'offrir nos prières, et, en te payant, par le chant de cet hymne, le tribut de nos vœux, te demander ton aide.

Que vers toi du fond de nos cœurs montent nos chants, vers toi les sonores accents de nos voix ; que pour toi soient les chastes affections de notre amour, pour toi les graves adorations de nos âmes ;

Et ainsi, quand l'ombre profonde des nuits aura fermé le

jour, que notre foi ignore les ténèbres, que notre foi illumine la nuit !

Pour que le sommeil ne gagne point notre âme, fais qu'en nous sommeille le péché, et que les ruses de l'ennemi jaloux ne viennent point jeter l'effroi dans nos âmes tranquilles !

Avec le Christ, prions donc et le Père, et l'Esprit du Christ et du Père : dans ton unité dont tout ressent la puissance, sois propice à nos vœux, ô Trinité !

XXXIII

Hymne pour le chant du coq.

Immuable créateur de l'univers, toi qui diriges la course de la nuit et du jour et qui, par la variété des divisions du temps, soulages nos ennuis :

Le messager du jour vient de se faire entendre, sentinelle vigilante de la nuit profonde, nocturne flambeau distinguant pour le voyageur les heures de la nuit.

C'est lui qui, réveillant l'étoile du matin, chasse les ténèbres du ciel, lui qui force les bandes de rôdeurs à suspendre leurs criminelles machinations ;

C'est à sa voix que le nocher reprend courage et que les vagues de la mer s'apaisent, à sa voix que la pierre elle-même de l'Église se lave de son crime.

Levons-nous donc avec ardeur : nous réveillant sur la couche où nous sommeillons, le coq nous reproche notre lenteur, le coq nous dénonce nos reniements.

C'est le coq dont le chant ramène l'espérance, rend la santé aux malades, fait rentrer au fourreau le glaive du brigand et fait renaître la foi chez ceux qui sont tombés.

Nous sommes près de tomber : regarde-nous, ô Jésus, et que ton regard nous redresse : un seul trait de tes yeux arrêtera nos chutes, et nos crimes seront lavés dans nos larmes.

Brille toi-même, ô lumière, à nos sens, et dissipe le sommeil de notre âme : que les premiers accents de nos

voix soient pour toi, que pour toi nos lèvres s'ouvrent à cette heure !

XXXIV

Hymne de l'aurore.

Splendeur de la gloire du Père, qui du sein de la lumière fais jaillir la lumière, lumière de lumière et source de clarté, jour dont le jour s'éclaire,

Soleil véritable, lève-toi, montre-nous tes rayons éternels, et répands dans nos sens les feux de l'Esprit-Saint.

Que nos vœux invoquent en même temps le Père : Père de l'éternelle gloire, il est aussi le Père de la grâce puissante : que par lui nous soyons préservés des entrainements du péché.

Qu'il nous apprenne le courage de la vie, et, brisant la dent du serpent envieux, qu'il écarte de nous les dangereux écueils et nous accorde la grâce de bien agir.

Que par lui notre âme soit gouvernée et régie dans un corps chaste et fidèle, et que notre foi, brûlante de ferveur, ignore les venins de l'erreur.

Que le Christ soit notre nourriture et la foi notre boisson ; et que nous y puisions avec joie la sobre ivresse de l'esprit.

Que ce jour s'écoule joyeux : que la pudeur en soit comme le matin, et la foi comme un midi, dont notre âme ne connnaisse jamais le déclin.

L'aurore commence sa course : qu'en nous, comme une aurore, apparaisse tout entier le Fils qui tout entier réside dans le Père, comme le Père est tout entier dans son Verbe.

PRUDENCE

XXXV

Hymne avant le sommeil.

Viens à nous, Père souverain, que nul n'a jamais vu, et toi, Christ, parole du Père, et toi, Esprit de bonté :

De cette Trinité ô force unique, unique lumière, Dieu procédant de Dieu éternellement, Dieu procédant de l'un et de l'autre !

Le travail du jour est fini : voici que revient l'heure du repos : un doux sommeil va restaurer maintenant nos membres fatigués.

L'âme, qu'agitaient les tempêtes et que les soucis rongeaient, boit à pleine coupe le breuvage de l'oubli.

Par tout le corps se glisse une vertu assoupissante, qui empêche les malheureux de ressentir encore l'aiguillon de la douleur.

C'est la loi à laquelle Dieu a soumis nos membres débiles ; par cette bienfaisante jouissance il a voulu adoucir nos labeurs.

Mais tandis qu'un repos ami coule dans nos veines, tandis que le sommeil, s'infiltrant dans notre cœur, fait trêve à toutes ses peines ;

Notre esprit, avec une vive prestesse, plane dans les airs, et, sous des figures diverses, découvre ce qu'il ignorait.

Une fois, en effet, délivrée des soins du corps, l'âme, dont l'origine est céleste, dont la source pure est au plus haut de l'éther, ne peut pas rester gisante dans l'inertie.

Se composant à elle-même les fantômes les plus variés, elle se les représente, et, passant de l'un à l'autre, jouit encore d'une vague activité.

Mais bien diverse est l'erreur qui fatigue nos sens endormis ! Tantôt c'est une errante clarté dont les mouvements nous font connaître l'avenir ;

Plus souvent c'est une image menteuse, qui, prenant la place de la vérité, abuse par d'effrayants prestiges les âmes épouvantées.

A celui dont le péché ne souille l'âme qu'à de rares intervalles, les scintillements d'une lumière sereine dévoilent les mystères cachés.

Mais celui dont le cœur est profané par la contagion du vice voit apparaître, au milieu des terreurs dont il est le jouet, des fantômes horribles.

Témoins les deux ministres dont le patriarche de nos saints livres, du milieu des chaînes de sa prison, interpréta en même temps les songes :

L'un revient à la cour pour présenter la coupe au monarque ; l'autre, attaché au poteau, est dévoré par les oiseaux de proie.

Le roi lui-même, que ses propres songes ont troublé, reçoit l'avis d'amasser dans ses greniers des provisions contre la famine prochaine.

Et bientôt chef et tétrarque, le patriarche, par les ordres du roi qui se l'associe, étend son sceptre sur tout le royaume, et siège dans la cour souveraine.

Oh ! que de secrets profonds le Christ, pendant le sommeil, découvre aux yeux des justes ! que de glorieux, que d'ineffables mystères !

L'évangéliste favori du divin Maître aperçoit les prodiges cachés dans les nuages de l'avenir :

C'est l'Agneau de Dieu lui-même, empourpré de son sang et pouvant seul ouvrir le livre qui contient les secrets de l'avenir.

Sa main puissante est armée d'un glaive à deux tranchants, et qui, jetant ses éclairs des deux côtés, menace de frapper un double coup.

Seul il exerce son pouvoir sur le corps et sur l'âme, et, deux fois redoutable, son épée donne la première et la seconde mort.

C'est lui que son glorieux Père fait siéger sur l'éternel

tribunal, lui à qui il a voulu donner un nom au-dessus de tout nom;

Lui, dont il fera l'exterminateur tout-puissant du sanglant Antechrist... Oh! quel glorieux trophée il remporte sur ce monstre furieux!

Cette bête aux larges flancs, qui engloutit les peuples, cette Charybde sanguinaire, Jean la maudit :

Elle avait osé usurper un nom sacré : elle tombe au fond des enfers, sous les coups du véritable Christ.

Tel est le sommeil qui repose la sainte âme de nos héros, et, avec la subtilité de leur esprit, leur fait parcourir tout le Ciel.

Ah! nous ne méritons rien de tel, nous que l'erreur remplit de tous côtés et que souille la passion invétérée du mal.

C'est assez pour nous qu'un doux repos ranime notre corps fatigué; c'est assez qu'aucune ombre vaine ne nous poursuive de ses menaces sinistres.

Souviens-toi, serviteur de Dieu, que sur toi la fontaine du bain sacré a fait couler sa rosée, que sur toi l'onction a laissé sa marque.

Aie bien soin, quand, sur l'appel du sommeil, tu gagnes ta chaste couche, d'imprimer sur ton front et sur la place de ton cœur le signe de la croix.

C'est la croix qui chasse tout crime, c'est la croix qui met en fuite les ténèbres : consacrée par un tel signe, l'âme ignore toute fluctuation.

Loin, oh! loin de nous les vagues terreurs des songes, loin de nous le trompeur avec ses incessants prestiges.

O serpent tortueux, qui, te glissant en mille méandres, troubles par tes détours artificieux les cœurs tranquilles!

Retire-toi, le Christ est ici; ici est le Christ, disparais : son signe, que tu connais toi-même, dissipe ta cohorte.

Notre corps fatigué va pendant quelque temps s'étendre sur sa couche; mais, dans le sommeil même, le Christ occupera notre pensée.

XXXVI

Hymne pour le chant du coq.

L'oiseau messager du jour nous annonce par ses chants que la lumière est proche, et déjà le Christ, excitateur des âmes, nous appelle à la vie.

Quittez, s'écrie-t-il, la couche où vous ensevelit la langueur du sommeil, et chastes, justes et sobres, veillez, car je suis proche.

Attendre le lever du soleil radieux pour abandonner sa couche, c'est trop retarder, à moins qu'on n'ait ajouté une partie de la nuit en supplément aux heures du travail.

Ce cri, que, des hauteurs du toit où ils sont perchés, les oiseaux font entendre avant la nouvelle apparition de la lumière, figure pour nous notre juge :

Au sein des noires ténèbres où nous sommes plongés et sous le moelleux duvet qui nous couvre, il vient nous inviter à quitter le repos au moment où le jour va luire :

Il veut que, quand l'aurore répandra dans le ciel ses effluves brillantes, tous ceux que le travail avait fatigués renaissent à l'espoir de la lumière.

Ce sommeil, accordé pour un instant, était l'image de la mort éternelle : le péché, comme ferait une nuit noire, nous couche à terre et nous endort.

Mais, des hauteurs du ciel, le cri du maître, la voix du Christ nous avertit que la lumière va paraître : il ne faut pas que notre âme demeure l'esclave du sommeil.

Il ne faut pas que la torpeur continue, jusqu'à la fin d'une vie honteuse, à tenir notre cœur enseveli dans le crime et oublieux de sa propre lumière.

On dit que les démons, qui se plaisent à errer dans l'ombre des nuits, se dispersent effrayés au premier chant du coq et cèdent la place pleins d'épouvante.

L'odieuse approche de la lumière, du soleil, de la divinité, ouvrant au jour leur réduit ténébreux, met en fuite les satellites de la mort.

Un pressentiment leur fait deviner que c'est pour nous un signe d'espérance, un signe de la promesse qui nous fait espérer, une fois affranchis du sommeil, l'avènement de Dieu.

Le symbolisme de cet oiseau fut révélé à Pierre par le Sauveur, quand il lui prédit que trois fois, avant le chant du coq, il l'aurait déjà renié.

S'il pécha, en effet, ce fut avant que le messager du jour naissant eût éclairé la race humaine et mis ainsi terme au péché.

Le coupable, alors, pleura le reniement que sa bouche avait proféré, tandis que son esprit était resté innocent et que son âme avait conservé la foi.

Et jamais, dans la suite, sa langue ne commit de pareils écarts de langage : il lui suffit d'avoir entendu le chant du coq pour redevenir juste et cesser de pécher.

Voilà pourquoi nous croyons tous que c'est à cette heure paisible où le coq pousse son cri joyeux que le Christ revint des enfers.

Alors fut vaincu le pouvoir de la mort, alors fut abolie la loi de l'enfer, alors la force du jour l'emporta sur la nuit et la força de reculer.

Trêve donc au péché : qu'enfin s'endorment les sombres crimes, et que, dans ce sommeil, nos mortels méfaits perdent enfin leur force.

Que notre esprit, au contraire, pendant tout le temps qui nous reste avant que se ferment les portes de la nuit, poursuive, sentinelle toujours debout, sa veille laborieuse.

Que vers Jésus s'élèvent nos cris ! Pleurons, prions, jeûnons, et que notre supplication vigilante empêche le cœur pur de s'endormir.

Assez longtemps, par l'assoupissement profond qui engourdit nos membres, notre pensée a été appesantie, oppressée, accablée, livrée aux songes vains.

Car, n'est-ce point l'erreur et la frivolité que, comme dans un sommeil, la gloire mondaine nous faisait poursuivre ? Eh bien, éveillons-nous : voici la vérité.

Richesse, volupté, joie, fortune, honneurs, prospérités, dès que paraît le jour, tout cela n'est plus rien.

Que par toi, Christ, notre sommeil soit dissipé, que par toi soient rompues les chaînes de la nuit, et, détruisant l'antique péché, que par toi nous apparaisse la lumière nouvelle !

XXXVII

Hymne de l'aurore.

Nuit, ténèbres, nuages confus qui flottez sur le monde... la lumière arrive, le ciel blanchit, le Christ vient : retirez-vous.

Le voile obscur de la terre se déchire traversé par le dard du soleil, et les objets reprennent leurs couleurs sous les regards de l'astre radieux.

Ainsi, dans notre conscience que le crime obscurcit, les nuages se déchireront tout à coup, et les ténèbres de notre cœur pâliront, au jour où Dieu viendra régner.

Nul ne pourra plus, alors, cacher la noirceur de ses pensées, et les clartés de ce nouveau matin feront apparaître tous les secrets du cœur.

Avant le jour, l'obscurité du ciel assurait au voleur l'impunité ; mais, contrariés par la lumière, ses actes criminels ne peuvent plus se dissimuler.

Les artifices astucieux de la fraude aiment à s'envelopper de ténèbres, et l'adultère, pour voiler sa honte, cherche la nuit propice.

Mais voici le soleil qui se lève tout en feu : il s'arrête, il rougit, il se repent. Qui pourrait, sous les regards de la lumière, persister dans son crime ?

Qui ne rougirait, à cette heure matinale, de garder en ses mains la coupe criminelle, quand la débauche même devient tempérante et que le libertin revient aux pensées chastes ?

C'est l'heure alors, c'est l'heure de commencer une vie plus grave, l'heure de faire trêve aux amusements et de cacher ses folies sous un air sérieux :

Heure utile à tous, et où chacun peut se livrer à ses de-

voirs : soldat, magistrat, navigateur, ouvrier, laboureur ou marchand.

Celui-ci est emporté par les funestes accents de la trompette, celui-là par la gloire du forum ; ici c'est le commerçant, là c'est le paysan que l'avarice fait soupirer après le lucre.

Mais nous, qui n'entendons rien ni au commerce, ni à l'usure, ni à l'éloquence ; nous qui ignorons l'art audacieux de la guerre, c'est toi seul, ô Christ, que nous connaissons.

C'est toi que d'un cœur pur et simple, toi que d'une voix, que d'un accent pieux, nous apprenons à prier, fléchissant nos genoux et mêlant nos larmes à nos cantiques.

Tel est l'unique commerce auquel nous nous appliquons, tel l'art de notre vie, tel l'office que nous commençons à remplir, dès que resplendit le soleil levant.

Ah ! veille sur nos sens : que ton regard s'étende sur toute notre vie, et que tous ces déguisements dont elle se couvre disparaissent à ta lumière !

Fais que nous conservions cette candeur dont tu nous fis briller jadis, quand nous fûmes lavés de nos taches dans les eaux du Jourdain.

Tous les épais nuages que la nuit du monde a depuis jetés sur nous, dissipe-les, ô roi, sous le regard serein de l'astre oriental.

O Dieu saint, qui donnes à la poix la plus noire la blancheur du lait, qui changes l'ébène en cristal, efface la sombre tache de nos péchés.

Sous les voiles azurés de la nuit, Jacob, audacieux lutteur, soutint vaillamment jusqu'au lever du jour son combat inégal contre l'ange.

Mais, dès que le soleil brilla, le fléchissement de son jarret le rendit boiteux, et le nerf de sa cuisse, affaissé par la défaite, lui fit perdre sa coupable vigueur :

Image qui nous apprend que l'homme, au milieu des ténèbres qui l'enveloppent, perd, s'il vient à résister à Dieu, ses forces rebelles.

Ah ! loin de nous enfin cet aveuglement, qui, depuis si

longtemps, à travers tant de précipices et de fatales chutes, entraîna nos pas dans le chemin de l'erreur !

Que cette lumière nous apporte la sérénité ; qu'elle nous rende purs comme elle : imposons silence aux paroles d'astuce, silence aux pensées de ténèbres !

Qu'ainsi s'écoule le jour entier : que notre langue trompeuse, que nos mains ou nos yeux ne se laissent point glisser au péché : qu'aucune faute ne souille notre corps.

Là-haut réside un témoin qui, pendant chacune de nos journées, depuis le lever de l'aurore jusqu'au soir, a l'œil ouvert sur tous nos actes.

Il nous regarde, il nous observe, il voit ce qu'il en est de toutes les pensées de l'âme humaine, et ce juge, nul ne peut le tromper.

SAINT PAULIN DE NOLE ET AUSONE

XXXVIII

Bordeaux.

Voilà longtemps que je me reproche l'impiété de mon silence à ton égard, ô ma patrie ! Toi qu'illustrent, non seulement Bacchus, mais et tes fleuves et tes grands hommes, et les mœurs et l'esprit de tes citoyens, et la noblesse de ton sénat, je ne t'ai pas nommée parmi les premières ! comme si la conscience de l'exiguïté de tes remparts me faisait hésiter à entreprendre un éloge non mérité ! Ah ! ce n'est pas là ce qui me retient ; car je n'habite point les rives sauvages du Rhin ni les glaces arctiques de l'Hémus. Bordeaux est le lieu qui m'a vu naître, Bordeaux, avec son ciel clément et doux, son sol fécondé par tant de belles eaux, ses longs printemps, ses rapides hivers et ses coteaux chargés de feuillage et son fleuve dont le bouillonnement imite le reflux des mers. L'enceinte carrée de ses murailles élève si haut ses tours superbes que leurs som-

mets aériens se perdent dans les nues. On admire au dedans ses rues qui se croisent, l'alignement des maisons et la largeur des places fidèles à leur nom ; puis les portes répondant en droite ligne aux carrefours, et, au milieu de la ville, ce fleuve alimenté par des fontaines, et dans le lit duquel, quand l'Océan, père des eaux, l'emplit du reflux de ses ondes, on croit voir la mer tout entière s'avancer avec ses flottes.

Parlerai-je de cette fontaine, qui, sous sa voûte de marbre de Paros, jaillit en bouillonnant des gorges de son aqueduc ? Quelle ombre dans ses profondeurs ! Quels soulèvements dans ses vagues ! Quelle impétuosité dans ce flot qui, du bassin qui l'emprisonne, précipite son cours par ces douze ouvertures, fournissant sans jamais s'épuiser aux usages divers de toute une population ! Comme tu aurais voulu, roi des Mèdes, la rencontrer pour ton armée, quand, en s'abreuvant aux fleuves, elle les faisait tarir sur son passage ! Cette fontaine t'aurait fourni ta provision pour tes lointains voyages, toi qui n'emportais jamais avec toi que les eaux du Choaspe !

Salut, fontaine à la source ignorée, sainte, bienfaisante, intarissable, cristalline, azurée, profonde, murmurante, limpide, ombragée ! Salut, génie de la cité, source qui nous verses ton eau médicinale, toi que les Celtes nommèrent *Divona* et mirent au rang des divinités ! Ni la fontaine de l'Apone, ni celle de Nîmes ne t'égalent par leur vertu ou la pureté transparente de leur cristal, et le Timave roule son flot marin en vagues moins pressées.

Que ce dernier chant ferme le cercle des villes célèbres ; et, si Rome brille en tête de cette énumération, que Bordeaux, sur une cime opposée, fixe sa place à cette extrémité. Elle est ma patrie, mais Rome passe avant toutes les patries : Bordeaux est l'objet de mon amour, mais Rome de mon culte : citoyen dans l'une, consul dans toutes les deux, mon berceau est ici, et là ma chaise curule.

XXXIX

Aux mânes des professeurs bordelais.

Adieu, mânes des illustres rhéteurs; adieu, maîtres éprouvés, vous que l'histoire ou l'inspiration poétique ou le Forum ont rendus célèbres, et vous que l'art de la médecine ou la doctrine de Platon ont dotés d'une gloire immortelle! Si les soins des vivants peuvent plaire aux morts et s'ils aiment à être honorés par ceux qui leur survivent, recevez ce triste hommage de ma muse, ce tissu de regrets plaintifs. Que dans l'asile de son sépulcre votre cendre jouisse du repos et que la mémoire de vos noms reste vivante, jusqu'au retour de cette autre vie, qui, par la faveur du juge divin, nous sera commune avec les immortels!

XL

Confession du poète.

Remonterai-je aux premiers débuts de ma vie pour y suivre, dans ses âges divers, le cours toujours égal de ces bontés? Il me serait plus facile de compter les cheveux de ma tête, que d'énumérer, ô tendre Félix, tes bienfaits à mon égard.

Cette vie du Ciel, s'il m'est permis d'y prétendre, n'est-ce pas toi qui, par d'heureuses conjonctures, en jetas dans mon cœur les premières semences? J'étais encore enfant, quand, du pays des Gaulois et des rivages de l'Occident, je vins pour la première fois toucher d'un pas tremblant le seuil de ton sanctuaire. J'y vis les saintes murailles, les œuvres admirables qui pullulent sur ce sol qui nous cache ton corps, mais d'où rayonne au loin l'éclat de tes vertus, et, mon cœur s'ouvrant tout entier à la foi au Dieu véritable, je connus dans ta lumière les joies de l'amour du Christ. C'est sous tes auspices que ma jeunesse connut aussi

l'honneur des faisceaux : mais, grâce à ta providence qui veillait sur mon salut, ma main demeura pure des responsabilités du sang versé. C'est alors aussi que, me conformant à l'usage, et, comme si tu eusses toi-même tenu les ciseaux, je fis devant ton trône l'offrande de ma première barbe. Dès ce moment, te donnant par cet hommage un gage anticipé de mon séjour, je fixai sur ce sol de la Campanie l'emplacement de mon habitation ; ou plutôt, jetant toi-même pour ton serviteur les fondements de sa future demeure, tu m'inspiras dans le secret de mon âme la pensée de faire affermir et aplanir la route conduisant à ton temple et d'adosser à ses murs les longs bâtiments d'un asile où, selon leur usage ancien, les pauvres pussent venir s'abriter : plus tard la construction d'un second étage forma notre maison actuelle avec ses chambres hospitalières. Au rez-de-chaussée, un portique consacré aux malades dans le besoin, et qui, dans les constructions surajoutées dont il supporte le poids, nous servant à nous-même d'habitation, procure ainsi aux infirmités des pauvres, qui sont les nôtres, l'avantage qui ressort d'une cohabitation sous le même toit : commerce réciproque de bons offices, qui assure à notre maison l'appui de leurs prières, en même temps qu'elle offre son abri fraternel à leurs membres privés de tout.

Mais quand, relevé de mes fonctions, je déposai les six faisceaux, dont nulle goutte de sang n'avait souillé les haches, c'est toi qui, me rappelant dans ma vieille patrie, au rivage qui me vit naître, me rendis aux sollicitudes d'une mère. Bientôt, franchissant la barrière des Pyrénées, je m'en allai visiter les Ibères nos voisins, et c'est là que tu me laissas engager, selon la commune loi des hommes, dans les liens de l'hyménée : tu voulais, gagnant d'un coup nos deux vies, que ce lien de chair nous aidât à sauver à deux nos âmes, et que l'un pût, dans l'œuvre du salut, compenser les retardements de l'autre. A partir de ce moment, le cours de ma vie a suivi d'autres routes : mais si loin que j'eusse été transporté, sur ces rives où la marée de l'Océan vient jeter ses flots retentissants, mon cœur, tout gaulois qu'il fût, ne s'est jamais séparé de ta demeure : c'est au cœur de Félix qu'il s'est toujours attaché ; c'est Félix,

je l'ai bien senti, qui, à travers tous les incidents de ma vie, dans toutes mes entreprises pour le bien, dans ma patrie comme au loin, n'a jamais cessé de m'assister. Mon unique patrimoine, mon unique défense, c'était Félix : c'est lui qui me rendit le cœur du Christ propice, écartant devant moi toute adversité, appelant toute prospérité.

Oui, c'est toi, Félix, qui fus toujours ma félicité et qui, père au cœur vigilant, ne cessas d'écarter de moi la misère. Dans les malheurs que fit rejaillir sur moi le sang d'un frère égorgé, alors que la similitude de notre cause me faisait partager ce péril fraternel, c'est toi, ô mon père, qui, arrachant ma gorge au glaive et mon patrimoine au fisc, réservas au Christ Notre-Seigneur ma personne et mes biens. Telle était, en effet, la pensée du Christ en préservant ainsi ma fortune et ma tête, celle de Félix en me prêtant sa puissante assistance : rien ne le montre mieux que cette importante suite d'événements, qui, en changeant le sort et la direction de ma vie, m'ont fait tout abandonner pour acheter le fardeau de la croix.

XLI

Otium cum dignitate.

A Paulin, Ausone. Le mètre exige ainsi que tu sois le premier, et que ton nom passe devant le mien.

Aussi bien le premier pareillement tu as été inscrit dans les fastes; ta chaise curule a devancé à Rome l'ivoire de la mienne;

Et la palme de poésie, qui depuis longtemps te couronne, est enrichie de ce ruban dont la mienne est privée.

Je ne l'emporte sur toi que par le privilège de ma longue vieillesse : mais est-ce un privilège, et la corneille est-elle plus que le cygne ?

Et parce que l'oiseau du Gange vit mille ans, efface-t-il, ô paon royal, tes cent yeux ?

Tu me dépasses en génie autant que je te dépasse en âge, et ma muse se lève pour saluer la tienne.

A toi vie et santé; à toi, dans l'avenir, autant d'années accumulées que ton père et le mien en ont compté jadis.

XLII

La miséricorde de Dieu.

O Père, ô créateur éternel des hommes et des choses, par combien de pas ton cœur fait descendre vers nous le pardon ! Quel père consentit jamais à pardonner tant de fois aux erreurs de son fils ? Tu donnas à ton peuple la raison pour lui faire distinguer le bien et le mal. Ce n'est pas assez, tu entoures ta loi de liens qui en assurent l'observation, et tu établis des peines pour les méchants et des récompenses pour les bons. Quelqu'un les a-t-il méprisées ? qu'il revienne au moment qu'il voudra ; le pardon l'attend : voilà que devant lui s'ouvrent les fonts sacrés, destinés à renouveler notre vie, à effacer nos anciens méfaits, à faire des hommes nouveaux. Que demander de plus ? Et pourtant d'autres pardons nous sont réservés. Que ce don même ait été profané dans quelqu'un par une défaillance, par une souillure de la chair, quels que soient l'étendue et les progrès de la faute, qu'il s'arrête et revienne : en se condamnant lui-même, il a mérité le pardon : qu'il se repente, et sa faute est effacée. Oh ! tu as bien raison de le dire, ô fardeau léger ! Tant de pardons pour un seul homme ! Et cependant nous péchons, et les crimes du genre humain n'ont point de fin : mais ta gloire croît avec eux ; car plus la faute de celui qui pèche est grande, plus s'accroît la gloire de celui qui pardonne. Que toute âme donc te rende grâce, que toute langue te chante, et si la race humaine n'a pas su te plaire, que de tous ses efforts elle travaille du moins à devenir reconnaissante.

XLIII

La prière du néophyte.

Accorde-moi, ô Père, l'accomplissement de tous ces vœux que t'exprime ma prière ! Que je sois exempt de toute crainte et de tout désir : qu'à mon cœur suffise ce qui est suffisant ; que jamais je ne veuille le mal et ne devienne à moi-même un sujet de honte : que jamais je ne fasse à autrui ce que je ne voudrais pas à la même heure m'être fait à moi-même. Que je ne sente l'atteinte d'aucune faute véritable, ni même d'aucune souillure douteuse : entre la réalité d'une faute et le simple soupçon la distance ne paraît pas grande. Que ma faculté de mal faire soit nulle, et mon pouvoir de bien faire tranquille dans son exercice. Que je sois simple dans ma vie et vertueux ; que j'aie l'affection de mes amis et les joies de la paternité sans jamais en ressentir les blessures. Que la douleur épargne mon âme, qu'elle épargne mon corps ; que tous mes membres remplissent tranquillement leur office, et qu'en nul endroit l'infirmité ne me laisse quelque chose à désirer de mon ancienne activité. Que je connaisse les joies de la paix, les sécurités de la vie, et que rien des spectacles terrestres ne trouble mon âme ! Et quand viendra pour moi l'heure suprême, que la bonne conscience de ma vie me soustraie à la crainte, comme au désir de la mort. Si j'apparais aux yeux de ta miséricorde pur de mes péchés cachés, je mépriserai tout, puisque mon seul désir aura été d'attendre ton jugement. Mais tandis qu'il retarde son échéance et que son jour se fait attendre, chasse au loin le serpent dont les trompeuses caresses nous perdent.

Ces vœux d'un cœur pieux, mais tremblant de crainte au souvenir de ses fautes, que ta miséricorde les recommande au Père éternel, ô Christ Sauveur, Dieu et Seigneur, intelligence, gloire, Verbe, vraie lumière de vraie lumière, immanent au Père éternel et régnant dans tous les siècles : toi que le peuple en chœur célèbre par ses chants modulés, frappant l'air de ses cris prêts à répondre *Amen !*

XLIV

Plaintes d'Ausone sur la retraite de Paulin.

Ausone à Paulin, salut.

Nous secouons donc, Paulin, ce joug qu'une juste sympathie nous rendait cher ! Si doux à recevoir, il était si facile à porter, quand nous marchions côte à côte sous les rênes égales d'une douce concorde ! Pendant une si longue suite d'années révolues, jamais un bruit, jamais une querelle ne put l'ébranler ; rien qui pût le bouger de sa place, ni une plainte, ni une colère, ni une erreur, ni le soupçon, qui propage et partage bientôt les préventions qu'il forge, et sait l'art de donner au mal les couleurs de la vraisemblance : joug si paisible, si doux, que nos deux pères aussi portèrent depuis leurs premiers ans jusqu'à leur vieillesse, et qu'ils ont imposé à leurs pieux héritiers, désirant qu'il durât jusqu'au jour éloigné qui terminerait leur vie ! Et il a duré tant que l'amitié nous a souri, tant que nous en avons sans peine et sans effort observé les communs devoirs, qui se suivaient d'eux-mêmes, et, sans être surveillés, continuaient leurs cours. Nous le secouons donc, ô Paulin ! et la faute n'en est pas à tous deux, mais à toi seul ; car, pour moi, ce serait toujours un bonheur d'y courber ma tête. Mais le compagnon de mes travaux m'abandonne ; et ce qu'on porte si bien à deux devient, quand l'un fait défaut, un pesant fardeau pour l'ami qui reste. Mais, dût-il m'accabler, je ne trahirai jamais, tant que je vivrai, la foi d'une vieille amitié : peut-être que, gravée dans son souvenir, cette sainte consolation me rendra un jour le compagnon qui m'a fui. Impie ! tu aurais séparé Thésée de Piritoüs ; tu aurais détaché Nisus des bras de son Euryale, tu aurais persuadé à Pylade de fuir et d'abandonner Oreste, et au Sicilien Damon de manquer à sa parole !

Que de satisfaction pour le peuple, que de vœux de tous les gens de bien sont frustrés soudain de leurs heureux effets ! Chacun nous abordait en nous félicitant. On

parlait déjà de mêler nos deux noms à ceux des antiques modèles d'un âge meilleur. Pylade était vaincu. Nous effacions aussi la gloire du Phrygien Nisus et la fidélité de Damon revenant dégager sa parole jurée. Plus heureux encore étaient nos exemples : c'est au grand Scipion qu'on nous comparait, à Lælius le sage vieillard. Nos goûts, nos penchants, qui étaient les mêmes, faisaient d'autant plus l'admiration de tous que nous restions égaux malgré l'inégalité de l'âge.

. . . .

Mais te voilà au delà des montagnes, au delà des Pyrénées aux flancs de marbre, dans les murs de Saragosse, aux alentours de Tarragone la Tyrrhénienne et de Barcelone assise sur sa mer aux bancs d'huîtres. Moi, les collines bordelaises et la barrière des trois fleuves me séparent des tumultes populaires ; j'ai, pour occuper mes loisirs, des coteaux couverts de vignes, des champs fertiles qui sourient au laboureur, et de vertes prairies, et des bois aux mobiles ombrages, et l'église fréquentée du bourg populeux ; et tant de terres groupées autour des murs de Noverus, et des expositions variant si bien selon le cours des saisons de l'année que les froids hivers sont tièdes pour moi et que, pendant les dévorantes chaleurs de l'été, de doux aquilons me soufflent une piquante fraîcheur. Mais, sans toi, nulle saison de l'année n'a pour moi de charme : le printemps n'a que des pluies et point de fleurs ; la Canicule brûle tout de ses feux ; Pomone ne varie plus les saveurs de l'automne, et le Verseau attriste l'hiver de ses flots torrentiels.

Te reconnais-tu coupable, ô Pontius bien-aimé? Pour moi, ma foi n'a pas varié, et, sans l'altérer jamais, je garde à mon vieux Paulin ma constante affection et cet esprit de concorde qui animait mon père et le tien. Quelqu'un put-il jamais tendre aisément l'arc d'Ulysse ? Le frêne d'Achille fût-il jamais brandi par un autre que par son maître ? A cette condition Némésis pourra briser aussi les liens de notre ancienne alliance.

Mais pourquoi semer en de tristes vers des plaintes

si lamentables, et ne point tourner mon âme vers de meilleurs espoirs ?

Loin de moi pareille crainte ! C'est là, au contraire, ma ferme confiance : si le Père céleste et son Fils sont propices aux vœux que les cœurs pieux leur adressent, oui, tu pourras être rendu à nos prières ; nous n'aurons pas la douleur de voir ta maison déchirée, ravagée, et cent maîtres nouveaux se partager les royaumes du Paulin d'autrefois, ni toi-même errer au loin par toutes les Espagnes, oubliant tes vieux amis pour donner ta foi à des étrangers.

Accours donc, ô notre gloire, ô mon souci le plus cher ! Nos vœux, nos bons présages, nos prières te rappellent : hâte-toi, pendant que tu es jeune et que notre vieillesse conserve encore pour te fêter son ancienne vigueur. Ah ! quand donc à mon oreille retentira cette nouvelle ? « Voici ton Paulin qui arrive ! Le voilà qui quitte les cités neigeuses des Ibères ; le voilà qui foule les champs des Tarbelles ; le voilà qui pénètre dans les murs d'Hébromagus ; le voilà qui se rapproche : il traverse les domaines de son frère ; il descend le courant du fleuve ; il est en vue ; le voilà qui retourne sa proue contre le fleuve ; il entre dans son port : la foule en remplit les abords : mais lui, devançant les flots d'un peuple entier accouru à sa rencontre, passe devant sa porte pour venir frapper à la tienne... »

Dois-je y croire ? ou l'amour se forge-t-il des songes ?

XLV

Nouvelles plaintes d'Ausone.

Ausone à son cher Paulin, salut.

Voici ma quatrième épître, Paulin, qui, te retraçant mes éternelles plaintes, vient de ses doux reproches harceler ton inertie : et nulle page de toi ne m'a encore renvoyé tes devoirs d'affection ; nulle lettre qui, avec un salut, m'ait apporté de tes chères nouvelles. Comment nos malheureuses missives ont-elles mérité un si triste accueil, et pourquoi ce

silence dédaigneux que ton orgueil prolonge ? L'ennemi même répond dans sa langue barbare au salut de l'ennemi, et ce mot de *salut!* résonne au milieu des armes. Que dis-je ? les rochers répondent à l'homme, et les antres renvoient la parole qui les frappe. Les bois renvoient aussi l'image de la voix ; les récifs crient le long des côtes ; les ruisseaux donnent leurs murmures ; la haie bourdonne quand l'abeille d'Hybla la dépouille, les roseaux de la rive ont leur douce mélodie, et la chevelure des pins répond par son frémissement aux caresses du vent, et, chaque fois que l'Eurus léger incline son feuillage sonore, les chants du Dindyme font écho aux forêts du Gargare. Rien n'est muet dans la nature. Ni les oiseaux de l'air, ni les quadrupèdes ne se taisent ; le serpent a son sifflement, et les troupeaux des mers soufflent comme une faible voix leur haleine. La cymbale heurtée rend un son, et la scène rend le sien sous le pied des danseurs. Les tambours mugissent dans le flanc de leurs peaux tendues, et les cistres égyptiens résonnent à grand bruit pour fêter Isis. L'airain de Dodone continue aussi ses tintements, et, frappés en cadence par les baguettes, les bassins sonores répondent par une docile modulation aux coups qui les ébranlent. Toi seul, comme un taciturne habitant de l'Œbalienne Amyclée, ou comme si l'Égyptien Sigalion avait scellé tes lèvres, Paulin, tu t'obstines à te taire. Je comprends, sans doute, la honte que tu éprouves : la négligence quand elle dure, se familiarise avec ses torts : ce long silence dont on rougit fait que les devoirs mutuels de l'amitié cessent de nous plaire, et la paresse prolongée se complait dans sa faute.

Mais quelle difficulté y a-t-il à écrire simplement ces mots si courts, *salut... bonjour...*, et à confier au papier ces signes d'heureux augure ? Je ne demande pas une page brodée d'un long tissu de vers ou des tablettes chargées de phrases accumulées. Une seule voyelle suffit aux Lacédémoniens pour répondre à un roi irrité, qui ne se formalisa pas de leur refus : il y a, en effet, une brièveté autorisée.

. . . .

Ah ! tu as bien changé, cher Paulin, de sentiments ! Voilà

ce qu'ont produit ces forêts de la Vasconie, ces neigeuses retraites des Pyrénées et l'oubli de notre ciel! Ah! quelles justes imprécations ne lancerais-je pas après toi, ô terre d'Ibérie! Que le Carthaginois te dévaste! Que le perfide Annibal te brûle! Que Sertorius exilé rapporte en ton sein la guerre! Ainsi donc, celui qui fait ma gloire et celle de la patrie, la colonne du sénat, c'est Bilbilis, c'est Calagurris pendue à ses rochers qui le possèderont! ou cette Ilerda qui, du haut de ses ruines couchées sur des monts rocailleux, contemple, dévorée de sécheresse, le Sicoris qui roule à ses pieds! Voilà où tu as été porter, Paulin, ta trabée et la curule du Latium; voilà où tu as enseveli les honneurs dont Rome t'a comblé! Quel est donc l'impie qui t'a persuadé un si long silence? Qu'il perde pour toujours l'usage de la voix! Que nulle joie ne vivifie son âme! Que jamais les doux accents des poètes, les modulations variées d'une tendre élégie, que jamais le cri des bêtes fauves, ou la voix des troupeaux, que jamais l'oiseau ne charme son oreille! que jamais il n'entende Écho, qui, retirée au fond des bois chers au pasteur, nous console en répétant nos plaintes! que, triste et pauvre, il habite les déserts; qu'il parcoure muet les croupes des cimes alpestres, comme on dit qu'autrefois privé de la raison, fuyant les approches et les traces des hommes, Bellérophon promena ses pas errants dans des lieux solitaires!

Voilà mes vœux! Écoutez, ô Muses, divinités de la Béotie, écoutez cette prière, et rendez le poète aux Muses du Latium.

XLVI

Réponse de Paulin aux plaintes d'Ausone.

A Ausone, Paulin.

Quatre fois déjà l'été a reparu pour les durs moissonneurs, autant de fois l'hiver a tout glacé de ses blanches gelées,

Sans que de ta bouche aucune parole me soit arrivée; et nul écrit tracé de ta main n'avait réjoui mes yeux,

Jusqu'à ce bienheureux message, qui, avec ses feuilles chargées de saluts, vient de m'apporter, sous plusieurs formes, ces dons si longtemps refusés.

Varié, en effet, était le style fleuri de tes trois lettres, mais leurs pages nombreuses formaient un triple poème.

Le rythme en était doux, non pourtant sans une pointe d'amertume, que ta tendresse inquiète, en me censurant, mêlait à ses reproches.

Mais la bonté du père m'est restée au cœur plus que la rudesse du censeur : les caresses, pour moi, compensent les duretés.

Cependant je relèverai ce blâme en son lieu, et le poursuivrai des accents plus graves de l'hexamètre vengeur.

En attendant, l'iambe le devance un instant de son pied plus léger, pour t'adresser à part quelques mots de réponse.

Quant au vers élégiaque, il te salue, et, son salut fini, à présent qu'il a ouvert la marche aux autres, il va se taire.

J'ai renoncé aux Muses : pourquoi exiger, ô père, que ma sollicitude leur revienne ? Ils n'admettent point les Muses, pas plus qu'ils ne sont ouverts à Apollon, les cœurs voués au Christ. Avec toi, sur ce point, rivalisant jadis de zèle, sinon de puissance, je me trouvais d'accord, pour évoquer un Apollon sourd de son antre delphique, pour nommer les Muses des divinités, et ce don de la parole, ce don qui vient de Dieu, je le demandais aux bois ou aux montagnes. Une autre puissance aujourd'hui, un Dieu plus grand gouvernant mon âme, en exige de moi un autre emploi, et, revendiquant pour lui-même ce que l'homme tient de lui, veut que nous vivions pour le Père de notre vie. Tout ce qui est vain, que ce soit amusement ou travail ou littérature fabuleuse, il nous interdit d'y passer notre temps, voulant que nous obéissions à ses lois et que nous ouvrions les yeux à sa lumière : cette lumière, hélas! par les subtilités des sophistes et par l'art des rhéteurs et par les fictions des poètes, elle est voilée à nos regards : car de quoi nourrissent-ils les âmes, si ce n'est de mensonge et de vanité? qu'instruisent-ils ? la langue, et rien de plus : rien qui donne le salut, rien qui révèle la vérité.

Comment, d'ailleurs, pourraient-ils posséder le bien et le vrai, ceux qui ne possèdent point le principe souverain, la source et le foyer du vrai et du bien, Dieu, que nul ne voit sinon dans le Christ?

Le Christ! c'est lui qui est la lumière de la vérité, le chemin de la vie, la force, l'esprit, la main, la vertu du Père, le soleil de la justice, la source du bien, la fleur de Dieu; né de Dieu, créateur du monde, il est la vie de notre mortalité et la mort de la mort, il est le maître de la vertu: Dieu pour nous, pour nous homme, il a voulu, en se dépouillant de lui-même pour se revêtir de nous, établir entre l'homme et Dieu, en lui qui est l'un et l'autre, un commerce éternel. Aussi quand une fois il a dardé du Ciel son rayon dans nos cœurs, il efface les souillures envenimées d'un corps languissant, il renouvelle l'état de l'âme, et tarissant, pour leur substituer de chastes voluptés, la source de toutes les anciennes jouissances, il revendique pour lui seul, et nos cœurs, et nos lèvres, et nos jours. A lui nos pensées, nos intelligences, nos études, notre foi : mais c'est notre crainte surtout et notre amour qu'il réclame. Toutes ces stériles agitations que le travail de la vie amène sur les pas de l'âge présent, elles s'évanouissent devant la foi à cette éternelle vie que Dieu nous prépare. Ces biens qu'elle semble mépriser, elle ne les rejette pas comme profanes ou vils, mais elle nous avertit qu'ils acquièrent plus de prix quand on les remet en dépôt dans le ciel au Christ notre Dieu, qui a promis plus qu'on ne lui donne et qui rendra un jour avec usure ce qu'on dédaigne dans le présent, ou ce qu'on lui confie de préférence. Intègre dépositaire et débiteur fidèle, il rendra plus que la somme à ses créanciers, et c'est avec de gros intérêts que ce Dieu libéral restituera le capital qu'on aura méprisé.

Celui qui lui dévoue son temps, ses aspirations, sa vie, et qui met tout en lui, ah! ne le confonds pas, de grâce, avec les désœuvrés ou les pervers, et ne l'accuse point d'impiété. La piété! comment manquerait-elle à un chrétien? Mais c'est la meilleure preuve de piété que d'être chrétien, et c'est se montrer impie que de n'être pas soumis au Christ. Or, instruit à la pratiquer, puis-je ne pas

l'observer envers toi, envers un père, en qui Dieu m'apprend à révérer les plus saints droits et les noms les plus chers ? Mes études, mes dignités, mon savoir, la gloire de ma parole, de ma toge, de mon nom, c'est à toi que je dois tout, par toi élevé, nourri, instruit, ô maître, ô patron, ô père ! Mais c'est, il est vrai, contre cet éloignement indéfiniment prolongé que tu t'élèves, et que, par un mouvement de tendresse, tu te fâches. Eh bien, ou c'est l'utilité, ou la nécessité, ou l'agrément qui me retient : or, dans chacun de ces cas, l'amour que je te porte me rend excusable, et me vaut, si c'est l'intérêt qui règle ma vie, ton pardon, et, si c'est mon bon plaisir, tes félicitations.

Voilà donc bientôt trois années entières que j'ai quitté le sol natal et que mes courses errantes m'ont conduit dans un autre univers : pour me reprocher cet oubli de la douce communauté de vie qui m'unissait à toi, ta tendresse émue t'inspire de saints reproches. Je bénis ces pieux mouvements du cœur d'un père et m'applaudis d'une colère qui ne nuit pas à l'affection. Mais ce retour que tu réclames, j'aimerais mieux, ô père, te le voir demander à qui peut te l'accorder. Quelle puissance, pour me ramener à toi, puis-je attribuer à ces vœux stériles qui ne s'adressent pas au Ciel, à ces prières qui se détournent de Dieu pour aller aux Muses de Castalie ? Ce ne sont pas de tels noms qui me ramèneront vers toi dans la patrie. Tes hommages, c'est dans le néant (que sont-elles autre chose, ces Muses, noms sans vertu, sourds à nos appels, impassibles à nos prières ?) que la brise légère les emporte. Le vent des tempêtes disperse ces vœux impuissants : n'étant pas adressés à Dieu, ils s'arrêtent dans le vide des nuées et ne pénètrent point jusqu'au palais du céleste Roi.

Si tu as souci de mon retour, tourne ton regard et ta prière vers celui dont le tonnerre secoue là-haut les voûtes enflammées du ciel, dont les foudres au triple éclair n'ébranlent pas les airs d'un vain bruit, celui qui du haut du ciel dispense aux guérets les soleils et les pluies, qui est au-dessus de tout ce qui existe, ou plutôt qui est tout entier en tout et partout, qui, présent en toutes choses,

gouverne tout, le Christ, qui tient et meut les esprits, et dispose pour nous les temps et les espaces! Si ses décrets sont contraires à nos vœux, c'est par la prière qu'il faut le ramener à ce que nous voulons. Tu m'accuses! mais si ma conduite, inspirée par Dieu, te déplaît, c'est lui, si j'ose dire, qui est le premier coupable, lui qui, à son gré, forme ou change mes sentiments.

Tu me rappelles ma vie ancienne, cette vie qui te fut connue : eh bien, oui, j'avouerai sans peine que je ne suis plus ce que j'étais en ce temps-là. Personne alors ne me croyait un égaré; et pourtant, égaré, je l'étais, ne voyant qu'à travers les nuages de l'erreur, n'ayant que cette sagesse qui est folie devant Dieu et ne me repaissant que d'aliments de mort. Il faut d'autant mieux me pardonner, qu'il est plus aisé par là de reconnaître que, si je ne suis plus le même, c'est par le Père suprême que j'ai été renouvelé. Et l'on ne dira pas, je suppose, que je confesse par là l'erreur blâmable qui aurait perverti mon âme, comme si je venais spontanément d'avouer que ce n'est point de moi-même que j'ai changé ma vie première. Oui, je l'avoue, un esprit nouveau m'anime, un esprit qui n'était pas le mien autrefois, mais qui est le mien aujourd'hui : c'est Dieu qui l'a voulu : et si, dans mes actions ou dans mes pensées, il a vu quelque chose qui me désignât à ses desseins, c'est toi que j'en dois d'abord remercier, c'est à toi que la gloire en doit revenir, puisque c'est à tes leçons que j'ai acquis ce que le Christ a pu aimer en moi.

Aussi, c'est à tes félicitations plutôt qu'à tes plaintes, qu'a droit ton Paulin, ce fils de tes leçons et de tes exemples. Ah! tu ne refuseras pas de t'avouer son père, même après le changement que tu me reproches, car ce changement de mes pensées, en m'attachant au Christ, ne m'a point détaché d'Ausone : c'est à ta gloire que ce Paulin rapportera les récompenses qui l'attendent et pour toi sera le premier fruit de cet arbre qui t'appartient.

C'est pourquoi, je t'en conjure, reviens à de meilleures pensées, et ne sacrifie pas de telles récompenses en détestant des biens dont tu es la source. Je suis bien loin, en effet, d'avoir l'humeur vagabonde, et de confiner ma vie loin

de la société des hommes, comme ce cavalier de Pégase dont tu parles, qui vivait dans les antres de la Lycie. Mais, après tout, beaucoup n'ont-ils pas été poussés dans ces solitudes par la divinité ? Les plus illustres sages s'y livraient autrefois à l'étude et aux Muses, et c'est là que s'empressent encore aujourd'hui ceux qui ont ouvert au Christ leurs chastes âmes. Et ce n'est point par pauvreté d'esprit ou par un instinct sauvage qu'ils choisissent pour séjour des lieux déserts : mais, tournés vers les astres sublimes pour contempler Dieu, appliqués à sonder les profondeurs du vrai, ils aiment les loisirs qui les affranchissent des vains soucis ; et ces bruits du forum, et ce tumulte des affaires, et toutes ces distractions ennemies des célestes biens, fidèles en cela aux leçons du Christ et à l'amour du salut, ils les ont en horreur. Avec l'espérance et la foi, ils suivent Dieu leur créateur, aspirant à la récompense qu'il leur a promise, et qu'il leur accordera certainement, s'ils ne désespèrent pas, s'ils ne se laissent pas vaincre par la vanité des choses d'ici-bas ; si, méprisant le visible pour mériter ce qui est invisible, ils pénètrent, avec la flamme de leur intelligence, les secrets du Ciel : le visible, en effet, c'est le caduc : mais l'éternel se dérobe à nos regards : vu seulement des yeux de l'esprit, nous le suivons aujourd'hui par l'espérance, méprisant ces formes changeantes, et ces vains spectacles, et ces biens qui, pour notre malheur, attirent les yeux de notre corps. Voilà le parti qu'ont embrassé ces hommes à qui s'est dévoilée icibas la pleine lumière et du vrai et du bien, l'éternité du siècle futur et le vide du présent !

Quant à moi, qui n'ai pas la même gloire, pourquoi m'en attribuer l'honneur ? Certes, j'en conviens, le désir est pareil. Mais encore à cette heure, c'est un riant séjour que j'habite et les bords fortunés d'un opulent rivage : d'où vient donc cet empressement à me reprocher déjà ma retraite ? Ah ! ces attaques malignes, plût au Ciel que j'en vinsse à les mériter ! reçus au nom du Christ, ces reproches me plairont. Fortifié par Dieu, mon cœur ne cède point aux lâchetés de la honte, et la louange que je refuse ici me revient au jugement du Christ.

Cesse donc, vénérable père, de me reprocher comme une perversion le changement de mes goûts, et d'en rejeter la faute sur mon épouse ou sur l'égarement de mon esprit. Non, je n'ai point l'esprit troublé d'un Bellérophon, et mon épouse n'est pas une Tanaquil, c'est une Lucrèce. Je n'ai point oublié non plus, comme tu le veux, le ciel de ma patrie ; car mon regard est tourné vers le Père suprême, et celui qui n'adore que lui, celui-là vraiment se souvient du ciel. Crois-moi donc, ô père : nous ne vivons ni oublieux du ciel, ni privés de raison, et les lieux que nous habitons ne sont pas en dehors de l'humanité. Mes goûts mêmes attestent la piété des hommes qui m'entourent, car jamais un peuple impie ne pourra connaître le Dieu suprême. S'il est, d'ailleurs, bien des lieux, bien des hommes dépourvus de culture et privés de lois, quel pays n'a au moins un culte sauvage? Et puis, comment la perversité d'autrui nuirait-elle à des cœurs honnêtes ? Ah ! que me parles-tu des vastes gorges de la Vasconie et des neigeux réduits des Pyrénées ? On dirait que j'ai fixé mon logement au premier seuil des régions hispaniques, et que je n'ai pas, aux champs ou à la ville, un gîte à moi, dans cette riche Espagne qui, s'étendant jusqu'aux confins du monde, y voit le soleil descendre sous les flots !

. . . .

... Ceux qui suivent une autre voie peuvent me trouver insensé, peu m'importe ; il me suffit que ma conduite paraisse sage au Roi éternel. Tout ce qui est homme passe bien vite : c'est un corps qui se dissout, c'est un jour qui tombe : c'est, sans le Christ, une poussière, une ombre. Qu'il approuve ou condamne : tant vaut le juge et tant le jugement. Il disparaît, et son erreur l'accompagne : la sentence passe et meurt avec le juge.

Si donc, pendant le temps présent qui nous est donné, nous n'avons soin et souci de conformer notre vie aux préceptes du Seigneur Jésus-Christ, il sera trop tard, une fois dépouillés de ces membres mortels, pour regretter d'avoir tremblé devant le vain blâme des langues humaines et de n'avoir pas redouté le poids des colères du divin Juge. Assis sur le trône et à la droite du Père éternel, roi suprême de

tous les hommes, il reviendra, à la fin des âges, peser tous les peuples dans la même balance, les juger et donner à chacun, selon ses actes, sa récompense. Oui, je le crois, et, avec un zèle que la crainte aiguillonne, je travaille à quitter, si je puis, mes fautes avant d'avoir à quitter la vie.

A la pensée de son avènement, les fibres de mon cœur croyant frissonnent d'épouvante ; mon âme tressaille dans la prévision de l'avenir; elle appréhende de se trouver encore enchaînée dans les liens d'un corps souffrant et chargée du poids des choses terrestres, si la trompette éclatante venait à retentir dans les vastes cieux entr'ouverts : elle craint de ne pouvoir, d'une aile légère, s'élever alors dans l'espace à la rencontre du Roi, ni s'envoler au ciel parmi ces milliers de saints glorieux, qui, légèrement balancés dans le vide, soulèveront d'un élan facile vers les astres sublimes leurs pieds dégagés des entraves du monde, et, mollement portés sur les nuages à travers les constellations, s'en iront, au milieu des airs, rendre hommage au Roi céleste et rassembler leurs brillantes phalanges devant le Christ adoré.

Oui, ma crainte, oui, mon anxiété, c'est que le dernier jour ne me surprenne endormi dans d'épaisses ténébres, occupé d'actes stériles et perdant ma vie en de frivoles soins. Que deviendrais-je, en effet, si, pendant que la paresse de mon cœur appesantit mes yeux, le Christ, se dévoilant à moi, resplendissait du haut de son palais éthéré ; et si, frappé soudain des rayons du Seigneur descendant du ciel entr'ouvert, j'allais, ébloui par tant de lumière, chercher un triste refuge dans l'obscurité de la nuit? Voilà où me réduiraient la défiance de la vérité, l'amour de la vie présente, les voluptés du monde et ses laborieux soucis : j'ai donc voulu prévenir ces dangers par ma résolution, et mettre, dans ce qui me reste de vie, un terme à ces soucis; puis, me confiant tout en Dieu pour les siècles futurs, attendre d'un cœur calme la redoutable mort. Si cela te semble bien, félicite ton ami de sa riche espérance; s'il en est autrement, souffre que l'assentiment du Christ me suffise.

..

XLVII

L'amitié chrétienne.

A Ausone, Paulin.

Tu te plains de ce long silence auquel ma bouche s'obstine, alors que la tienne n'est jamais muette ; tu me reproches cette retraite oisive où je me plais, et, ajoutant à ces imputations celle de notre amitié oubliée, tu m'accuses enfin de trembler devant ma compagne et de tes vers cruels tu perces ainsi mon cœur. Ah ! cesse, je t'en conjure, de déchirer ton Paulin, et de mêler, comme l'absinthe au miel, l'amertume aux paroles paternelles. J'ai toujours eu à cœur, et je l'ai encore, de te rendre tous les offices de l'amitié, tous les devoirs d'une affection fidèle. Jamais la moindre tache n'est venue souiller la pureté de mon attachement. Je veillais même à un simple regard pour ne pas te blesser, à l'expression de ma figure pour ne pas t'offenser à mon insu ; et, quand je t'abordais respectueusement, j'avais soin de composer mes traits, j'éclairais mon front d'un sourire, afin d'effacer toute trace des nuages qui avaient pu se former dans le secret de mon cœur, et d'épargner un injuste soupçon à un père adoré. Toute ma maison, à mon exemple, t'honorait et t'honore encore, et il y a autant d'accord entre nous pour te chérir qu'il y a d'union dans nos cœurs pour adorer le Christ lui-même. Quelle haine jalouse, je te le demande donc, aux tiens a fermé ton cœur ? Par quelles rumeurs la renommée, pénétrant trop facilement dans tes oreilles si bien disposées, a-t-elle pu atteindre ton cœur, infliger de nouvelles blessures à cette vieille fidélité d'une tendresse à toute épreuve, et par ses mauvais conseils blesser un heureux père en ses propres enfants ?

Mon cœur ne sait pas l'art de feindre la simplicité. Non, ma tendresse n'est pas coupable de l'oubli d'un père ; elle repousse ce blâme qu'elle n'a pas mérité et ne peut endurer les atteintes d'une accusation mensongère ; et c'est parce

qu'elle est sans reproche, qu'elle souffre plus douloureusement d'une injuste blessure, aussi sensible à l'offense qu'elle est étrangère au crime.

Tu te plains que j'aie secoué le joug sous lequel nos doctes études m'unissaient à toi; mais ce joug, laisse-moi le dire, je ne l'ai jamais porté. On ne range sous un même joug que des égaux. On n'accouple pas les forts avec les faibles, et les rênes vont mal ensemble si les compagnons soumis au joug ne sont pas de même taille. Unis ensemble le veau et le taureau, le cheval et l'âne; rapproche la foulque du cygne, le rossignol de l'orfraie; aligne le châtaignier avec le coudrier, et la viorne avec le cyprès, et tu pourras alors me mettre en parallèle avec toi. Marcher à tes côtés! Cicéron et Virgile le pourraient à peine. Ce n'est que sous le joug de l'affection que j'oserais me vanter de cheminer avec toi; car sous les rênes communes de la douce amitié le petit se rapproche du grand, et cette affection, dont le lien éternel nous unit, nous rend égaux sous ses lois. Ce joug, les mensonges de la malignité ne l'ont point détaché de mon cou; l'absence et l'éloignement n'ont pu le rompre, et rien ne le détruira, quand je serais séparé de toi par tout un monde, par tout un siècle. Jamais mon cœur ne pourra vivre à part, et mon âme sortira de mon corps avant que ton image sorte de mon esprit.

Oui, pendant toute la durée de cet âge que la destinée accorde aux mortels, tant que je serai enfermé dans ce corps qui m'emprisonne, quelque monde qui nous sépare, tu ne seras jamais absent de mes yeux ni de mes lèvres; je te porterai au fond de mes entrailles, je te verrai par le cœur, je t'embrasserai pieusement par l'âme; tu me seras présent partout, et lorsque, délivré de cette prison du corps, je m'envolerai de la terre, en quelque région que me place le Père commun, là encore je te porterai en esprit. Cet instant final, qui m'arrachera de mon corps, ne m'arrachera pas l'amour que j'ai pour toi, car cette âme, qui, survivant à nos organes détruits, se soutient en vertu de sa céleste origine, doit nécessairement conserver, en même temps que la vie, ses sentiments et ses affections et, incapable

d'oublier comme de mourir, elle garde éternellement le souvenir en même temps que la vie!

XLVIII

Les époux chrétiens.

Or sus, je t'en supplie, ô l'inséparable compagne de ma destinée! cette vie si troublée et si courte, consacrons-la au Seigneur notre Dieu. Tu vois, dans la rapide révolution des temps, s'enfuir nos promptes journées et tous les éléments de ce monde fragile s'altérer, périr, disparaître. Ce que nous tenons nous échappe, et, une fois passé, rien ne retourne en arrière. Inquiètes, errantes, nos âmes sont le jouet d'apparences vaines... Hélas! où sont maintenant ces fantômes du monde? où sont ces richesses des rois, par lesquelles nous nous plaisions à laisser surprendre et captiver nos âmes?

Tel, qui naguère avait cent charrues pour retourner la glèbe, s'agite en vain pour avoir une paire de bœufs.

Celui-ci, qui promenait son char à travers les villes magnifiques, gagne péniblement à pied sa campagne déserte.

Celui-là, qui comptait dix superbes vaisseaux voguant sur la mer, monte maintenant un frêle esquif qu'il gouverne lui-même.

Rien n'est stable dans les campagnes, rien dans les villes, et toutes choses se précipitent vers leur terme.

Le fer, la peste, la faim, la captivité, le chaud, le froid, tous les moyens sont bons à la mort pour emporter la pauvre humanité.

De tous côtés la guerre frémit, la fureur agite les hommes, et, avec des armées innombrables, les rois fondent sur les rois.

La discorde impie sévit au milieu de la confusion du monde, la paix s'est retirée de la terre: tu le vois, tout est à sa fin.

Et les temps dussent-ils survivre à la clôture de ce siècle, et le monde pût-il encore compter de longs jours,

Nous n'en devrions pas moins songer à notre mort et envisager chacun la fin de notre vie.

Que m'importe, en effet, que, dans leur cours prolongé, les fleuves précipitent leurs ondes sans jamais s'épuiser ;

Que les forêts séculaires aient triomphé de la longueur des âges, et que les fleurs continuent d'émailler les mêmes campagnes ?

Tout cela reste, mais nos pères ne sont pas restés, et moi-même je jouis de la vie, comme un hôte, pour peu de temps.

Ce n'est donc pas pour le temps, hélas ! que nous sommes nés : le temps qui meurt pour nous, et auquel nous mourons !

Mais cette vie nous est donnée pour que nous méritions la vie éternelle, et qu'à nos courts labeurs succède un long repos.

Ces labeurs semblent durs à quelques rebelles, et leurs cœurs indomptables trouvent ces lois rigides.

Mais pour les épaules dociles ce fardeau n'est point pesant et les têtes obéissantes ne sont pas blessées par un joug si doux.

De toute notre âme, de toute la force de notre cœur, il nous est ordonné d'aimer Dieu ; après lui, notre sollicitude doit s'étendre à l'homme.

Ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît, nous ne devons pas le faire à autrui, ni chercher à tirer vengeance d'une injure.

Contents de peu, nous devons éviter de vouloir nous élever, ne pas craindre le mépris, et n'avoir de mépris pour personne.

Sobres, véridiques dans nos paroles, chastes d'esprit et de corps, amis de la paix, il faut que nous menions une vie sans tache.

Prodigues de ce qui nous appartient envers ceux que nous voyons dans le besoin, il faut, au lieu de convoiter le bien d'autrui, distribuer le nôtre.

Eh bien, je te le demande : qu'y a-t-il de dur dans ces commandements ? qu'y a-t-il que la foi ne puisse accomplir ?

Ceux qui croient que les saints prophètes ont chanté la

vérité et qui ne doutent pas de la permanence des paroles de Dieu ;

Ceux qui voient le Christ, après avoir souffert le supplice de la croix et les extrémités de la mort, resplendir de toute la gloire du Père céleste ;

Ceux qui, dans l'attente de sa majesté terrible, veillent en conservant leurs lampes pleines d'huile ;

Pour ceux-là la terre n'est que de la boue, pour ceux-là le Ciel s'ouvre, et leur vie n'est pas enchaînée à l'esclavage du temps présent.

Les commandements et les faisceaux, dons d'une multitude aveugle ; les richesses dont le monde fait ici-bas une semence de crimes :

Ils ont foulé tout cela aux pieds, et, avec une sainte ardeur, ils aspirent au Ciel, par les mérites du Christ et aux applaudissements des anges.

Invincibles aux durs labeurs comme aux caresses de la volupté, nulle ambition n'excite leurs désirs, nulle perte leurs craintes.

Tout ce qui n'est pas du Christ devient odieux pour qui est au Christ, et c'est en lui que doit s'établir quiconque a le désir de le porter en soi.

Pour moi ce Dieu de l'univers, créateur du ciel et de la terre, s'est fait homme et est né d'une vierge sainte.

Il a tendu son dos aux fouets, ses joues aux soufflets, son visage aux crachats, et il a consenti à être cloué sur une croix :

Non que par de telles souffrances il dût rien acquérir : les richesses d'un Dieu ne peuvent ni augmenter ni diminuer :

Mais, afin que ce qui était vicié en moi pût triompher en lui, nous sommes devenus membres, moi de son corps, lui du mien.

Avec lui il me porta en mourant, avec lui en ressuscitant victorieux de la mort, avec lui il me transporta au-dessus des astres auprès de son Père.

Quelle peine pourra me rebuter en face d'une telle espérance, et qu'y a-t-il qui puisse me détacher du Seigneur ?

Approche le feu, plonge ta main dans mes entrailles,

bourreau... Mes membres en périssant échapperont à tes tortures.

Que je sois enfermé dans un noir cachot, ou chargé de chaînes: par le libre vol de mon âme, j'irai trouver Dieu.

Que le glaive du licteur se prépare à trancher ma tête, il me trouvera impassible : prompte sera la mort, courte la souffrance.

Je ne crains pas l'exil : le monde entier est la maison de tous ; je méprise la faim : la parole du Seigneur me sert de nourriture.

Ce n'est pas en moi-même que je puise une telle confiance : ô Christ, c'est toi qui me fais parler, toi qui me donnes la force de souffrir.

Par nous-mêmes nous n'osons rien, mais nous avons confiance en toi, qui nous ordonnes de combattre et qui nous donnes la victoire.

Dieu est donc ma seule espérance, ma vie est de croire en celui qui m'a fait le citoyen d'une autre patrie.

Destiné par le sort de nos pères à traverser un monde périssable, je marche, comme un soldat étranger, sous les drapeaux du Christ.

N'ignorant pas l'instabilité de mon droit à posséder les choses de la terre, j'userai de mes biens, comme si ce qui est à moi n'était pas à moi.

Je ne me passionnerai pas pour les richesses, je ne poursuivrai pas les honneurs : comment, sous un Christ si riche, craindre la pauvreté ?

La fermeté que mon âme aura dans le malheur, je la garderai dans la prospérité ; les maux ne pourront pas plus triompher de moi, que les biens me séduire.

Toujours je rendrai grâce au Christ, toujours je lui offrirai mes hommages, et la louange du Seigneur vivra toujours dans ma bouche.

Toi seulement, ma fidèle compagne, avec moi préparetoi aux même luttes, toi que Dieu m'a donnée pour aider ma faiblesse !

Que ta sollicitude réprime mon orgueil, console ma

douleur : donnons-nous l'un à l'autre l'exemple d'une pieuse vie.

Sois, par une juste réciprocité, la gardienne de ton gardien : si je tombe, que ton bras me relève, et, pour te relever toi-même, appuie-toi sur le mien.

Ne nous contentons pas de n'avoir qu'une même chair, n'ayons aussi qu'une âme, et qu'un seul souffle nous anime tous deux.

XLIX

Dernier appel de la grâce.

Hâte-toi, je t'en prie, et le câble qui retient ton esquif au rivage, sans perdre le temps à le délier, coupe-le. Quelqu'un qui va renoncer au siècle ne s'amuse pas à vendre avantageusement des biens qu'il ne vend que par mépris. Tout ce que tu en dépenseras en frais, que ce soit pour toi comme autant de gagné. Un vieux proverbe le dit : « L'avare manque autant de ce qu'il a que de ce qu'il n'a pas. » *Celui qui a la foi est riche de tout un monde, tandis que l'infidèle est pauvre même d'une obole.* Vivons donc *comme n'ayant rien et possédant tout.* Le vivre et le vêtement, voilà les richesses du chrétien. Si tes biens sont à ta disposition, vends-les ; s'ils n'y sont pas, fais-en l'abandon. A qui nous enlève la tunique il faut laisser encore le manteau. On se demande, à te voir ainsi remettre toujours au lendemain, et traîner de jour en jour pour vendre avec précaution et une à une toutes tes misérables possessions, si tu crains que le Christ n'ait pas de quoi nourrir ses pauvres. On a tout donné à Dieu dès lors qu'on s'est donné soi-même. Les Apôtres ne laissaient qu'une barque et des filets ; la veuve ne mit dans le tronc que deux pièces de monnaie, et cela valut mieux que les trésors de Crésus. Il n'a pas de peine à se détacher de tout, celui qui songe toujours qu'il doit mourir.

L

Sur son ordination.

Depuis la lettre que tu m'as écrite en réponse, il m'est arrivé que le jour du Seigneur, le jour même où il daigna naître selon la chair, je fus soudainement saisi, comme il en est lui-même témoin, par une violence du peuple, ou plutôt, j'en suis persuadé, par une disposition de sa volonté, et reçus l'initiation du sacerdoce. Ce fut à mon corps défendant, je l'avoue, non par dédain du titre, puisque mon vœu était, je l'en atteste lui-même, de commencer par le nom et l'office de portier le sacré ministère; mais ayant une autre destination, et mon âme, tu le sais, étant déjà établie et fixée ailleurs, je me suis senti, devant cette nouvelle et imprévue manifestation de la volonté divine, tout saisi d'épouvante. Il m'a donc fallu courber la tête sous le joug du Christ, et me voilà maintenant appliqué à des choses bien au-dessus de mes mérites et de mes pensées : introduit et admis dans les plus secrets mystères du Dieu souverain, je communique les choses célestes, et, plus rapproché de Dieu, je vis avec le Christ, dans la familiarité de son esprit même, et de son corps, et de sa gloire. J'ai peine encore à faire entrer dans mon intelligence trop étroite l'idée écrasante d'une dignité si sainte, et, dans la conscience de mon infériorité, le poids d'une telle charge me fait trembler. Mais Celui qui donne la sagesse aux petits et qui de la bouche même des enfants à la mamelle sait se faire une louange, a la puissance aussi de faire en moi son œuvre et d'honorer ma fonction en rendant digne de lui celui qu'il est allé chercher dans son indignité. Saches toutefois que, par une pareille disposition du Seigneur, le vœu populaire a respecté la condition que j'ai mise à son accomplissement : j'ai été consacré dans l'église de Barcelone sans être attaché à cette église même, voué simplement au sacerdoce du Seigneur, mais non à l'église du lieu.

Viens donc, si cela te plaît, avant Pâques : c'est ce que nous souhaiterions le plus, pour te voir, en union avec mon sacerdoce, célébrer parmi nous les saintes fêtes. Que si tu préfères, à l'entrée de ton voyage, aller au devant des bénédictions de Dieu, pars après Pâques au nom de Jésus-Christ. Mais nous avons en Notre-Seigneur la confiance qu'il t'inspirera à notre égard un désir plus ardent, qui t'empêchera de retarder au delà de Pâques le temps que tu nous destines. Pour ce qui est de la longueur du voyage, le serviteur de Ta Charité pourra t'en donner des nouvelles, car, parti d'Elusone, il nous est arrivé, a-t-il assuré, le huitième jour. Si courte et si aisée est la route, que, même dans les Pyrénées, elle n'est pas trop ardue : cette barrière qui sépare Narbonne de l'Espagne est effrayante par son nom plutôt que par ses cimes. Mais pourquoi parler de la distance ? La route te sera courte, si tu désires de nous voir ; longue, si tu y es indifférent.

LI

Premier salut à saint Félix.

Illustre confesseur, *Félix* de nom aussi bien que de mérites, toi qui, professant d'une bouche fidèle l'autorité du Christ, et, bravant pour lui l'horreur des supplices, méritas de leur échapper et d'être transporté, martyr sans avoir versé ton sang, dans la gloire céleste : ô père, ô maître, prête à tes serviteurs, malgré leur indignité, une oreille propice, et qu'ils puissent enfin, pendant tout le temps que leur vie se prolongera dans l'infirmité de la chair, célébrer dans cette demeure, objet de leurs désirs, dans cette sainte basilique où tu reposes, ce jour de fête, et, t'y offrant les vœux de leur piété, s'abandonner à la joie de tes joyeux concours.

De grâce, n'est-ce point pour notre coupable impiété une peine suffisante, que d'avoir vécu tant d'années loin de toi, loin de ta demeure, hélas ! bien que nos cœurs te fussent toujours présents ? Ces désirs qu'ont lassés tant d'intermi-

nables délais, sois-leur propice, et, écartant tous ces obstacles qui nous retardent, ouvre-nous des routes faciles. Quel que soit l'ennemi qui vienne se mettre au travers de notre chemin, écarte les barrières que sa haine dressera devant nous, et, renversant tous les obstacles, favorise notre course pacifique. Que si c'est la route de terre qu'ils choisissent, que ta compagnie donne aux tiens la sécurité des chemins ; et que si l'élan de leur confiance en toi leur fait affronter les longueurs d'une traversée par mer, donne-leur de voguer sur des flots tranquilles ; à leur docile poupe envoie des vents dociles, et qu'abordant bientôt, avec le Christ pour pilote, aux rivages de la Campanie, nous puissions d'un pas joyeux accourir à ton sanctuaire, à ce seuil aimé qui sera pour nous le port du salut.

C'est là que nous porterons le joug heureux, le fardeau léger de ton doux service. Sans doute, un maître si saint n'a pas besoin de si méchants serviteurs. Tu les tolèreras néanmoins, et, malgré leurs défauts, les acceptant de la main du Christ, tu leur permettras de se dévouer à garder ta porte, à entretenir chaque matin la propreté de ta demeure, à faire chaque nuit leur pieuse veille tour à tour à tes pieds, et dans l'accomplissement de ces devoirs épuisant leurs forces, y terminer leur vie !

LII

Le renoncement chrétien.

Ambroise à l'évêque Sabinus.

Que viens-je d'apprendre? Paulin, cet homme que nul n'égalait, dans le pays d'Aquitaine, par la splendeur de sa naissance, vient de vendre tous ses biens, ceux de sa femme comme les siens propres, pour s'engager dans un nouveau genre de vie religieuse : distribuant aux pauvres tout l'argent qu'il a pu réaliser, il est devenu pauvre lui-même de riche qu'il était, et, comme quelqu'un que l'on décharge d'un pesant fardeau, maison, patrie, famille même, il dit

adieu à tout, pour mieux s'appliquer au service de Dieu, et l'on affirme qu'il a choisi comme retraite la ville de Nole, pour y achever sa vie loin du tumulte du monde.

Sa noble femme n'a pas voulu rester en arrière d'une si généreuse inspiration, et elle s'associe aux résolutions de son mari. Transportant à autrui la propriété de ses domaines, elle suit son époux, et, contente du petit coin de terre qu'il possède à Nole, elle y va chercher sa consolation dans les biens de la religion et de la charité. N'ayant point d'enfants, ils ont voulu se donner pour postérité leurs bonnes œuvres.

Quand les grands du monde vont apprendre tout cela, que vont-ils dire? Un homme d'un tel nom, d'une telle famille, d'un tel caractère, et doué d'une telle éloquence, déserter le sénat et interrompre la succession d'une si noble race, mais c'est intolérable! Et tandis qu'ils n'hésitent pas, eux-mêmes, à se raser la tête et les sourcils, pour se faire initier aux mystères d'Isis, il suffit qu'ils voient un chrétien, dans le dessein de se mieux conformer à notre sainte religion, changer de costume, pour qu'ils crient au scandale et à l'indignité.

Qu'il est triste de voir tant de zèle pour le mensonge et tant d'indifférence pour la vérité, au point que l'on rougisse la plupart du temps de paraître prendre un peu plus au sérieux notre sainte religion, sans réfléchir à la parole de celui qui a dit : *Celui qui rougira de moi devant les hommes, à mon tour je rougirai de lui devant mon Père qui est dans les cieux!*

SAINT EUCHER

LIII

Bénédiction de Dieu dans la solitude.

Le désert! je pourrais véritablement l'appeler le temple sans limites de notre Dieu; car s'il est certain que Dieu

habite dans le silence, nous devons croire qu'il se complaît dans la retraite. C'est là que souvent il se rendit visible à ses saints, et qu'à la faveur de la solitude il s'abaissa à converser avec les hommes. C'est dans le désert que Moïse, la face entourée de gloire, un jour vit Dieu ; c'est dans le désert que, redoutant de voir Dieu, Élie se couvrit la face. Et, de fait, il n'est aucun lieu qui ne lui appartienne et où il ne réside, aucun d'où il soit absent : néanmoins, s'il est des lieux où il daigne résider de préférence, c'est (il est permis de le croire) la solitude du désert, et celle du Ciel.

Un homme, dit-on, demandait à quelqu'un quel était, à son avis, le séjour de Dieu : celui-ci le pria de vouloir bien le suivre au lieu où il le conduirait. De compagnie avec lui, il se rendit alors au fond d'un désert aux vastes espaces, et, lui montrant l'immensité de la solitude : Voilà, dit-il, où est Dieu. Et, en vérité, on n'a pas tort de croire qu'il habite plus particulièrement dans les lieux où on le trouve plus facilement. Car, au commencement du monde, lorsque Dieu disposait tout dans sa sagesse, distinguant chaque objet par l'usage auquel il le destinait, sans doute il ne relégua point cette portion de notre globe dans l'inutilité et l'oubli. Mais aux magnificences du moment présent joignant, dans toutes ses œuvres, la prescience de l'avenir, il préparait le désert, je le présume, pour les saints des âges futurs Oui, c'étaient là les fruits dont il voulait l'enrichir, suppléant à une nature avare par une germination de saints ; et, afin de rendre féconds les confins mêmes de la solitude, il fit pleuvoir d'en haut sa rosée sur les monts et multiplia l'abondante moisson jusqu'au fond des vallées : c'est ainsi qu'il compensa le désavantage des lieux, et, par les habitants dont il devait la peupler, enrichit cette stérile habitation...

Oh ! quelles sont douces à ceux qui ont soif de Dieu, ces solitudes aux bois infréquentés ! Qu'ils offrent de charmes à ceux qui cherchent le Christ, ces asiles secrets qui s'étendent au loin et au large sous la garde de la nature ! Tout se tait, et ce silence semble avoir de mystérieux aiguillons qui excitent l'âme à s'élancer plus joyeuse vers

son Dieu et la raniment par d'ineffables transports. Là point de bruit qui frappe notre oreille, nul son de voix humaine si ce n'est celui qui monte vers Dieu. Ce son délicieux trouble seul le secret silence de la solitude, ou si ce paisible repos est interrompu, ce n'est que par des murmures plus doux que le repos lui-même et par le bruissement modeste des saintes conversations. Des hymnes suaves s'élevant du sein des chœurs fervents, vont frapper la voûte céleste, et l'âme semble s'envoler aux cieux sur les ailes de l'harmonie autant que sur celles de la prière. L'adversaire frémit et rôde vainement, comme le loup, autour des brebis qu'enferme le bercail. Les anges viennent en chœurs joyeux visiter ces vastes solitudes et, circulant sur cette échelle de Jacob, peuplent et embellissent le désert par leur présence mystérieuse. Puis, de peur que ne veillent en vain ceux qui gardent la cité, le Christ s'en fait le défenseur spécial : il élève tout autour de la solitude comme une ceinture de remparts, qui en éloigne les ennemis, et ainsi la race adoptive de Dieu, en même temps qu'elle jouit des vastes perspectives du désert, voit tous ses ennemis exclus de son enceinte. C'est comme un abri au midi où l'Époux repose et où les habitants du désert, blessés d'amour, le contemplent et disent : « Nous avons trouvé celui que chérit notre âme ; nous le saisirons et ne le laisserons point aller. »

LIV

Lérins.

Sans doute, tous les lieux du désert qu'illustre le séjour des saints ont droit à mon respect ; mais c'est ma chère Lérins que j'entoure surtout de mes hommages, elle qui dans ses bras maternels accueille les naufragés échappés aux orages du monde, et qui, lorsque les ardeurs du siècle les brûlent encore, les introduit doucement sous ses ombrages, pour qu'ils y respirent et reprennent haleine à la faveur de cette ombre intime du Seigneur. Abondante en

fontaines, parée de verdure, émaillée de fleurs, agréable par son aspect et par ses parfums, elle offre à ceux qui la possèdent une sorte de paradis. Ah ! elle est bien digne d'avoir reçu d'Honorat ses règlements célestes, d'avoir, par une telle institution, trouvé un tel père, portant dans son esprit la force des apôtres et autour de sa face les rayons de leur gloire. Elle est bien digne d'avoir été l'asile d'où il devait prendre un tel essor, bien digne de nourrir tant de glorieux cénobites, et de former tant de prêtres que le monde enviera. Et maintenant elle voit à Honorat succéder Maxime, dont le nom est illustre par le choix qui l'appela à prendre une telle place. Elle a vu Loup, dont le nom vénérable nous rappelle ce loup de la tribu de Benjamin. Elle a vu son frère Vincent, perle resplendissante d'un éclat intérieur. Elle possède Caprais, si vénérable par sa gravité, et l'égal des saints des anciens jours. Elle possède enfin ces saints vieillards qui ont introduit dans nos Gaules les solitaires de l'Égypte avec leurs cellules séparées.

Quelles assemblées, quelles familles de saints, ô bon Jésus, n'ai-je point vues là ? Vases précieux, ils répandaient autour d'eux un suave parfum ; la douce odeur de leur vie s'exhalait de tous côtés, et l'homme intérieur se peignait dans l'aspect extérieur de leur personne. Unis par la charité, abaissés par l'humilité, attendris par l'affection, affermis dans l'espérance, modestes dans leur démarche, prompts à l'obéissance, se rencontrant sans se parler, la sérénité sur le visage, on dirait, quand on les voit en contemplation, un bataillon d'anges au repos. Nulle ambition au cœur, nul désir, si ce n'est pour celui qui fait seul l'objet des désirs de leur cœur. Et, tandis qu'ils cherchent la vie bienheureuse, ils sont déjà heureux ici-bas, et possèdent par avance cette félicité qu'ils recherchent. Souhaitent-ils d'être séparés des pécheurs ? ils en sont déjà séparés. Est-ce une vie chaste qui fait l'objet de leurs vœux ? la leur est telle. Ambitionnent-ils de consacrer tout leur temps aux louanges de Dieu ? ils le font. Désirent-ils la joie de la société des saints ? ils la ressentent. Leur envie est-elle de jouir du Christ ? ils en jouissent en esprit. Veulent-ils

goûter les charmes de la vie solitaire ? leur cœur en jouit. Ainsi, par la munificence de la grâce du Christ, la plupart de ces biens qu'ils souhaitent pour l'avenir, ils les obtiennent dès le temps présent. En poursuivant l'espérance, ils ont déjà la réalité. Leurs labeurs trouvent dans le labeur même un assez beau prix, et le travail est déjà pour eux presque une récompense.

SAINT HILAIRE D'ARLES

LV

Un bon supérieur.

Les douleurs de tous, il les regardait comme ses propres douleurs, et les pleurait comme telles ; les progrès et les labeurs de tous, il les considérait comme siens ; enfin, sachant *se réjouir avec ceux qui se réjouissent, et pleurer avec ceux qui pleurent*, de tous il faisait servir à la fois les vices et les vertus à accroître la mesure de ses propres mérites. Il se réglait pour chacun sur la connaissance qu'il avait acquise de son naturel et de ses mœurs, abordant l'un en particulier, l'autre en public, celui-ci avec sévérité, celui-là avec douceur, et, pour arriver à changer celui qu'il réprimandait, changeant l'aspect même de la réprimande. Aussi serait-il difficile de trouver quelqu'un qui fut aimé ou craint à ce point : il avait tellement établi ces deux sentiments dans l'âme de chacun des siens, que l'amour amenait la crainte du manquement, et la crainte amenait l'amour de la discipline même.

On ne saurait croire à quel point il veillait à ce que nul ne se laissât abattre par la tristesse, fatiguer par les pensées du siècle. Quelle habileté à découvrir les peines de chacun ! On eût dit qu'il portait dans son âme les âmes de tous. Et puis, quelle tendre et prévoyante attention pour

empêcher l'un d'être accablé par l'excès du travail, l'autre d'être amolli par l'excès du repos! La tendresse de son affection comptait, si l'on peut ainsi parler, les instants de sommeil de chacun des frères. Pour les santés vigoureuses secouant la paresse, aux âmes ardentes imposant le repos, il avait une sorte d'instinct divin qui lui faisait connaître, je crois, les forces, le courage, l'estomac de chacun, étant devenu véritablement le serviteur de tous en vue de Jésus-Christ.

On ne comprend pas comment un seul homme pouvait à la fois remplir tant d'offices, surtout avec toutes les infirmités dont il était accablé. Il n'était frère si robuste et encore dans la première vigueur de la conversion avec qui, malgré l'inégalité de ses forces, il ne marchât à fois égales pour les jeûnes et les veilles. Il visitait les infirmes, bien que plus infirme qu'eux, et pensait à la fois aux remèdes de l'âme et à ceux du corps. Son esprit cherchait toujours si l'on n'avait rien oublié pour personne. Un tel a froid, un autre a des soucis ; celui-ci est fatigué par le travail : à celui-là cette nourriture ne convient pas. Celui-là a été blessé par son frère : il s'afflige de l'offense de l'un et ne s'afflige pas moins de la douleur de l'autre. Et quelles instances pour obtenir que l'offense soit pardonnée, pour que l'affront soit regardé comme léger ou nul par celui qui l'a subi et regretté comme grave par celui qui l'a fait! Telle était son application, telle était sa pensée continuelle : alléger à tous le joug du Christ, écarter tous les obstacles que le diable jetait à la traverse, rappeler la sérénité de la grâce en dissipant les nuages du péché, inspirer, à force d'amour, l'amour de Dieu et du prochain, soigner l'âme de tous comme son propre cœur, renouveler leurs joies et les enflammer de l'amour de Jésus-Christ comme au premier jour de leur conversion.

Aussi toute cette communauté avide de servir Dieu, que son nom avait assemblée des différentes parties de la terre, n'avait-elle, malgré la différence des caractères et du langage, qu'un cœur pour l'aimer. Tous l'appelaient leur maître, tous leur père : en lui il leur semblait qu'ils avaient retrouvé leur patrie, leurs parents, tout enfin. Ils

avaient tous appris, par la compassion qu'il avait pour eux, à considérer ses douleurs comme leurs propres douleurs : c'était au point qu'un personnage illustre et bienheureux en Jésus-Christ, le prêtre Salvien, un de ses chers disciples, a pu dire, dans ses écrits, que, comme le soleil, par sa splendeur ou son obscurité, change l'aspect du ciel, ainsi cette communauté, toujours soupirant vers le Ciel et vouée aux choses célestes, recevait de lui, comme d'un soleil particulier en Jésus-Christ, la tristesse ou la sérénité de l'âme, affligée quand il était dans l'affliction, et respirant quand il reprenait haleine...

LVI

Conversion.

Cependant, tandis que je rappelle les innombrables bienfaits qu'il répandait sur tous, je ne dis rien de son zèle infini à mon égard ; et pourtant, c'est à ce zèle que je dois tout ce que j'ai reçu de salut en Jésus-Christ, comme vous devez à son amour l'illustration et l'honneur qu'il vous a légués. Oui, pour moi (je le dis à sa gloire et ma honte), il ne dédaigna pas de retourner dans cette patrie qu'il avait abandonnée, et ne se laissa pas rebuter par les fatigues d'un si long voyage, qu'aggravaient encore les nombreuses infirmités dont il souffrait déjà. Je me trouvais là, à cette époque, hélas ! jusqu'à quel point, attaché au siècle et rebelle à Dieu ! D'une main caressante, il essaya de m'attirer à l'amour du Christ. Il serait long de raconter toutes ces exhortations, où se trahissait la vivacité de son âme. Cette âme, qui, pour se convertir elle-même, avait su autrefois, avant sa résolution prise, trouver tant d'énergiques aiguillons, de mille façons elle répandait aujourd'hui sur moi ces flots de sagesse auxquels elle s'abreuvait depuis si longtemps. Mais, voyant que mes oreilles se fermaient aux paroles de la tendresse, il retourna à son arme ordinaire, la prière ! et ce cri de son amour, que repoussait ma dureté, trouva le chemin des oreilles de Dieu et

émut son cœur jusqu'à la miséricorde. Je lui résistais sérieusement, et, retenu par ces habitudes si périlleuses du monde, j'allais parfois jusqu'à confirmer mon obstination par serment. Mais, par une inspiration en quelque sorte prophétique, il m'en avait déjà fait la promesse : « Ce que tu me refuses, » disait-il, « Dieu me l'accordera. » Oh ! par quelle longue pluie de larmes il s'efforça d'amollir ma dureté ! Par quelles pieuses étreintes, par quels embrassements, il luttait avec moi pour mon salut ! Tout d'abord je remportais sur lui, comme il disait, une détestable victoire. Mais, pour me sortir de là et pour me dompter, la main de Dieu m'avait saisi : je lui étais livré par sa prière.

Quels flots cependant s'élevaient dans mon cœur, et quelles tempêtes, en luttant entre elles, y excitaient ces volontés contraires ! Combien de fois le oui et le non se succédèrent dans mon âme ! Mais terminons... En son absence, le Christ, en moi, accomplit enfin son œuvre, et, après deux jours, la miséricorde de Dieu, par l'effet de ses prières, avait eu raison de mes résistances. L'agitation de ma pensée avait chassé le sommeil loin de moi, et, tandis que la miséricorde du Seigneur m'appelait, le monde se montrait de loin à moi avec ses voluptés. Que choisir? que laisser? Je débattais cela avec mon âme, comme un ami qui converse avec un ami... Mais à vous mes actions de grâces, ô bon Jésus, qui, ému par les pieuses supplications de votre serviteur Houvrert, *avez brisé mes liens* et jeté sur moi ceux de votre amour : doux liens qui, en me serrant, empêcheront à jamais ceux du péché de m'enlacer encore ! J'accours donc, soumis, moi qui m'éloignais avec fierté, et, déposant toute résistance, je me présente, nouveau suppliant. Ainsi par la prière du saint sont ramenés ceux qui fuyaient loin d'elle ; ainsi est dompté l'orgueil, ainsi réduite la rébellion.

Ah de quelles larmes il arrosa la sécheresse de mon âme ! Par quels pleurs sa tendresse sollicita mes pleurs ! A voir l'humilité, la douceur de son accueil, on eût dit que c'était moi qui l'accueillais lui-même. Mais du même coup disparaissait le motif qui le retenait. Dès ce moment, il reconnut cette patrie qu'il avait cru devoir fuir jadis. Il

m'emmène avec lui, comme un trophée : il est tout à la joie, au triomphe, au ravissement. Cette solitude, dont son exemple a déjà rendu mon cœur amoureux, il a hâte de m'y enfermer. Il m'y nourrit d'abord de lait, puis d'aliments plus forts. Il m'abreuve aussi des eaux de cette sagesse céleste qui coulaient dans son âme. Et plût à Dieu que mon cœur, hélas! trop étroit, eût pu recevoir tout ce qu'il voulait y déverser! Il vous eût préparé, il vous eût donné quelqu'un en rapport avec vos désirs, et se fût formé, sans le savoir, un successeur digne de lui.

LVII

Mort d'un évêque.

Cette vigueur d'une âme que rien n'avait souillée, on ne saurait croire avec quelle plénitude il la conserva jusqu'à la fin. Et tout d'abord il ne cessa de prodiguer aux siens les consolations ; car ce qu'il craignait par-dessus tout, c'était de les voir se consumer dans une trop longue désolation, sachant bien qu'on a presque plus de peine à supporter l'anxiété que le coup fatal même. Par d'aimables paroles il essuyait continuellement les larmes des assistants ; mais, en les essuyant, il les faisait couler davantage : aussi se reprochait-il d'aggraver nos douleurs par les siennes. Et pourtant vit-on jamais quelqu'un affronter d'un cœur si ferme la douleur et l'affreuse souffrance, sans souhaiter ni craindre jamais la mort? Cette vie passée dans la solitude du Christ, au milieu de tant d'adversités, ne lui avait pas fait peur : le passage à une nouvelle vie par cette porte commune de la vie nouvelle ne l'effraya pas davantage. Envisagée par lui depuis longtemps, cette nécessité suprême de l'humanité n'était pas un accident qui le surprît. Aussi quand il fut en présence même de sa fin, comme au départ d'un voyage, comme à l'heure des adieux, il cherchait s'il ne laissait pas quelque chose d'inachevé ou de moins bien réglé qu'il ne l'avait projeté : il interrogeait chacun de nous, et nous invitait à lui rappeler ce qui

aurait pu échapper à sa mémoire. En attendant, il apposait sa signature partout où besoin était, et, quand nous voulions ménager sa fatigue, il nous contraignait de faire tout ce qu'il fallait, mais il le faisait avec cette douceur de commandement dont il ne se départit jamais.

A un certain moment, comme je faisais effort pour empêcher mes sanglots d'éclater, et retenir le torrent de mes larmes. « Qu'est-ce qui te fait pleurer ? » me dit-il. « Est-ce cette inévitable nécessité de l'humaine patrie? Et tu ne peux donc pas te résoudre à mon départ, quand j'y suis résolu moi-même ?... » D'une voix entrecoupée de sanglots, je lui répondis comme je pus, en reprenant ses paroles par les miennes, que ce qui m'affligeait, ce n'était pas de le perdre, car j'avais confiance que le patronage de ses prières ne me manquerait jamais, et qu'après son passage il serait même plus puissant; c'était seulement la douleur de le voir tant souffrir, dans ces angoisses de la lutte suprême, qui me causait une telle désolation. « Eh ! qu'est-ce que je souffre, moi le dernier de tous, » me dit-il, « en comparaison des tortures que plusieurs saints éprouvèrent à leurs derniers moments ? » Et, après en avoir cité quelques-uns, il ajouta une parole qu'il avait lue, je crois, quelque part : « Les nobles âmes souffrent beaucoup, car elles sont nées pour apprendre à souffrir aux autres, et leur servir d'exemple. »

Les autorités, et en particulier le préfet et les fonctionnaires de la préfecture, vinrent en foule le visiter. Pour les exhorter, il trouva dans le froid de l'agonie un reste de chaleur, tirant de la circonstance même de sa mort un exorde des plus vifs. Et il convenait bien, certes, que celui dont la vie avait été un exemple perpétuel, servît encore d'exemple par sa mort. « Vous voyez », dit-il, « combien la maison que nous habitons est fragile. A quelque rang que notre vie soit montée, la mort nous en fait descendre; et il n'y a point de dignité, point de fortune qui puisse affranchir qui que ce soit de cette nécessité. Justes et injustes, grands et petits, elle nous est commune à tous. Mais nous devons de grandes actions de grâces au Christ, qui, en mourant et en ressuscitant lui-même, a animé notre mort

par l'espérance de la résurrection, et, en offrant sa vie éternelle, a écarté de nous les horreurs de l'éternelle mort. Vivez donc de manière à ne pas craindre la fin de la vie; et ce que nous appelons la mort, envisagez-le comme un simple passage. La mort n'est point une peine à moins qu'elle ne conduise aux supplices. Douloureuse, sans doute, est cette séparation de l'âme et du corps; mais bien plus douloureux sera-t-il pour ce corps et cette âme de se trouver réunis dans les flammes de l'enfer : à moins que l'esprit, durant tout le cours de sa vie, reconnaissant sa noblesse, et déclarant la guerre au corps et aux vices du corps, ne fasse avec les souillures de la chair un heureux divorce, afin que, conservés sans tache, les deux éléments de notre être, puissent heureusement se réunir dans l'éternelle paix : là, en effet, les saints triompheront dans la gloire, et se réjouiront dans leurs lits de repos, c'est-à-dire dans les corps qui leur servaient comme d'habitations, lorsque ces corps, qu'ils avaient consacrés a la justice pendant qu'ils partageaient leur existence, ils les reconnaîtront comme leur asile d'autrefois. Que ce soit donc là votre conduite! c'est l'héritage que vous laisse votre père Honorat : par son dernier soupir, il vous invite à l'héritage du royaume céleste. Que personne ne se laisse captiver par l'amour de ce monde. Ne vaut-il pas mieux se détacher volontairement de ce qu'il faudra un jour quitter par nécessité ? Ah! que nul ne s'abandonne à la richesse, que nul ne devienne l'esclave de l'argent, que persoime ne se laisse corrompre par la vaine pompe de la fortune. C'est un crime que de transformer le prix de notre salut en élément de perte, et de se laisser asservir par ce qui pourrait nous racheter! »

Il en disait davantage encore par l'expression de sa figure, par ses yeux, par les élans de son âme vers le Ciel; et si la parole de son historien est bien froide en comparaison de la sienne, ses avis eux-mêmes ne rendaient que bien froidement l'ardeur dont brûlait son âme. Telles étaient donc ses exhortations : et à ces paroles se répandant avec une sorte de fougue insolite, il joignit le bienfait d'une bénédiction inaccoutumée...

Cependant un sommeil de plus en plus lourd l'oppres-

sait ; et, comme de temps en temps nous l'appelions avec anxiété : « Je m'étonne », nous dit-il, « que dans cet accablement qui m'oppresse et après les longues insomnies de ces jours derniers, mon sommeil vous paraisse lourd. » Et comme, craignant toujours, nous lui disions à la fin qu'il restait trop longtemps en repos, il nous répondit, sur le ton de douce plaisanterie dont il était coutumier et avec sa sérénité d'esprit ordinaire, que notre sollicitude sur ce point finissait par le fatiguer. Et ainsi il perdit en quelque sorte la vie avant que de perdre sa douceur.

Enfin le dernier sommeil le prit, et de ce sommeil il passa dans le repos de la mort, sans aucune de ces luttes qui marquent le moment suprême. Son passage ne fut entravé par aucune difficulté, et les chœurs angéliques accueillirent cette âme sainte, généreuse, sincère et qui ne fut jamais souillée par le contact du monde...

LVIII

Le successeur.

La miséricorde du Seigneur, qui, par le choix de ma bassesse qu'elle a inspiré à vos cœurs, m'a procuré la grâce de n'être plus aussi éloigné de son tombeau, m'accordera en même temps, par l'effet de vos prières, celle d'être fidèle, dès que je connaîtrai sa manière d'agir sur tel ou tel point, à m'y porter avec empressement sans examen ni discussion aucune. C'est pour vous, en effet, je le vois, que Dieu m'engendrait dès lors par son ministère, pour vous qu'il me préparait malgré mon indignité ; c'est pour vous qu'avec tant de sollicitude et de soins affectueux, il m'instruisait tant bien que mal, cherchant à joindre en moi la parenté de la foi à celle du sang ; c'est pour vous enfin qu'avec tant d'instances, soit par ses lettres, soit par les visites empressées qu'il me faisait dans cette île, où, dès les débuts de son épiscopat, je m'étais, par amour de la solitude, retiré loin de lui, c'est pour vous, dis-je, que (je n'ose dire à son insu, mais peut-être par un secret pressen-

timent), il s'employait à m'en retirer, afin que, près du lieu de son tombeau, je trouvasse dans votre amour une patrie. Mais que disons-nous? que par ce départ prématuré, il vous donnait un évêque sans maturité? Il ne nous appartient pas de blâmer en rien, si peu que ce soit, les secrets jugements du Roi éternel : vous n'auriez pas assez bien senti la grandeur du bien que vous aviez perdu, si ce bien vous eût été rendu dans son intégrité...

Souviens-toi donc, ô saint ami de Dieu, souviens-toi toujours de nous, devant ce divin trône où ta pureté t'a introduit, chantant le cantique nouveau et suivant l'Agneau partout où il va. Compagnon de tous ses pas, sois près de lui notre patron : interprète agréé de nos prières, appuie-les avec force, et, portant jusqu'à lui les vœux que ton filial troupeau répand devant ta tombe, fais que, par une commune aspiration, nous méritions tous ensemble, évêque et peuple, d'obtenir en quelque façon ce bien qui fut l'objet de tes préceptes, de tes leçons !

LIX

Origines et suites du péché.

Le premier homme ose porter à sa bouche le fruit défendu : il se laisse prendre aux ruses du serpent, et le voilà aussitôt dans l'attitude du coupable, et, nu, baissant les yeux, il demande un vêtement et fuit le Seigneur en se cachant la face. Mais sa faute marche après lui, et, sujette au péché, la vie débilite en lui toutes ses forces, tous ces dons reçus du Ciel. Il sent s'assoupir peu à peu cette flamme qui lui vint d'en haut, et son cœur engourdi est glacé par le froid du péché. Le voilà obligé de songer à sa nourriture et à son estomac, de songer à couvrir son corps, et mille autres misères envahissent le sanctuaire de son cœur. De lui ensuite naît une race de péché ; de lui germe une lignée pire que lui et suivie elle-même d'une postérité mille fois pire encore, grandissant à chaque pas

dans le crime, le crime, hélas! qui retourne son aiguillon dans tous ces cœurs insensés!

Alors pour la première fois le mal se mit à envahir l'univers. Les averses descendent à contre-temps des nuées; pour la première fois on voit éclater la foudre dans le ciel serein; on voit la grêle effroyable battre les champs épouvantés, et l'air ébranlé retentir des éclats du tonnerre. Mais tous ces fléaux ne suffisent pas à ramener les méchants, une rage impie règne dans tout l'univers et sa fureur emportée ne connait plus de frein. On met sa joie à se battre et à s'égorger; le parjure, la fraude et le mensonge prennent des charmes, et l'on se plaît à voler et à enfouir ses rapines. Plus de foi chez les peuples, plus de respect pour la vérité...

SAINT VALÉRIEN

LX

La loi.

Il est des gens assez ennemis de la saine doctrine, pour attaquer la justice : la règle, à leurs yeux, c'est une tyrannie, et ils attribuent à l'orgueil les justes châtiments qu'elle inflige. Et pourtant où y a-t-il tyrannie, sinon là où il y a commandement injuste? où y a-t-il orgueil, sinon là où il y a mépris de la règle? C'est donc la règle qui est la maîtresse de la religion, la maîtresse de la vraie piété : ses reproches n'ont pas pour but de blesser, ni ses châtiments de nuire. Si elle s'irrite, c'est pour corriger les mœurs des hommes; si elle prend feu, c'est pour les sauvegarder. Salomon le dit : *Mon fils, n'abandonne point la règle du Seigneur, et ne te laisse point abattre s'il te reprend; car le Seigneur reprend celui qu'il aime et il fait sentir la verge à tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants.* Il

n'est donc rien qui ne doive à la règle ou l'amendement ou le salut, et quiconque a la sagesse de s'y attacher conservera intact le lien de ses amitiés et évitera le péril de la damnation. La règle! que nul ne la regarde comme une chose irraisonnable, puisque c'est elle que nous voyons, au jour où le Verbe Créateur disposait tout ce qui est dans le ciel et sous le ciel, présider au conseil du Tout-Puissant. Au commencement de ses œuvres, avant toute autre chose, Dieu fit la règle. Et, en effet, quand, avec l'assistance de sa Sagesse, il suspendait les cieux, préparait la terre, enfermait les mers, et déterminait aux globes du soleil et de la lune la direction et le temps de leurs révolutions, il établit tout selon la règle. Et tout ne serait-il pas ténèbres, désordre, contradiction, sans ces lois préétablies qui maintiennent chaque élément? N'y a-t-il pas une règle dans cette marche du soleil, que nous voyons, après avoir accompli, sans se lasser jamais, la route marquée pour chaque jour, revenir chaque matin reprendre sa tâche, et réapparaître au même point du ciel pour recommencer d'un bout de la terre à l'autre sa course quotidienne? Oui, tel est l'empire de la règle, telle est la précision avec laquelle, en se renfermant dans les espaces et les temps marqués par la loi, les astres, dans leur infatigable carrière, accomplissent leurs courses périodiques, que ni la lune ne peut éviter la défaillance qui réduit son disque, ni le soleil être un seul jour privé de sa flamme lumineuse. N'y a-t-il pas une règle aussi dans cette vaste mer, pour que l'humble grain de sable puisse arrêter ses vagues, et que le flot que l'ouragan soulève souvent dans son sein vienne s'abaisser devant une digue moins haute que lui? Évidemment tout dans la nature ne serait plus que folie et confusion, si l'empire de la règle ne gouvernait le monde.

Quel est notre but dans ces considérations? C'est de vous apprendre à obéir aux préceptes de l'Évangile, à suivre les commandements du Ciel. Que cela convienne à une âme raisonnable et faite à l'image de Dieu, l'homme peut facilement s'en convaincre, en voyant, dans cette organisation consacrée par la volonté de Dieu, les éléments eux-mêmes obéir à la règle. Écoutez le prophète : *Servez le*

Seigneur dans la crainte, nous dit-il, *et réjouissez-vous en lui avec tremblement; attachez-vous à la règle, de peur que le Seigneur ne s'irrite à la fin et que vous ne périssiez en vous égarant loin de la droite voie.* C'est à bon droit que la crainte en toute rencontre cède à la règle : en récompense du soin qu'elle met à éviter les menaces du péril ou la terrible colère du juge, elle obtient le pouvoir d'assurer son salut. Qu'est-ce qui serait à l'abri des voleurs, à couvert des brigands? qui ne redouterait les contours des rivages et les enfoncements des bois? enfin où n'atteindrait point l'audace, si la règle n'était pas là, apaisant la fureur des passions par la crainte du châtiment? Non, s'il n'y a point d'ordre pour régler la vie, la nature ne mettra point de fin au crime. Rien de sacré pour notre appétit, si l'appétit n'est point soumis à la règle. Rien qui échappe à nos passions, si nos penchants vicieux mettent la règle à l'écart. Rien que, dans son désir d'avoir et de posséder, notre âme n'envahisse, si le désordre de l'avarice ne trouve point sa condamnation dans la règle. Tous les vices enfin, c'est la crainte de la règle qui les tient abattus.

LXI

L'humilité.

Douce, officieuse est toujours l'humilité. Reconnaissante envers l'amitié, insensible à l'injure, elle ne se laisse pas élever par la prospérité, ni abattre par l'adversité ; elle n'impose pas, elle n'extorque pas les services; pleine de déférence, toujours la première à saluer, la dernière à s'asseoir, on ne la voit ni attendre qu'un troupeau d'adulateurs vienne lui faire cortège, ni soupirer après les saluts des solliciteurs, ni réclamer les éloges des partis, ni attendre les louanges de la faveur ; elle hait ces chœurs d'acclamations, car il y a toujours quelque honte à la bonne conscience de s'entendre louer. Courir après les éloges des flatteurs, c'est se reconnaître en soi-même indigne de louange. Mais celui qui reçoit en rougissant les

louanges empressées de ses amis, c'est celui-là qui les mérite, tandis que l'indignité, quand elle est au pouvoir, s'imagine qu'on censure sa conduite, dès qu'on la laisse sans louanges.

L'humilité est défendue par le rempart de la bonté. Comme elle ne sait faire tort à personne, elle ne regarde pas elle-même aux injures. L'homme humble aime mieux, dans les discussions, s'exécuter que triompher ; devant les tribunaux il se résigne à faire douter de son habileté, plutôt que de paraître effronté : il n'a pas le verbe prompt ni la réponse toujours prête. La parole des orgueilleux, au contraire, est toujours pressante et facile, pleine d'outrages, remplie d'injures ; elle ne part jamais sans blesser, elle n'est jamais décochée sans faire du mal, et sa blessure est inguérissable, son atteinte sans remède.

LXII

Les héritiers.

Celui-ci, dans son âme parricide, accuse la longue vie d'un père ou souhaite la mort d'une mère. Qu'il soit préservé du crime par la pensée que l'héritage ne peut lui manquer, je le veux bien : mais pourtant, quelque légitimes que soient ses droits, il y a toujours une cupidité criminelle à former de tels rêves d'héritage. Et puis, il voudrait être seul, s'il était possible ; et ainsi c'est tantôt la mort d'un père qui l'occupe, tantôt la vie d'un frère qui le fait gémir. Ah ! comment excuser cette conduite du crime d'impiété ? Oui, tout homme qui nourrit son âme de l'attente de la mort d'un père, est vraiment coupable de parricide en succédant à ses biens.

Ajoutons ici que les convoitises de la cupidité alimentent les haines entre les cohéritiers. On n'a pas encore fait la levée du corps, et déjà la foi sacrée du testament est violée par les chicanes du droit. L'un conteste sur la signature de son père, l'autre se défie de la personne de son

frère. Celui-ci invoque contre l'écrit l'absence des témoins. celui-là attaque le testament par le désaccord des dates. Ainsi l'héritage est ballotté dans le choc des plaidoiries, et ce qui fut amassé par l'avarice des parents est perdu par la cupidité des fils.

FAUSTE DE RIEZ

LXIII

De la véritable nature des vocations monastiques.

Ce que nous vînmes chercher ici, mes bien-aimés, ce n'est pas le repos, ce n'est pas la sécurité, c'est le combat, c'est la lutte ; c'est dans une lice que nous sommes entrés, et c'est pour livrer bataille à nos vices que nous y sommes descendus. Notre vie, voilà vraiment nos ennemis, ceux dont parle l'Écriture quand elle nous dit : *Prends garde d'avoir jamais de trêve avec eux.* Il nous faut donc, mes frères, des efforts incessants, une vigilance infatigable, car point de terme à ce duel, point de paix avec cet ennemi. Cet ennemi, nous pouvons le vaincre, mais l'amener à la réconciliation, jamais. C'est pour cela que la lutte que nous avons entreprise a tant de difficultés et de périls : c'est dans l'homme qu'elle a lieu, et elle ne finit qu'avec l'homme même. Tel est donc le motif qui nous a amenés dans cette tranquille retraite, dans l'enceinte de ce camp spirituel : livrer bataille, par une contrition de chaque jour, par une lutte infatigable, aux passions dont nous sommes remplis ! faire chaque jour plier nos volontés sous le joug de notre règle ! soumettre les perversités de notre cœur à une sorte de circoncision, émousser le dard de notre langue, et, non contents de ne faire injure à personne, ne pas même sentir les injures qui nous viennent d'autrui !

C'est là, en effet, le caractère particulier de notre pro-

fession : ne chercher aucune consolation, aucune gloire en cette vie; repousser les soulagements des choses présentes, et préparer son âme à recevoir les récompenses éternelles qui lui sont promises; se réjouir dans la dépendance et l'abjection, rechercher avec ardeur la pauvreté et arracher de nos cœurs, non seulement les biens créés, mais les désirs mêmes; car n'avoir aucune chose en propre, c'est parfois le fait de la nécessité; mais n'avoir aucun désir, c'est le fait de la vertu...

. . . .

Entretenons-nous donc de ces pensées, ô mes bien-aimés, et, au milieu des peines de ce combat, souvenons-nous de quel illustre et glorieux père nous sommes les disciples et les enfants! Que chacun de nous prenne ce qu'il peut des biens que notre père a laissés en déshérence. Que l'un s'arroge pour lot les actions de sa foi, étoffe de soie aux précieuses nuances; l'autre, le lingot d'or de sa douceur et de sa simplicité; que celui-ci revendique, pour en parer son sein, le bijou de sa bienveillance et de sa sagesse; que celui-là prenne la précieuse perle de sa componction et le trésor de sa chasteté. En effet, quoique cet ami de Dieu ait emporté avec lui la totalité des biens qu'il possédait avec tant d'opulence, il nous a pourtant tout laissé, si nous le voulons. Faisons donc en sorte, par notre zèle à rechercher ces biens, que celui que la résurrection doit nous rendre, à la fin des siècles, pour l'éternelle gloire, dès aujourd'hui revive en ses fils, divine postérité de l'Église, par le mérite de ses vertus!

LXIV

Au moine qui veut retourner dans le monde.

Les oiseaux aiment leurs nids, les bêtes sauvages aiment les lieux où elles furent nourries, elles aiment leurs tanières et leurs pâturages; quel que soit l'instinct de liberté qui les entraîne de divers côtés, elles sentent un certain attrait qui les ramène bien souvent aux lieux qui

leur sont chers. Et toi, doué d'intelligence, pourvu de raison, tu en arrives parfois à ce point de démence de préférer aux bienfaits de Dieu ton sens et ta volonté, pour t'abandonner aux suggestions du démon ! C'est vers de durs labeurs, c'est au naufrage de ton salut, à la perte de ton âme qu'il t'entraîne ; n'importe : l'étrange égarement de ton cœur t'empêche de sentir tout cela. En effet, au moment du départ l'ennemi fait beaucoup de promesses : tu vas, dans ton nouveau séjour, trouver plus de perfection, beaucoup de grâces, abondance de tout : on va t'y recevoir comme un ange. Mais ensuite !... quand, le cœur plein d'anxiétés et dépouillé de la paix, tu as abandonné, avec le sacré bercail, le zèle de ta perfection, et que s'est apaisée cette agitation du premier moment, tu aperçois alors le mauvais pas que tu as fait ; tu reconnais à quels périls tu t'es exposé en t'éloignant avec trouble, avec scandale, de ces lieux où tu étais venu avec tant de joie, et alors, tes regrets tardifs laissent tomber sur les ruines de ton âme les larmes du repentir.

SALVIEN

LXV

Les héritiers.

Mais il y a, c'est clair, un grand motif qui t'empêche d'écouter Dieu. Tandis que tu agonises, tu te vois entouré : ce sont tes parents du côté paternel et maternel, ce sont d'opulentes matrones, ce sont des personnes de distinction : toute brillante d'or et de soie, leur foule se presse autour de ton lit de douleur. O le digne fruit pour l'éternité, que de disperser ses propres biens à de tels mendiants ! Voilà, certes, un motif bien juste, bien légitime, de dérober à ton âme, pour laisser à de tels indigents !... Mais vraiment

la compassion te brise : tu ne peux tenir aux larmes et à la tendresse de tes proches. Il y a, en effet, de quoi. Ne vois-tu pas ces hommes à l'opulente et splendide parure s'inquiéter pour toi, pleurer sur toi, et, l'air morne avec leurs habits de fête, se composer une figure où s'étale la tristesse, et, par leur hypocrite sollicitude, marchander ton héritage? Qui ne serait ému à tant de tendresse? Qui ne serait ému à tant de douleur? Et comment en face d'un tel spectacle ne pas t'oublier toi-même ?... Ne vois-tu pas ces larmes forcées, ces soupirs simulés, ces anxiétés feintes, qui, au lieu de demander ta guérison, attendent l'heure de ta fin? Ne vois-tu pas, fixés sur toi, tous ces regards qui ont l'air d'accuser la mort trop lente à venir?

Malheureux que tu es! Pauvre infortuné, dont le dernier soupir est l'objet des désirs, des vœux d'un si grand nombre de proches! Heureusement, je le sais et n'ai pas lieu d'en douter, que de pareils vœux sont sans effet auprès de Dieu; autrement j'aurais bien le droit de m'étonner de te voir vivre encore, quand tant de gens voudraient te voir mourir. Et c'est pour eux, ô homme, qui que tu sois, c'est pour de telles gens que tu abandonnes ton âme! Et tu te vantes de croire au jugement de Dieu, quand tu pousses le mépris de ses commandements jusqu'à laisser ton patrimoine à de tels héritiers!... Ah! relève ton courage et arme-toi d'une sainte vigueur. S'ils s'appliquent avec tant de soin à te faire périr, pourquoi ne mettrais-tu pas, toi, plus de résolution encore à t'efforcer de vivre? Du courage donc et de la fermeté de cœur, pour défendre tes propres intérêts! Étrange infidélité! étrange folie! Aimer mieux se rendre malheureux en donnant aux autres, que de s'assurer le bonheur en se donnant à soi-même, et, pour leur assurer avec profusion de passagères délices, se livrer en pâture aux flammes éternelles!

LXVI

Le Christ dans les pauvres.

Où sont donc ceux qui prétendent que Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas besoin que nous mettions nos biens à son service ? Le voilà nous attestant à la fois qu'il a faim, qu'il a soif, qu'il a froid. Qui d'entre eux osera répondre qu'il n'est pas dans le besoin, celui qui se plaint d'avoir faim ? qu'il n'est pas dans le besoin, celui qui nous déclare avoir soif? Mais je vais plus loin. Je dis, non seulement que le Christ est dans le besoin comme tous les autres, mais qu'il est dans le besoin beaucoup plus que tous les autres. Car prenons un grand nombre de pauvres : la pauvreté de chacun ne s'étend pas à tous les points. Tel manque de vêtements qui ne manque pas de nourriture ; tel autre n'a point d'abri, mais il a des vêtements ; beaucoup n'ayant point où se loger, ont pourtant de quoi manger; il en est enfin qui manquent de beaucoup de choses, sans pourtant manquer de tout. Le Christ est le seul à qui tout manque absolument en ce monde. Aucun des siens ne souffre l'exil, aucun n'endure le froid et la nudité, sans que le Christ grelotte avec lui. Seul il a faim avec qui a faim, seul il a soif avec qui a soif. Et voilà pourquoi, par l'affection de l'âme, il est dans le besoin plus que tous les autres. En effet, un nécessiteux ne souffre que pour lui-même et en lui-même : le Christ est le seul qui mendie dans toute l'universalité des pauvres.

Après cela, que répondras-tu, ô homme qui te dis chrétien ? Tu vois le Christ dans le besoin, et tu laisses ton patrimoine à des gens qui ne manquent de rien ! Le Christ est pauvre, et toi, tu grossis l'opulence des riches ! Le Christ a faim, et toi, tu prépares de nouvelles délices à ceux qui en regorgent ! Le Christ se plaint de n'avoir pas même un verre d'eau, et toi, tu remplis de vin la cave de ces hommes déjà ivres ! Le Christ se consume dans un dénuement absolu, et toi, tu entasses des trésors pour ces volup-

tueux ! Le Christ te promet, en échange de tes aumônes, des récompenses éternelles, et toi, tu donnes tout à des gens qui ne te rendront rien ! Le Christ te réserve pour le bien que tu feras des biens immortels, et pour le mal des maux sans fin : et ni ces biens célestes n'ont le pouvoir de te fléchir, ni ces maux éternels celui de t'ébranler ! Et tu prétends avoir la foi à ton Maître, quand ses récompenses te laissent sans désir et ses colères sans épouvante !...

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imp. DEVALOIS, avenue du Maine, 144.